Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840 Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: $3.50 par année, ou 18 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Pour paraitre prochainement

Les familles patriarcales au Canada

Illustrée de nombreux groupes de familles de 15 à 21 enfants, d'après des documents inédits et récents fournis spécialement à l'Album Universel.

Ce **n'est point un compte-rendu** détaillé des magnifiques fêtes de la Saint-Jean-Baptiste que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs; c'est un simple aperçu, suffisant cependant pour donner une idée, à ceux qui ne les ont point vues, de la manière admirable avec laquelle ces fêtes ont été célébrées, un peu partout, et particulièrement dans notre bonne ville de Montréal. Messe pontificale, procession, fête champêtre, banquet, concert-promenade, fête de nuit, feu d'artifice, telles sont quelques-unes des diverses manifestations qui durant trois jours ont enchanté la population en liesse.

Les gloires de la Vierge Immaculée, son amour, sa tendresse pour les pauvres humains, qui les redira jamais assez? Nos lecteurs trouveront dans une de nos pages une magistrale étude sur un des mystères de notre foi chrétienne, concernant tout particulièrement la Très-Sainte-Vierge: nous voulons parler de l'Union mystique de Marie avec la Troisième Personne de la Très-Sainte-Trinité, le Saint-Esprit.

Puis une émouvante légende bretonne redira à tous avec quel soin et quelle générosité la Sainte-Vierge récompense ceux qui mettent leur confiance en Elle. Lisez l'Album Universel: nulle autre Revue ne saurait être pour vous aussi instructive, aussi captivante.

Les **mystérieuses contrées du Nord** n'ont pu résister longtemps au flot envahisseur de la colonisation. Qui parlait du Nominingue, de la Lièvre, de la Ferme-Neuve, il y a cinquante, il y a trente ans? Qui soupçonnait seulement les richesses incalculables renfermées dans le sein d'une terre que le pied des caribous et celui des chasseurs avaient seuls foulée. C'est pour renseigner et intéresser ses lecteurs que l'Album leur parle aujourd'hui d'une manière spéciale de la Vallée de la Lièvre. C'est une page à lire pour quiconque aime à connaître **son pays.**

Une **originale et très jolie chanson tzigane** charmera les loisirs de nos lecteurs. Du reste, le nom seul du compositeur leur est un garant que ce n'est pas de la musique ordinaire. La mélodie, très simple et très chantante, quoiqu'un peu étrange, est soutenue par un accompagnement d'une exécution relativement facile et parfaitement en rapport avec le titre même de la pièce. C'est une chanson tzigane: c'est tout dire. Que les amateurs de chant n'oublient pas qu'il est impossible de juger de la valeur d'un morceau de musique par une seule lecture, une seule interprétation, et qu'ils agissent en conséquence.

Le **choix d'un instrument,** lorsqu'il s'agit d'apprendre la musique à un enfant, est souvent le sujet d'un grand embarras pour les parents. Aussi, avons-nous cru utile de traiter tout au long cette importante question dans le numéro actuel de l'Album Universel. On y verra à quels signes on peut reconnaître qu'il faut mettre entre les mains d'un jeune élève tel instrument plutôt que tel autre, ainsi que la conduite qu'il importe de tenir lorsque, pour des causes diverses que nous énumérons, l'enfant perd le goût de la musique.

C'est de la **mode enfantine,** toujours si gracieuse et attrayante, que nous causons aujourd'hui dans notre chronique de l'élégance. A l'intention des mamans amies de l'Album, nous avons choisi comme illustrations les plus mignonnes toilettes qui puissent parer un exquis minois d'enfant. Toutes fraîches et légères, ces petites robes blanches ne manqueront pas de donner à nos lectrices une foule d'inspirations pour les costumes d'été de leurs chères fillettes.

Notre page de garde présente aujourd'hui le coup d'oeil le plus gai et le plus pimpant avec les gracieuses toilettes de jeunes filles et d'enfants qu'elles offrent au bon goût de nos lectrices, comme complément à notre chronique de mode, qui traite de ce captivant sujet de l'élégance enfantine.

"Chateau Frontenac"

Une marche "Two Step" inedite, composition de M. Georges Arnold, pour les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL.



M. GEO. ARNOLD

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO nous publierons une des plus brillantes compositions de ce jeune musicien. Cette pièce intitulée "Château Frontenac," marche caractéristique, d'exécution facile, harmonieuse, entrainante, est destinée à faire les délices de tous.

Une nouvelle collaboratrice vient aujourd'hui offrir, dans la page des recettes de l'Album, un procédé pour faire le plat "surprise" le plus délicat et le plus merveilleux qui soit. Laissons à nos lectrices le plaisir de découvrir elles-mêmes cette "mystérieuse succulence" que leur explique "Mlle Suzon". Dans cette page, aussi, quelques autres recettes illustrées et faciles à réussir, parce que soigneusement expliquées, et les réponses aux correspondants.

Le problème de la désertion des écoles, par suite des inconvénients sans nombre causés par les déménagements du 1er mai, préoccupe en ce moment l'opinion publique, et les opinions sont libres. Pour faire comme tout le monde, notre chroniqueur offre une solution, qui a pour mérite très particulier d'être très pratique, si elle ne réunit pas tous les suffrages.

Lisons donc la chronique, qui traite aussi d'autres sujets d'actualité.

Les détails de l'épouvantable guerre russo-japonaise feront longtemps l'objet d'études historiques, et l'on ne comprendra jamais toute l'horreur d'une telle tragédie. D'Extrême-Orient nous arrive aujourd'hui un récit inédit de la prise de New-Chwang, et des vues photographiques prises par notre correspondant, sur les lieux mêmes, et illustrant des scènes d'un intérêt palpitant.

On ne manquera pas de lire cette page, écrite par un témoin oculaire, et telle gravure, représentant une salle de l'hôpital japonais à Dalmy, atteste assez de la véracité des faits tels que racontés.

Westmount, le jardin de l'Ile de Montréal, la Mecque des chercheurs d'ombre et de verdure, possède un parc, qui serait à lui seul l'ornement d'une belle ville. Même pour ceux qui ont couru le monde, qui ont vu les merveilleux jardins publics de Paris, de Londres, de New-York, de San Francisco, de Rio-de-Janeiro, ce parc a des attraits, et deux heures passées dans cet immense bosquet, par une journée à la chaleur torride, constituent un véritable repos.

C'est ce que nous dit si bien notre collaborateur dans son étude sur le joli parc de Westmount.

Pour paraitre prochainement

Le pont "Cantilever" le plus grand du monde

oeuvre colossale actuellement en construction au Canada; étude illustrée de nombreux dessins et photographies.

Souvent mode varie,
Bien fol qui s'y fie.

Ceci est vrai surtout de la mode tyrannique des chapeaux de paille. D'abord, est-ce bien toujours avec de la paille que l'on fabrique ces élégantes et délicates coiffures, dont raffolent les dames en été? Notre collaborateur, qui en a fait une étude spéciale, nous fait à ce sujet des révélations étonnantes. C'est ainsi qu'il nous démontre que la paille d'Italie, cette belle paille blanche et souple comme une dentelle, c'est tout simplement des copeaux de bois tressés. Fi, l'indiscret! En commettant ce crime de lèse-mode, l'Album Universel n'a d'ailleurs d'autre désir que d'intéresser nos charmantes lectrices, qui n'en aimeront pas moins leurs charmants petits chapeaux.

Nous continuons, cette semaine, l'étude si claire et si bien documentée de notre collaborateur gaspésien sur les intéressantes légendes de son pays. Les gravures dont il enrichit ses descriptions nous ouvrent des fenêtres bien éclairées sur les sites remarquables de cette contrée, déjà si pittoresque, et que nous ne connaissons pas assez. Ces "croquis" sont admirablement croqués, sur nature et sentent bon le terroir. Qu'on lise la légende du Cap aux Sirènes.

Ce que peut faire un homme adroit. Certes, le sujet est vaste, et nous n'entreprendrons pas d'énumérer les infinités de choses qu'un homme, même simplement adroit, peut fabriquer à l'aide de ses dix doigts, mais nous lui en indiquerons quelques-unes, auxquelles il ne pense pas, probablement. Le lecteur sera émerveillé de la simplicité de ces petites inventions, si utiles en même temps qu'on voudra faire l'expérience de son habileté, au bénéfice de la maîtresse de maison.

Deux grands moyens ont été mis à l'étude pour résoudre le problème ardu de la locomotion souterraine dans les grandes villes, le tunnel et le trottoir roulant. L'Album consacre aujourd'hui une page à l'étude de cette question, et donne par le menu les détails — avec gravures — des grands travaux projetés à New-York, pour faciliter le transport des foules d'une extrémité à l'autre de la grande métropole américaine. Jamais peut-être les trésors de la mécanique n'auront été mis à plus grande contribution. Qu'on en juge.

Dernièrement, nous publiions quelques notes absolument inédites sur les régions aurifères de Nome et de l'Alaska. Ces notes nous avaient été gracieusement fournies par un Rév. Père missionnaire Jésuite, que sa grande humilité ne nous a pas permis de nommer, mais auquel nous offrons nos plus sincères remerciements.

Aujourd'hui, nous esquissons à grands traits l'historique des régions minières du Klondyke, où bon nombre de nos frères canadiens-français sont en train de faire fortune; cette étude aura donc un intérêt tout particulier pour nos lecteurs.

Costume-redingote en toile bleue pour grande fillette. — Gracieux vêtement de petite fille en piqué blanc orné d'un noeud de ruban.

Robe de fillette en mousseline rose; trois volants superposés forment la jupe. — Costume en toile pour fillette d'une douzaine d'années; jupe à plis et boléro court. — Costume de garçonnet en toile bleue avec col marin en piqué blanc.

Toilette de promenade en éolienne bleu-pâle garnie de petits plis et de boutons de perle. — Costume de petite fille en voile rouge garni de dentelle.

XXIIme ANNEE No 1107 Montréal, 8 juillet 1905

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

L'HEURE n'est certainement pas à la diplomatie en robe de chambre.

La crise européenne est à ce point rendue qu'une bagatelle peut précipiter les unes contre les autres les grandes puissances militaires du monde et voici que des événements d'une exceptionnelle gravité sont venus compliquer la situation encore davantage et rendre plus ardue la besogne de nos pacifistes. Le soulèvement de la Pologne, avec les atrocités qui l'accompagnent, rappelant les jours les plus sombres de la révolution française, dit assez les difficultés auxquelles la Russie a à faire face pour maintenir la paix à l'intérieur, pendant que ses plénipotentiaires discuteront à Washington les conditions de la paix en Orient. Mais l'Allemagne, qui convoite depuis longtemps de mettre la main sur la Pologne, est accusée de favoriser en sous-main la rebellion des polonais, à qui elle fournit des armes contre la Russie, ce qui rendrait donc impossible un rapprochement russo-allemand pour résister à l'alliance franco-anglaise. Que veut alors l'Allemagne? Une querelle contre toute l'Europe? Intimidant la France, elle brave l'Angleterre et veut maintenant harasser la Russie. Jusqu'ici la France et l'Angleterre se sont donné la main et la France qui n'acceptera la guerre qu'à son corps défendant, vient de signifier à l'Allemagne qu'elle a atteint la limite raisonnable des concessions. C'est donc le moment pour le Kaiser de manifester son désir. S'il opte pour la guerre et que la Russie prenne fait et cause pour la France, pour user de représailles contre l'Allemagne, celle-ci se trouvera forcée de défendre ses frontières de deux côtés à la fois, pendant que sa flotte sera aux prises avec les flottes combinées de l'Angleterre et de la France. C'est un jeu difficile, que les plus fins diplomates d'Europe ne paraissent pas pouvoir ni vouloir éviter.

En attendant, histoire de se faire la main, les bataillons se massent sur les frontières de France et d'Allemagne et les officiers des deux camps voient, à l'aide de la lunette, les soldats ennemis faire la manoeuvre de chaque côté de la ligne, qui les sépare encore.

* * *

On a soulevé dans la presse quotidienne un débat du plus vif intérêt sur l'opportunité de changer la date de l'expiration des baux, en vue de supprimer les inconvénients causés à la petite école par les déménagements du 1er mai. L'époque du "grand changement", le 1er mai, était déjà un jour de malédiction pour les locataires, les propriétaires, les charretiers, les créanciers, etc... bouleversement universel causé par le désir légitime de quelqu'un de sortir d'une maison et le désir de tout le monde d'y rentrer à la fois. Mais voilà qu'on lui attribue un nouveau forfait, capable de susciter une tempete de l'opinion publique contre une coutume séculaire et créer une révolution dans l'organisme de nos lois civiles, en amendant, réformant et refondant tous ses statuts compliqués et délicats, qui régissent tant bien que mal, plutôt mal que bien, les rapports forcément étroits existant entre les propriétaires et les locataires.

J'ai vu l'autre jour un avocat, à qui je soumettais un argument en faveur d'un changement radical, grimacer de plaisir à la pensée du débordement de causes qui naîtrait d'un tel conflit. Quelle aubaine en vérité!

La question vaut donc qu'on s'en occupe, ne serait-ce que pour y aller de notre petite suggestion et faire ainsi acte de bon citoyen, puisqu'il s'agit de trouver un remède à un triste état de choses, que l'on ne soupçonnait pas encore il y a un mois, mais qui existe bel et bien, depuis que des démonstrations non équivoques ont révélé le mal et sa racine. Nous tenons donc, pour admis, les témoignages des directeurs et des professeurs de nos maisons d'enseignement primaire à Montréal, à l'effet que la désertion de l'école est générale au 1er mai et nous en concluons avec les autres, pédagogues de renom comme politiciens convaincus, avocats bien intentionnés comme simples citoyens intéressés à la cause de l'éducation, nous en concluons, dit-je, que le déménagement du 1er mai en est la cause. Mais d'après nous on fait fausse route dans la recherche du remède à apporter au mal. On demande en effet de changer la date des déménagements et choisir à cet effet le 1er juillet, voire même le 1er septembre. Ce serait changer tout simplement le mal de place et le bouleversement existera quand même, s'il est statué que les locataires seront tenus de démolir leurs meubles tous le même jour.

Ceci nous amène à soumettre humblement que c'est dans ce bouleversement que réside tout le mal. C'est lui qu'il faut songer à supprimer, en retablissant l'ordre. La question de la fréquentation des écoles est secondaire après tout, c'est la question du bail, qui prime l'autre. La loi qui lie le citoyen et enchaine le père de famille à l'immeuble qu'il a choisi, voilà l'obstacle. Rendre au citoyen sa liberté voilà la question primordiale, la première qui doive fixer l'opinion. L'autre sera résolue, en autant qu'elle peut l'être, avec la solution de la première. Quand en effet le locataire pourra élire domicile, où et quand il voudra, il veillera à ce que son déplacement, si c'est possible, ne cause aucun préjudice à l'instruction que son enfant reçoit à l'école du quartier qu'il habite.

Pour être funeste le mal qu'on signale en ce moment est du reste inhérent à notre mode d'instruction primaire, si le déplacement de son côté est inévitable. Il y aura toujours des gens qui émigreront d'un quartier de la ville dans un autre et il y aura toujours des enfants qui devront quitter une école pour suivre leurs parents. Or ceux-ci ne craindraient pas d'émigrer s'ils étaient certains de trouver dans le quartier où ils habiteront, une école en tous points semblable à celle que leurs enfants auront quittée et où le cours un moment interrompu reprendra sans perte et sans ennui.

La réforme à accomplir n'est pas neuve. Elle a été réclamée sous tous les régimes qui se sont succédés à la direction des affaires publiques. Mais on n'a pas osé toucher à l'ordre établi. A l'étranger cependant on l'a adoptée depuis longtemps. Aux Etats-Unis, en France, dans presque tous les pays d'Europe, on a rompu avec les méthodes surannées du moyen-âge, et l'on ne s'en porte pas plus mal. Au contraire.

—L'immuabilité d'une loi, — qui n'en est pas une — restreignant à ce point les mouvements des individus, jure atrocement avec l'extrême mobilité de la population d'une grande ville, qui ne connaît à son expansion ni embarras ni contrainte. C'est assez dire que le temps est arrivé pour Montréal de secouer ces vieux liens, usés, qui ne tiennent plus, et nous nous rangeons tout à fait du côté de ceux qui demandent l'abolition des baux annuels pour des baux mensuels et réclament pour toutes nos écoles publiques l'uniformité des livres et du programme d'enseignement.

* * *

Le génie de la réclame!

Naturellement vous pensez que je vais vous indiquer quelque mode de publicité nouveau genre et d'invention américaine! Que non, pour une fois les parisiens ont donné le pion aux yankees.

Oyez plutôt.

Ces messieurs avisent une voiture qui stationne à la porte de quelque magasin. Non pas, bien entendu un modeste fiacre, ce véhicule étant sans doute, à leurs yeux, par trop démocratique. Ils choisissent de préférence les élégants équipages, coupés de maître ou de cercle et même, à l'occasion les automobiles. Et tandis que le cocher, très correct, se tient sur son siège, ne s'occupant pas de ce qui se passe derrière lui, le quidam annonceur colle prestement un papier bleu, rouge ou vert, sur la petite vitre qui est derrière la voiture et le tour est joué.

Quand l'équipage se met en route, emmenant quelque clubman ou quelque jolie mondaine, qui ne se doutent de rien, il est transformé en une sorte de voiture de publicité et les passants suivent d'un oeil intrigué le carrosse aux allures pourtant impeccables, qui promène ainsi, malgré lui, à travers Paris, une réclame pour un nouvel onguent ou quelque nouveau cirage. Quand la voiture s'arrête, il se forme bientôt autour d'elle un attroupement : c'est un peu comme si l'on apercevait un élégant promeneur avec une pancarte dans le dos!

* * *

Une écho de la Saint-Jean-Baptiste!

Nos compatriotes ont eu à coeur non seulement de bien célébrer la fête nationale cette année, mais encore de la célébrer un peu partout, à l'ombre du clocher du village comme sous les tours de Notre-Dame. Partout sur les collines de notre province on a allumé les feux de la Saint-Jean et jeté aux échos de la montagne les notes joyeuses des chansons patriotiques, comme pour se dire le besoin qu'il y a de se sentir ensemble quand sonne l'heure du danger.

Il nous a été donné d'assister à la célébration de la fête nationale dans un village situé non loin de Montréal, où le chaud patriotisme des habitants, uni à l'esprit d'entreprise de quelques citoyens, ont créé des merveilles et nous avons été là témoin d'un spectacle si touchant que nous ne pouvons résister à la tentation de vous en narrer le simple recit.

Dans les rangs de la procession passait le petit Saint-Jean-Baptiste, revêtu de la toison blanche, les cheveux blonds bouclés comme ceux d'un chérubin et l'air radieux. La foule joyeuse acclamait et les cuivres sonnaient. A la portière de la voiture marchait silencieusement un grand vieillard à cheveux blancs. Il regardait souvent le petit bonhomme de laine blanche qui, dans la voiture, secouée par les cailloux de la route, se raidissait contre le choc. Le vieux avait alors un sourire, puis sa figure redevenait subitement assombrie comme par une sensation douloureuse, un sentiment très intime, qui semblait bouleverser tout son être. Personne apparemment ne portait attention à ce petit phénomène psychologique caché, dont les traits tirés du vieillard attestaient seuls l'existence.

"Est-ce le père du petit Saint-Jean", demandai-je à quelqu'un? Non.

"Son parent alors"? — Oh non, pas parent, répondit mon interlocuteur un peu curieux de connaître sans doute le sujet de mon insistance. Je n'en demandai pas davantage, mais j'étais résolu à percer le mystère, qui maintenant était plus impénétrable qu'auparavant. A côté de la voiture continuait de marcher le vieillard courbé maintenant et visiblement fatigué de sa corvée. La procession allait finir, je m'avançai aux côtés du vieux et sans troubler sa muette contemplation j'attendis le moment de lui parler.

"Vous aimez les petits Saint-Jean-Baptiste"? lui dis-je enfin d'un air bien indifférent en apparence. Le vieillard me regarda doucement sans sourire, mais l'air bon enfant.

"J'aime beaucoup la fête de la Saint-Jean-Baptiste, me répondit-il. Il y a longtemps que je n'ai pas assisté à une belle procession au village et, je ne sais pas, cela me fait quelque chose de regarder le petit Saint-Jean-Baptiste dans sa voiture, avec son petit mouton à côté de lui".

Pendant qu'il parlait le vieillard, un peu agité maintenant et la figure illuminée, avait sorti d'une poche intérieure de son vaste habit du dimanche, un carton jauni et écorné légèrement. C'était une photographie représentant une voiture ornée de fleurs et portant un petit Saint-Jean-Baptiste en tout semblable à celui qui tournait à présent le coin de la rue. La toison blanche, les cheveux bouclés comme ceux d'un petit chérubin, l'agneau sans tache, tout était là.

Je regardai un peu ému le vieillard, qui était redevenu songeur, perdu, les yeux fixés sur le portrait.

"Moi aussi", dit-il, "j'ai fait le petit Saint-Jean-Baptiste. Oh, il y a longtemps de cela, bien longtemps"!

Et il remit tranquillement le carton jauni dans sa poche et partit.

Ainsi c'était là le mystère. Ce qui torturait ce noble et fin visage; tout ce mélange de joie et de tristesse qu'on y lisait, c'était la trace du souvenir.

A. BEAUCHAMP.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

20 juin — ETRANGER — L'armée russe est cernée par un million de Japonais en Mandchourie et le gouvernement russe annonce qu'il n'y aura pas d'armistice.

—Le cabinet espagnol du marquis de Villaverde a démissionné. C'était le cinquième cabinet formé en deux ans.

—Des découvertes faites dans les papiers d'un courtier qui vient de mourir à Philadelphie, révèlent que le défunt avait majoré des actions de compagnies industrielles qu'il possédait et qu'il avait ainsi retiré des banques une fortune évaluée à n million.

—On annonce que l'Angleterre serait disposée à prendre part à la conférence internationale.

—La session du Riksdag de Suède s'est ouverte aujourd'hui.

—Le gouvernement italien refuse de remettre à la famille de Garibaldi le corps du fameux chef révolutionnaire.

—Le corps du général Gomez a été inhumé aujourd'hui à La Havane.

—A la suite d'une collision entre une locomotive et un train de fret à Highland sur le New-York, New-Haven and Hartford Ry, trois hommes ont été tués, et deux autres blessés, dont l'un mortellement.

—Le pape a publié une encyclique permettant la formation d'un parti catholique au parlement.

INTERIEUR — Un train du transcontinental du C. P. R. est venu en collision aujourd'hui avec un train chargé de bestiaux, à Kalmar, près de Winnipeg. Les deux mécaniciens ont été tués et plusieurs personnes blessées.

—Une jeune servante de l'hôpital Notre-Dame de Montréal, s'est empoisonnée en absorbant une forte dose d'une médecine destinée à un patient.

—Pierre Tremblay, 22 ans, a été assommé par une lourde pièce de fer aux usines de locomotives à la Longue-Pointe.

—Une famille entière, composée de cinq personnes, s'est empoisonnée avec du thé acheté d'un colporteur syrien à Ste Cunégonde. L'accident n'a pas eu de résultat fatal, grâce aux soins énergiques donnés aux malades.

—M. Eugène Lafleur, C. R., a été élu par acclamation bâtonnier général de la province.

—Six chemineaux ont été arrêtés au Mile-End en rapport avec le meurtre d'Helen Quinn.

—Elzéar Mann, incarcéré pour la vie pour le meurtre de sa belle-mère, vient d'être gracié.

—L'une des grosses pompes du réservoir de l'aqueduc à la Pointe St Charles est brisée depuis trois jours.

—Au delà de 800 personnes assistent au bal donné par les citoyens de Québec au gouverneur général et à Lady Grey.

—M. Ed. Ouellet a été élu par acclamation député d'Yamaska à la législature de Québec.

—On a repêché dans le bassin Louise à Québec le corps de Zéphirin Caron, qi s'est noyé l'automne dernier.

—Mgr Mathieu a été de nouveau choisi comme recteur de l'Université Laval de Québec.

—Le gouvernement fédéral consent définitivement à céder l'île Ste Hélène à la ville de Montréal.

21 juin — ETRANGER — La position des Russes est très critique en Mandchourie. Des nouvelles japonaises annoncent que toute communication a été coupée avec Vladivostock.

—Le désordre règne au parlement hongrois et les chambres refusent de se proroger en dépit de l'ordre du roi.

—M. Nelidoff, l'ambassadeur russe à Paris, a été nommé plénipotentiaire à la convention de la paix.

—Cinquante mille ouvriers socialistes ont paradé aujourd'hui dans les rues de Lodz en Pologne, sous les balles des Cosaques. Plusieurs manifestants ont été tués et un grand nombre blessés.

—On rapporte que le Grand Duc Vladimir a démissionné comme commandant militaire de Saint-Pétersbourg.

—Une pluie diluvienne de 15 heures a causé une inondation de la ville d'Ithaca, dans l'Etat de New-York.

—La Russie notifie l'Allemagne qu'elle va mobiliser des troupes sur la frontière de la Pologne. On s'attend à des conflits.

—Le Pape ira probablement passer l'été au château Gondolfo, en territoire italien.

—Un train du Twentieth Century Limited, allant à une vitesse de 60 milles à l'heure, a déraillé à Mentor, Ohio. Cinq personnes ont été tuées et une trentaine blessées.

—La chambre italienne refuse par un vote de 190 contre 48 de voter les fonds nécessaires à l'augmentation de la flotte.

—Le surintendant du département des assurances de l'Etat de New-York, a fait son rapport dénonçant l'administration de la compagnie l'Equitable.

—Les tribunaux de l'Etat de New Jersey déclarent inconstitutionnelle la loi de l'Etiquette de l'Union.

—Un fou tire sur la foule à San Francisco et blesse neuf personnes avant de tomber aux mains de la police.

—La commission d'enquête russe sur la capitulation de Port Arthur fait rapport que la capitulation était justifiée.

—La Suède et la Norvège déclarent un modus-vivendi, réglant à l'amiable la séparation des deux pays.

—Dix personnes succombent à la chaleur dans la ville de Pittsburg, aux Etats-Unis.

—Un diplomate américain est accusé de haute trahison pour avoir attaqué le prestige du service diplomatique, en portant des accusations fausses contre un ministre.

INTERIEUR — Lors d'un mariage réclame dans la vitrine d'un magasin de Montréal, des femmes et des enfants ont été battus à coups de bâton par la police.

—Un enfant de 16 ans place des pièces de bois sur la voie ferrée à Navon, près d'Ottawa, dans le but de faire sauter un train de l'Imperial Limited.

—Un mûlatre, âgé de 22 ans, qui tient une épicerie rue Versailles à Montréal, a tenté de tuer sa femme aujourd'hui avec un revolver. Il en a été empêché par un agent d'assurance qui arriva au moment psychologique.

—Une vieille dispute entre la ville de Montréal et le Séminaire vient d'être réglée à l'amiable. La ville s'était emparée de la rue Quivilier, qui appartenait au Séminaire. La ville a décidé de payer $11,000.

—Un employé de la Banque Provinciale à Ste Cunégonde est dispuru laissant dans ses livres un déficit de $3,200.

—Marie Paré, 26 ans, servante à l'hôtel des Bains Turcs, s'est noyée en prenant son bain aujourd'hui.

—Le comité d'annexion des municipalités suburbaines de Montréal a décidé d'annexer Villerai à Montréal.

22 juin — ETRANGER — Les Russes reculent en confusion dans le nord de la Corée.

—On rapporte que l'amiral Nebagatoff, prisonnier des Japonais, menace de perdre la raison.

—La présentation de la réponse de la France à l'Allemagne est suivie d'une recrudescence d'anxiété en Europe.

—Le Sultan du Maroc veut négocier un emprunt aux Etats-Unis.

—Les insurgés russes ont saccagé et brûlé quatre villages arméniens.

—Les troubles continuent à Lodz.

—Le Grand Duc Nicholas Nicholaievitch, cousin du tsar, a été nommé président du conseil de la défense national.

—Lord Kitchener obtient la permission de réorganiser l'armée des Indes.

—On mande de Madrid que Montero Rios a commencé à former un cabinet.

—Dix-neuf personnes ont été tuées lors de la catastrophe du Twentieth Century Limited sur le Lake Shore à Mentor, Ohio, hier.

—La réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis est remise à l'ordre du jour à l'occasion d'une élection dans l'Etat du Massachusetts.

—Le ministre général des postes du Canada, actuellement à Londres, a déclaré que le Canada finirait par accaparer tout le trafic postal entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord.

INTERIEUR — Le gouvernement fédéral a décidé d'amender la code criminel, aux fins d'infliger des peines très sévères à ceux qui donnent ou reçoivent des timbres de commerce.

—Le gouvernement provincial vend 2,361 milles de limites à bois.

—Le "Prescott", ayant à bord un grand nombre de touristes, s'est échoué à la tête des rapides du Long Sault.

—L'hon. Pierre Garneau, C. L., est mourant.

—L'établissement d'une nouvelle ligne de steamers entre Québec et Liverpool est assurée.

—Un serrefrein du Grand Tronc meurt victime de son imprudence. Voulant sauter à bas d'un wagon en mouvement il roule sous les roues du char.

—Jos. Clément d'Ottawa, coupable de bigamie, a été condamné à cinq ans de pénitencier.

23 juin — ETRANGER — Le régime de la terreur règne à Lodz.

—La catastrophe du Twentieth Century Limited à Mentor, est attribuée à un attentat criminel.

—Le plan, qui sera soumis au congrès américain pour la construction du canal Panama, exigera une dépense de $230,000,000.

—Le cabinet Ralli, de la Grèce, lequel avait remplacé le cabinet Delyannis, a démissionné.

—La note de M. Rouvier cause un vif mécontentement en Allemagne.

—Plusieurs personnes sont tuées ou blessées à New-York au cours d'un violent orage électrique.

INTERIEUR — L'hon. Pierre Garneau est mort à l'âge de 82 ans.

—En arrivant à Québec le contremaître du paquebot "Cervona" s'est jeté à la mer et n'a pu être sauvé qu'avec la plus grande difficulté.

—Un avocat bien connu de Toronto est accusé de détournement.

—On a allumé ce soir les feux de la Saint-Jean au Parc Lafontaine, en présence de milliers de personnes.

—On a repêché le cadavre d'nn jeune homme de Ste Cunégonde, Wilfrid Véronneau, qui s'était noyé près de l'île Price, huit jours auparavant.

24 juin — ETRANGER — La Pologne est en ébulition. Les massacres recommencent à Lodz.

—Le Président Roosevelt nomme son assistant secrétaire, M. Loomis, ambassadeur extraordinaire en France, à l'occasion de la translation de Paul Jones.

—La Saint-Jean-Baptiste a été célébrée dans tous les principaux centre de la Nouvelle-Angleterre aujourd'hui. A Holyoke la démonstration a été grandiose.

INTERIEUR — La célébration de la fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal a eu un éclat extraordinaire.

—Des employés d'un cirque de passage à Roberval enlèvent une jeune fille de l'endroit et se livrent à d'autres actes de brigandage. Les filous et les bandits ont été arrêtés.

—Encore un serrefrein décapité à St Henri, Joe Corriveau demeurant ruelle St David.

25 juin — ETRANGER — La population de Lodz quitte la ville. Douze mille personnes sont déjà parties et l'exode continue. Toutes les affaires sont suspendues.

—A Varsovie une grève générale est déclarée et la ville est sous la loi martiale.

—Le district des magasins de nouveautés à Nashville, aux Etats-Unis, a été ravagé par un incendie et les pertes s'élèvent à un demi-million.

—On rapporte que le croiseur russe "Tereck" a coulé le steamer anglais "Ikhona", près de Hong Kong, le 5 juin.

—Le croiseur russe "Bayan" a été renfloué à Port Arthur.

—L'Empereur Guillame II se propose de visiter le Danemark et la Suède en juillet.

—La conférence de la paix se réunira à Washington au mois d'août.

INTERIEUR — La Fête-Dieu a été célébrée avec pompe à Montréal et dans toutes les municipalités suburbaines aujourd'hui.

—Trois enfants ont été été victimes d'accidents de tramways à Montréal hier et aujourd'hui.

—Le steamer "Sverre", avec une cargaison de charbon, a coulé le voilier "Columbia" près de Sydney.

—Un train bondé d'excursionnistes est venu en collision aujourd'hui avec une locomotive à Toronto. Il n'y a pas eu de pertes de vies.

—Le congrès de la Dominion Alliance réuni à Toronto, vient de décider de demander au gouvernement fédéral une loi prohibant la vente des boissons spiritueuses dans les régions traversées par le Transcontinental National.

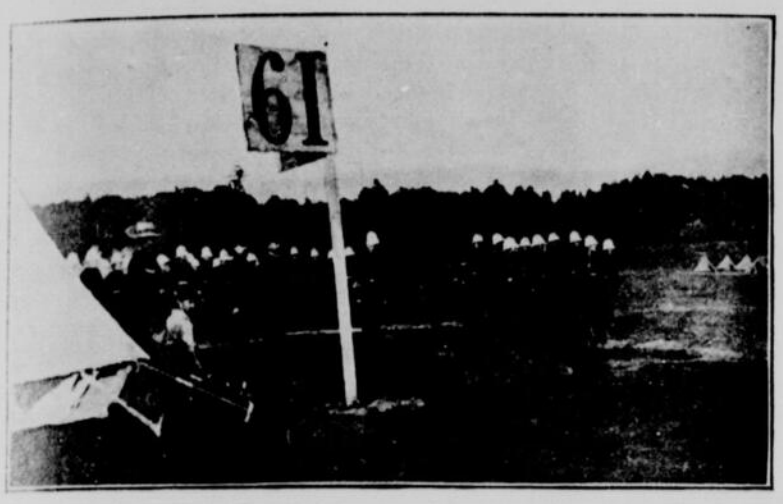
A. CHATEAU.

Une journée au camp de Lévis

Camp de Lévis, 23 juin 1905.

(5 heures du matin)

Une brume légère, précurseur d'une journée brûlante, s'étend sur la vallée, estompant les contours des grands bois de pins noirs qui l'entourent et l'enserrent vers les rives du Saint-Laurent, tandis que dans le lointain, les hautes cimes des montagnes de Montmorency se profilent à peine, confondues avec l'immensité du fleuve et les longues plages de l'île d'Orléans en une même masse uniformément grisâtre.



Le 61ième à la parade





Le service des ambulanciers au camp de Lévis

Tout est silencieux encore dans le camp, dont les lignes blanches de tentes symétriquement rangées avec une rigoureuse précision s'étendent à pertes de vue au delà des collines et des escarpements jusqu'à la route qui conduit de Saint-Joseph à Lévis.

C'est que c'est une véritable petite armée qu'elles abritent en ce moment, près de trois mille hommes, de toutes armes, avec un matériel de guerre au grand complet.

Voici d'abord les tentes de l'infanterie :

4e régiment de Champlain, lieut.-col. J. A. Rousseau;

17e régiment de Lévis, lieut.-col. J. A Morin;

18e régiment de Saguenay, lieut.-col. E. F. Wurtele;

55e régiment de Mégantic, lieut.-col. H. H. Williams;

61e régiment de Montmagny, lieut.-col. J. P. Landry;

87e régiment de Québec, lieut.-col. Fiset;

89e régiment de Témiscouata, lieut.-col. J. A. Gilbert;

92e régiment de Dorchester et Beauce, lieut.-col. G. A. Taschereau.

Plus loin se trouve la 5e compagnie des Royal Canadian Rifles de Québec, sous le commandement du major Fages. Sur la droite, le corps hospitalier No 5 de Québec, major L. Drum, et le corps de signaux, capitaine C. H. E. Deblois.

Enfin, tout à l'entrée du camp, les batteries de campagne du major Laliberté et les baraquements du grand état-major de la division ainsi que la résidence du commandant en chef du camp, le colonel Roy, directeur de l'Ecole militaire de Saint-Jean d'Iberville.

Et c'est là que pendant douze longues journées, qui paraîtront sans doute trop brèves à la plupart d'entre eux, tous, officiers supérieurs ou subalternes, quartiers-maîtres, sergents ou simples recrues vont à l'envie consacrer leur activité, leur énergie, leur pensée même tout entière au noble, au grand, à l'unique désir de servir la patrie commune, le "beau Canada, terre de leurs aïeux".

5 heures 30 — Un coup de canon retentit, suivi tout aussitôt d'une joyeuse sonnerie de clairon. C'est le signal du réveil.

En un instant, les tentes s'ouvrent. Les hommes en sortent, à demi-vêtus, le bonnet de police sur l'oreille, encore tout engourdis d'un trop bref sommeil. On s'étire, on bâille, on allume les pipes, et cinq minutes après tout le monde est à la besogne. Peu de cris, peu de bruit, mais partout une activité vraiment merveilleuse. C'est qu'ici chacun comprend que s'il a le droit d'être fier de porter l'uniforme, il lui faut mériter cet honneur par un dévouement et par un travail de tous les instants.

Et certes ce n'est pas une sinécure que l'existence normale au camp. Qu'on en juge par ce simple résumé du tableau de service quotidien, plus éloquent dans sa mâle brièveté que les descriptions les plus amphigouriques.

Réveil: 5.30 du matin, toilette des tentes, soins de propreté personnels, entretien des équipements (et pas mal d'"et caetera"). Déjeuner: 7 h. Rapport (lecture des punitions, sur l'ordre du jour) 7 h. 30. Distribution des rations de viande, 8 h. Puis, en toute hâte, équipement complet pour commencer le premier exercice (drill) à 8.30. A 10 heures, repos d'une demi-heure, puis reprise de l'exercice jusqu'à 12.00, heure à laquelle a lieu le dîner. A 2 heures, troisième exercice jusqu'à 4 h. et demie. Distribution des rations (pain, épiceries) 5 h. Souper à 5 h. 30.



L'heure du repos au camp de Lévis

Pour la plupart, à ce moment, la journée est terminée. Mais il faut cependant ajouter le service de la garde montante fournie par chacune des compagnies qui, à tour de rôle, est "de piquet".

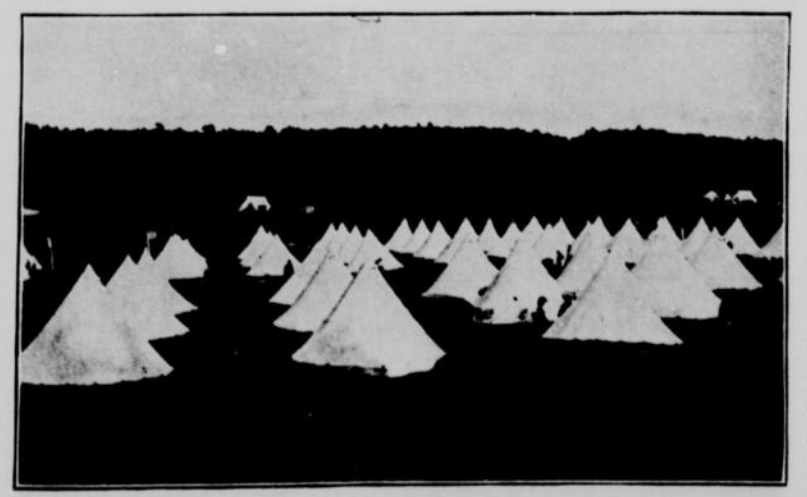
Enfin à 7 h. 30 on sonne la retraite puis successivement deux coups de canon retentissent annonçant l'extinction des feux.

Et le lendemain, le même programme se renouvelle, réglé avec une ponctualité mathématique qui n'admet ni modification ni infraction, si légère soit-elle.

Il ne faudrait cependant pas croire que l'existence ainsi brutalement découpée et sans imprévu devienne rapidement monotone. Si les heures de travail demeurent les mêmes, la besogne se modifie chaque jour, parfois même plusieurs fois dans la même journée. C'est ainsi qu'avant d'exécuter les exercices d'école de compagnie et les manoeuvres d'offensive et de défensive qui figurent au tableau de service de ce jour, les soldats ont dû successivement parcourir les nombreux préliminaires qui s'appellent l'instruction individuelle, l'école d'escouade et de section, l'escrime à la baïonnette, sans compter les principes du tir à courte et à longue distance. Demain commencera le service en campagne, la partie la plus fatiguante peut-être, mais aussi la plus intéressante de toute l'instruction. Puis viendront les manoeuvres de bataillon, celles de brigade, avec déploiement de tous les effectifs du camp. Enfin une révision générale clôturera la série imposante des diverses parties de l'instruction.

Peut-être certains trouveront-ils que le programme est un peu chargé, eu égard au peu de temps dont disposent les officiers instructeurs. Et cependant les résultats qu'ils obtiennent sont des plus remarquables à tous les points de vue, ce qui prouve que lorsque la bonne volonté et l'attention s'unissent à l'intelligence et à la science, elles triomphent des difficultés qui au premier abord paraissaient presque insurmontables.

6 heures 30 du soir — La journée s'achève au camp. La compagnie de piquet termine sa dernière parade. Les sentinelles vont prendre leur poste de garde pour la nuit, tandis qu'assis devant les tentes ou plus paresseusement étendus tout de leur long sur l'herbe épaisse, les braves "Tommies" canadiens se livrent aux douceurs d'un thé improvisé ou lancent vers l'azur radieux du ciel de vastes bouffées odorantes de tabac canadien. Et plus loin, sur les pentes des collines, à la lisière des bois de sapins dont les délicates et pénétrantes effleuves descendent jusqu'au fond de la vallée, s'illuminent les campements et les mess des états-majors et des officiers de compagnie. C'est l'heure du souper, l'heure aussi qui marque l'inauguration des bonnes et franches gaietés, si justement gagnées par une rude journée d'incessant labeur. Là, sous les vastes tentes d'une blancheur immaculée ornées à profusion de branchages et de drapeaux se dressent les tables couvertes de fleurs autour desquelles vont prendre place messieurs les officiers et... leurs invités, presque toujours en nombre respectable, car au camp de Lévis c'est pour tous un point d'honneur de pratiquer l'hospitalité de la manière la plus large et la plus courtoise.



Vue générale des tentes au camp de Lévis

Qu'il soit permis, en passant, au signataire de ces lignes d'adresser plus spécialement l'expression de son reconnaissant souvenir à M. le lieut.-colonel J. P. Landry, à MM. le major F. G. Bernier, le capitaine adjudant L. T. Bacon, le capitaine J. N. Roy, le savant médecin oculiste de Montréal, et à tous les officiers du brillant 61e régiment de Montmagny pour l'accueil si bienveillant, je dirai même, si affectueusement amical qu'ils ont offert à l'envoyé spécial de l'Album Universel.

JEAN PORTAL.

Le Saint-Esprit en Marie

LE choeur des séraphins étant le dernier et le plus élevé des choeurs angéliques, environne de plus près le trône de la très sainte Trinité.

Marie, Reine des anges, est aussi la Reine des Séraphins, dont l'office particulier est de servir le Saint-Esprit. Ces sublimes esprits sont heureux d'offrir leurs hommages à celle que le Saint-Esprit s'est choisie pour Epouse.

"La Vierge Immaculée, a écrit le P. Bouffier, est l'objet le plus spécial des tendres affections du Saint-Esprit. De quels doux noms ne l'appelle-t-il pas dans nos saints livres. C'est son amie, sa colombe, sa bien-aimée, son unique... Elle est sans tache, sa beauté est parfaite. ses charmes sont inexprimables, et pour mieux dépeindre les attraits qui ont captivé sa tendresse, il emprunte à la nature ses plus gracieuses images. C'est le lis de la vallée, la rose du jardin le palmier du désert, la vigne en fleurs de la colline, le jardin de délices.

Nulle intelligence, nul coeur humain ne comprendra jamais l'amour du Saint-Esprit pour la Vierge sans tache qu'il s'est appropriée tout entière. Au premier instant de son immaculée conception, le Saint-Esprit s'est emparé de l'âme de Marie et se l'est appropriée par la charité, le Saint-Esprit étant tout feu, tout amour. C'est Lui qui sanctifie les âmes en leur donnant la vie de Dieu. Or si le Saint-Esprit réside dans tous les coeurs qui s'ouvrent à sa grâce, quelle ne dut pas être son union avec le coeur de Marie, le premier, le plus beau, le plus saint de tous les coeurs après le coeur sacré de Jésus, son divin Fils?

De toute éternité le Très-Haut choisit Marie pour être l'Epouse du Saint-Esprit. L'Epoux devait donc enrichir et parer son Epouse.

"Dans le mystère de l'Immaculée Conception, le Père créait sa Fille et la comblait de ses dons; le Fils créait sa Mère et la remplissait de sa lumière; le Saint-Esprit créait son Epouse, il devait donc lui donner tout son amour. L'amour, c'est le don de soi; L'Esprit Saint se donne à Marie, c'est le don le plus beau, le plus riche et le plus doux". Oh! qui comprendra la grandeur du coeur de la très sainte Vierge? Qui mesurera la force et l'étendue de son amour? Qui comprendra la grandeur de l'amour du Saint-Esprit pour son Epouse Immaculée? Qui mesurera l'étendue de la grâce de charité qui fut dans l'âme de Marie la première visite de son divin Epoux!"

De quel beauté ne resplendit-il pas ce vase spirituel rempli du Saint-Esprit, de quelles richesses incalculables n'est-il pas rempli ce paradis de délices orné de la plénitude des sept dons de l'Esprit de vie, ce buisson mystique que, sans le consumer, brûlent constamment sept flammes ardentes, ce front auréolé de sept rayons de feu, cette âme incomparable embaumée de sept bouquets de fleurs aux parfums les plus doux.

"Rien de souillé dans l'auguste Vierge, pas d'ombre dans son âme, pas de tache en son corps, parce que tout entière, corps et âme, elle s'était livrée à l'esprit de Dieu; et sa pureté fut sans égale, parce que sa charité fut au-dessus de toute comparaison."

Et qui donc pourrait jamais séparer l'Epouse de l'Epoux? Ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures ni aucune créature ne purent détacher Marie du Saint-Esprit au service duquel elle mit toutes ses pensées, toutes ses affections, toute sa volonté, toute son énergie, toutes ses puissances.

"Docile à tous les mouvements de la grâce, attentive et prompte à tous ses désirs, l'oeil toujours vigilant, l'oreille du coeur toujours ouverte, elle cherchait à toute heure, et à toute heure elle trouvait Dieu qui lui parlait, et elle parlait à Dieu; il y avait dans cette double action, dans ce travail commun, une telle entente, un tel accord, une telle harmonie, une union si parfaite que rien ne pouvait en troubler la paix, la sérénité; ni dissipation, ni légèreté, ni distraction, ni oubli, ni surprise, ni les soucis, ni les épreuves, ni le travail, ni le repas, ni le sommeil. Réalisant à la lettre les ardeurs de l'épouse, Marie pouvait dire avec vérité; "Mon bien-aimé est à moi et je suis toute à lui".

"Le coeur pur est créé; avant lui jusqu'à ce jour, il n'y avait eu sur la terre que des coeurs souillés, corrompus, chargés de misères; grâce au Saint-Esprit, un coeur nouveau, un coeur immaculé, un vrai coeur paraît plein de l'amour véritable et de Dieu et des hommes. Le voilà, il existe; le foyer est allumé, l'incendie en sortira, le feu de la divine charité brûle et brûlera sans jamais s'éteindre. Dans ce corps sans tache qui est son temple, dans cette âme sans souillure qui est son autel, le Saint-Esprit, prêtre et consécrateur, y entretiendra le feu sacré de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, toujours ardent, toujours nourri, toujours généreux."

"Déposons donc avec amour nos regards sur ce coeur modèle de tous les coeurs, et demandons lui ces deux grâces qui guériront nos plaies et laveront nos souillures: la pureté et la charité".

Tout chrétien doit avoir en Marie, si bonne, si tendre, si compatissante et si puissante, une confiance sans borne et cette confiance doit reposer sur la plus sincère dévotion. Nul ne l'invoqua jamais sans être exaucé.



Notre-Dame du Folgoet.

L'histoire suivante par le chanoine d'Agrigente, d'après le récit de Mme la vicomtesse de Kermel de Tréguier, montre jusqu'à quel point peut aller la sollicitude et les bontés de Marie pour ses fidèles serviteurs. Cette touchante histoire bretonne est intitulée :

NOTRE-DAME DU FOLGOET

Le vent gémit lugubrement dans la forêt, faisant tourbillonner les amas de feuilles mortes.

Dans la source, limpide et glacée, se plonge à diverses reprises un pauvre être chétif. Son corps, maigre et allongé, se courbe gracieusement, ainsi que le col d'un beau cygne, et fait rejaillir de toutes parts des gouttes étincelantes de rosée. Un chant doux et mélancolique, semblable au roucoulement de la tourterelle, sort de ses lèvres bleuies par le froid. C'est un cantique breton, en l'honneur de Notre-Dame.

"Ave Maria"! répète-t-il à la fin des strophes.

L'innocent, après ses ablutions, se revêt de hardes usées et s'en va, pieds nus, sur la terre durcie; chantant toujours: "Ave Maria"!

Cependant la ville de Lesneven est proche; l'heure du souper envoie dans les airs d'épaisses colonnes de fumée grise. La bruyère pétille dans l'âtre tiède; le blé noir s'étend mollement sur la crêpière beurrée. L'idiot frappe à la première maison qu'il trouve.

—Qui va là? fait une voix rude.

—Salaun a zébré bara (Salaun mangerait du pain).

—Ah! c'est toi, le Folgoët?... Va-t'en, paresseux ou je te fais mordre par mes chiens.

Et une vieille femme à la coiffe de travers brandit, sur le seuil de sa porte, une énorme pincette dont elle menace le pauvre fou.

Celui-ci poursuivit son chemin sans se plaindre ni s'étonner, car il est humble comme un brin d'herbe que les passants foulent aux pieds.

Il s'en va, toujours souriant, malgré les rafales d'un vent cruel, qui le transit jusqu'au coeur, et toujours disant ces douces paroles: "Ave Maria"!

—Viens te chauffer un instant, mon ami, s'écrie tout à coup une jeune fille, en tournant ses fuseaux avec agilité. "Mis Kerdu" — décembre, le mois noir — est arrivé; il ne fait pas bon courir les grandes routes!

Joignant l'action à la parole, Janick, la blonde fileuse, ravive la flamme du foyer et sert une copieuse portion de lait et de bouillie d'avoine au pauvre affamé, qui s'assied tout tremblant de joie, devant la table cirée.

Soudain, la jeune fille est devenue toute rouge; un beau garçon vient d'entrer dans la salle proprette. C'est Guy, le fils unique de maître Le Clérac'h, le premier éleveur de Lesneven, dont les superbes carrossiers sont renommés dans tout le pays de Cornouailles. Guy vient voir sa fiancée Janick, pauvre, mais courageuse enfant, qui, par son travail assidu, nourrit et console sa vieille mère infirme.

—C'est bien, ma mie, ce que vous faites là! Le Folgoët vous recommandera à Madame Marie.

—Mon ami, ne savez-vous pas que nous devons donner aux indigents?

...Le soir arrive... Déjà de petites étoiles d'or vacillent aux fenêtres des maisons.

Le fou du bois s'en retourne vers la forêt, serrant entre ses bras la cueillette de pain bis qu'il vient de faire en la ville. Et pendant son repas frugal il ne cesse de répéter son refrain habituel: "Ave Maria"!

Le vent est âpre, la nuit s'avance... Salaun a froid... Sur ses épaules flottent ses longs cheveux couleur d'or pâle, que la brise du nord soulève comme des ailes. Il grimpe sur un arbre, et, saisissant de ses deux mains les branches les plus élevées, il se balance doucement, ainsi qu'un innocent passereau, en gazouillant toujours: "Ave Maria"!

Le corps attiédi par cette exercice aérien, Salaun descend de l'arbre et s'étend sur le sol, la tête sur une grosse pierre, et tout près de la source, dont le babillage discret le berce tendrement. Il s'endort, le pauvret, en murmurant encore: "Ave Maria!... Ave Maria"!...

...La reine Marie voulut récompenser un si fidèle serviteur.

Vers la quarantième année de Salaun, elle lui envoya une courte maladie. Il trépassa bientôt, tendant les bras avec confiance à Celle qui lui souriait avec tant d'amour.

Personne à Lesneven, ne parlait plus du Folgoët, enseveli depuis longtemps sous les feuilles mortes dans la forêt, quand, un jour d'hiver, des bûcherons firent une singulière découverte.

Sur un petit monticule, à côté de la fontaine, s'élevait une fleur merveilleusement belle: un lis d'une éclatante blancheur, sur les pétales duquel étaient écrits, en lettres d'or, ces mots si doux: "Ave Maria"!

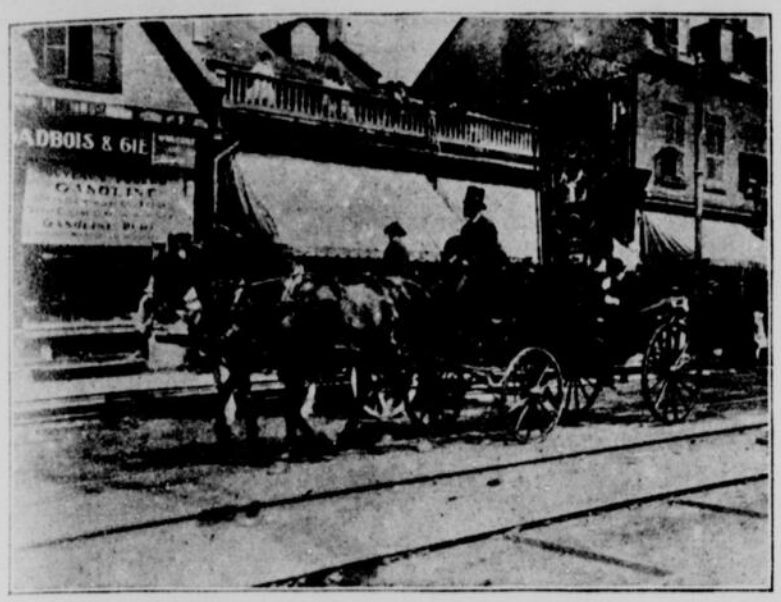
L'étonnement général fut porté à son comble lorsqu'on s'aperçut que la tige sortait des lèvres de Salaun, qui dormait là son dernier sommeil.

A partir de ce jour, de toute part on vint voir le tombeau fleurdelisé et respirer le suave parfum de la fleur miraculeuse. Tant et si bien que l'autorité ecclésiastique décida d'ériger, sur ce même lieu, une église en l'honneur de la Reine du ciel.

A LUCINDE.

Echos de notre fete nationale

DANS nos villes, dans nos campagnes, dans nos hameaux les plus reculés, et nés d'hier, comme dans nos villages les plus anciens; sous l'humble toit de l'ouvrier comme sous les plafonds dorés des favoris de la fortune, la fête nationale a été célébrée avec un enthousiasme et une fraternité admirables.



La bannière des Artisans Canadiens-Français précédait la délégation imposante de cette société.

Pour des raisons toutes particulières, quelques municipalités, entre autres la coquette ville de St Hyacinthe, que sous peu nous décrirons aux lecteurs de l'Album Universel, et la paroisse si active de Saint-Henri, ont cru devoir devancé de quelques jours la célébration de la St Jean-Baptiste chez elles. Premiers coups de canons annonçant, non pas la bataille, mais les réjouissances au milieu des



Les enfants portaient des drapeaux et des banderolles avec des devises patriotiques.

faveurs de la concorde et de la paix. Oh! les choses ont été bien faites et l'exemple donné a été suivi avec un enthousiasme le plus délirant; l'élément français du peuple canadien doit être fier de la façon dont la fête nationale a été célébrée, non seulement au Canada mais encore chez nos frères vivant en pays étrangers. De ces derniers nous pouvons dire sans crainte de nous tromper, que si les corps étaient loin du pays, l'esprit, l'âme et le coeur ont habité parmi nous et revécu les années d'une enfance heureuse, d'une jeunesse paisible que ni l'éloignement, ni les revers pas plus que la fortune ne sauraient faire oublier à tout homme vraiment digne du nom canadien.

La célébration de notre fête nationale n'est donc point une vaine parade, une simple manifestation plus ou moins isolée puisqu'elle sert de trait d'union, de lien puissant entre tous les enfants du Canada dans les veines desquels circule le même sang noble, généreux et fier, le sang des Champlain et des Montcalm.

N'est-il pas unique au monde le spectacle de ce peuple de héros se levant comme un seul homme dans un même élan de religion et de patriotisme,comme pour dire aux nations étonnées: "Voyez, tous les coeurs battent à l'unisson; nous ne faisons qu'un ; nous sommes tous canadiens-français.

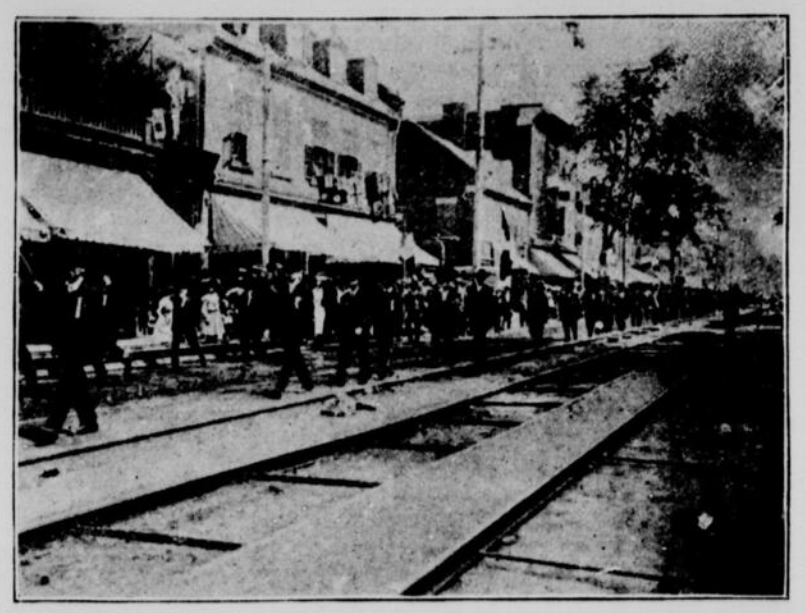
A peine soixante mille, lors de la cession du Canada à l'Angleterre, en 1763, par Louis XV — de triste mémoire — nous formons aujourd'hui une population de près de sept millions d'âmes; et la marée monte toujours s'avançant sûrement vers les hautes destinées auxquelles Dieu l'appelle.

* * *

A Montréal, la fête a été un peu moins bruyante peut-être, cette année, que les années précédentes, mais elle n'y a rien perdu ni en dignité ni en grandeur. L'excès de joie extérieure ne saurait se manifester trop ouvertement sans nuire à la joie intérieure, à la joie intime. Le vrai bonheur n'est guère bruyant. Cependant les nombreux excursionnistes accourus de tous côtés pour assister au défilé de la procession traditionnelle des diverses sections de la société St Jean-Baptiste ont été un peu désappointés ainsi que les citoyens, chaque section s'étant donné rendez-vous à divers points de la ville pour venir se réunir à la cathédrale ou une messe solennelle a été célébrée au milieu d'un grand concours de fidèles. Pieuse et louable coutume que celle qui s'adresse d'abord au Créateur et Souverain Maître de toutes choses, le priant de bénir du haut du ciel, et de sanctifier les réjouissances de tout un peuple.

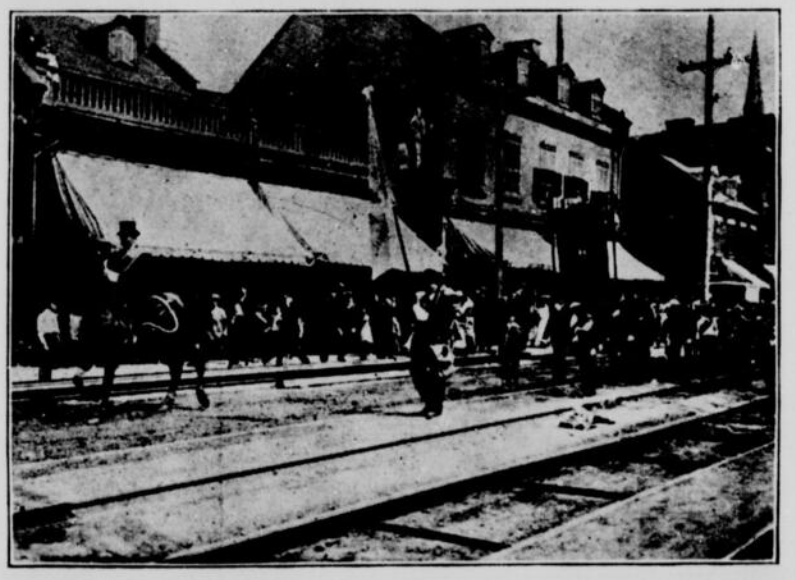
Le prédicateur, M. l'abbé Filiatrault, dans un sermon tout vibrant de charité et de patriotisme, et que le cadre restreint dans lequel nous évoluons ne nous permet pas de citer en entier, a rappelé au peuple canadien que l'avenir et la prospérité de notre race repose sur ces paroles touchantes de l'Evangile : "Aimez vos frères; aimez-vous les uns les autres".

De la fête champêtre célébrée au Parc Lafontaine et présidée par le maire Laporte, les journaux quotidiens en ayant parlé tout au long nous n'en dirons rien sinon qu'elle a été admirable d'entrain et de gaieté, et favorisée par une température vraiment idéale; le ciel et la terre se donnant la main pour fêter dignement la Saint-Jean-Baptiste; car, par extraordinaire, cette année, la fête nationale a coïncidé avec le Fête-Dieu, et cette coïncidence heureuse a permis aux Canadiens-français de manifester en même temps à la face du ciel et de la terre, et leur foi religieuse et leur foi patriotique.

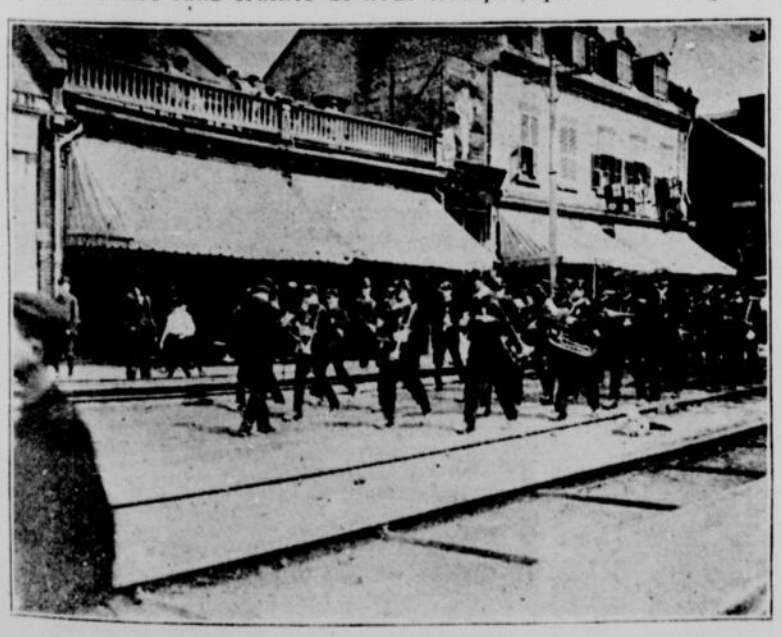


Malgré l'état déplorable de la rue Ste-Catherine, la foule se massait pour voir passer la procession qui se rendait à la Cathédrale.

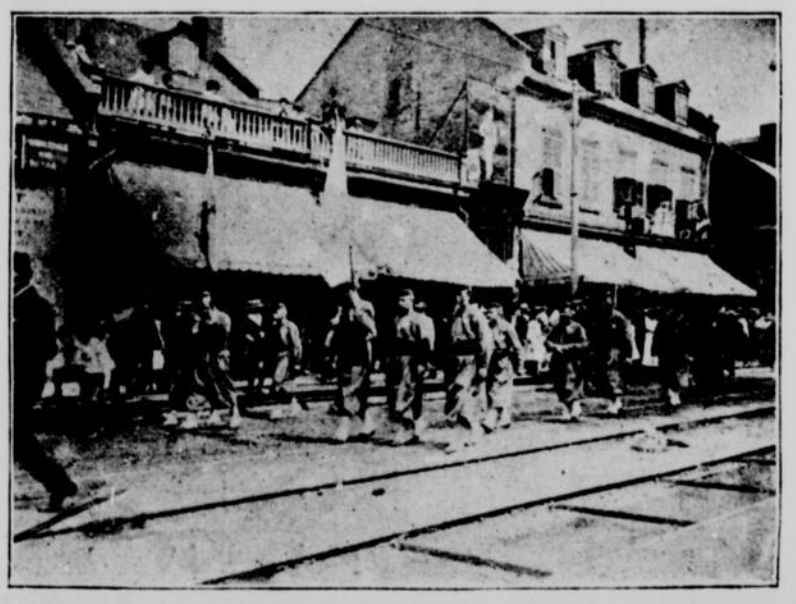
Le clou de la fête fut sans contredit le banquet suivi du concert promenade au manège militaire de la rue Craig, où une table spéciale et un fauteuil d'honneur avaient été réservés à Mgr Bruchési et à sa suite, ainsi qu'au lieutenant-gouverneur Jetté accompagné de Son Honneur le maire Laporte et de plusieurs personnages distingués entre autres les hons. sénateurs Béique et David, l'hon. juge Lacoste et M. Monk. Ce banquet organisé pour aider à l'établissement des Ecoles Ménagères dans la province de Québec ne rappellent-ils pas les fraternelles agapes des premiers temps du christianisme, alors que tous les fidèles n'avaient qu'un coeur et qu'une âme et prenaient leurs repas présidés et bénis par les apôtres. Ah! certes, nous



Des bannieres portant les mots " religion et patrie " étaient suivies de nombreux citoyens.



La fanfare des tramways de Montreal, fournissait de la musique militaire entremêlée d'airs nationaux.



Les zouaves pontificaux figuraient nombreux et vénérables dans la procession.



D. Dulude, commandant

sommes trop partisans de la liberté de conscience pour vouloir imposer à qui que ce soit nos idées et nos convictions religieuses, mais à tout homme qui ici-bas est torturé par le doute et cherche le bonheur sans pouvoir l'atteindre jamais nous disons: Regarde, vois, compare et juge.

A la fin du banquet M. Monk et l'hon. David prononcèrent deux remarquables discours tout vibrants de patriotisme et qui furent soulignés par de vifs et nombreux applaudissements.

Enfin Mgr Bruchési, après avoir énuméré les oeuvres sérieuses et pratiques fondées par la société St Jean-Baptiste, ajoute en parlant de l'oeuvre des Ecoles Ménagères: "Je souscris de tout coeur à ce projet patriotique. J'espère que ces écoles seront fréquentées avec assiduité; qu'il n'y aura pas que les journalistes à en sentir toute l'importance; mais encore que les parents se feront un devoir d'y envoyer leurs enfants.

"Et s'il en est ainsi, je déclare sincèrement que la société St Jean-Baptiste et les dames patronnesses auront bien mérité de la patrie."

Un puissant orchestre exécuta durant le banquet et le concert, divers morceaux de choix sous l'habile direction de M. Hardy dont la réputation comme chef de musique n'est depuis longtemps plus à faire.

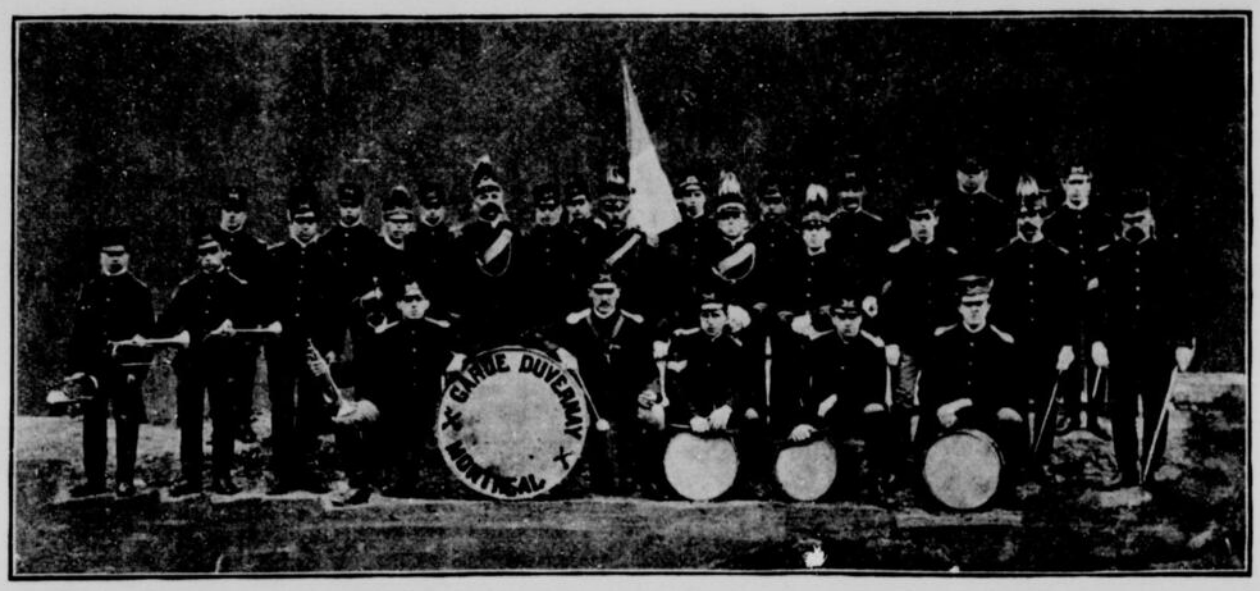
Au Parc Lafontaine une foule considérable a assisté à la fête de nuit qui fut splendide. Le parc et les rues adjacentes décorés avec art et illuminés à profusion présentaient un coup d'oeil féérique. Un magnifique feu d'artifice interrompu au dernier moment par la pluie a terminé brillamment cette heureuse journée. Comme à regret, la foule se retire lentement gardant au fond du coeur le souvenir d'une fête que tous se promettent de célébrer de nouveau l'an prochain, mais que plus d'un hélas! ne reverra probablement plus jamais.

Gardes et fanfares

Nous ne saurions mieux terminer ce compte rendu des fêtes patriotiques et religieuses, qui viennent de se dérouler à Montréal, qu'en disant quelle large part les différents corps de musique ou gardes d'honneur ont prise dans ces manifestations.

Mentionnons d'une manière toute particulière la Garde Duvernay dont nous reproduisons ici la photopraphie. Des soixante membres qui la composent, un certain nombre cultivent depuis nombre d'années déjà l'art cher à Orphée et passent à juste titre pour des artistes de renom. Tous, sous l'habile direction du commandant Dulude et de M. Crevier, instructeur, sont à la hauteur de leur tâche, possédant à fond et leurs instruments et les secrets de la musique. La Garde Duvernay ne compte cependant guère plus de trois ans d'existence puisqu'elle fut fondée le 22 mai 1902. Mais les efforts constants et le dévoûment de chacun des membres n'ont pas tardé à en faire une des fanfares les plus recherchées de la métropole. Aussi la voit-on toujours en tête lorsqu'il s'agit de démonstrations religieuses et patriotiques. C'est ainsi que dimanche dernier à l'imposante procession religieuses qui eut lieu à l'Immaculée Conception elle prêtait gracieusement son concours empressé à la fanfare de cette paroisse.

Voici les noms des officiers qui constituent l'état-major de cette garde digne d'éloges:



D. Dulude, commandant; H. Dagenais, major; H. Vézina, major; R. Brunet, capitaine adjudant; G. Garand, major ambulancier; T. A. Vézina, clairon major; M. Crevier, instructeur.

Comme on le voit l'organisation ne laisse rien à désirer, condition première et essentielle de la prospérité de toute association.

Nous n'aurions garde de passer sous silence la noble Garde Pie X qui, comme son nom l'indique, fut fondée lors de l'avènement de Mgr Sarto au trône pontifical. Nul doute que cette jeune fanfare ne fasse honneur au nom béni qu'elle s'est choisi, et ne devienne bientôt un corps de musique de premier ordre.

N'est-elle pas toute chrétienne et bien canadienne cette pensée qui porta ces jeunes gens à mettre leur entreprise sous le patronage du Pontif souverain des fidèles. Quoi d'étonnant du reste; n'avons-nous pas notre Union Allet qui groupe autour du glorieux et sacré drapeau de Castelfidardo nos courageux et dévoués zouaves pontificaux? Hélas! plusieurs d'entre eux sont partis déjà pour aller retrouver, sans aucun doute au séjour de la gloire éternelle, le pontife vénéré Pie IX, pour qui ils eussent été heureux de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang canadien-français.

Que dire maintenant de l'Alliance Musicale de Montréal présidée par M. Edouard Bastien, et de l'Harmonie, hors pair, de M. Hardy, qui en cette circonstance, se sont surpassées pour rehausser l'éclat de notre belle fête nationale.

Enfin, nous considérons comme un devoir d'offrir au nom de tous les Canadiens-français les compliments les plus sincères, les remerciements les plus chaleureux à tous les officiers de l'association St Jean-Baptiste dont le zèle, le dévouement, en cette occurence — comme toujours du reste, quand il s'agit du bonheur et des intérêts de leurs frères — ont attiré notre admiration et l'admiration de tous leurs concitoyens.

Notre maire, M. H. Laporte, président général de l'association; J. J. Beauchamp et J. C. Beauchamp, vice-présidents généraux; L. J. Loranger, secrétaire général; Arthur Gagnon, secrétaire trésorier; col. A. E. Labelle, commandant général, ainsi que les directeurs: les hons. L. O. Loranger, L. O. David, E. L. Béique, R. Dandurand, M. Cressé, qui nous offrons cordialement nos plus sincères remerciements pour le gracieux et généreux concours apporté à l'Album Universel, MM. A. Prud'homme, Eug. Lafontaine, C. R., E. G. Dagenais, M. D., L. E. Geoffrion et M. Herménégilde Godin se sont multipliés pour faire de notre fête nationale une vraie fête de famille, au milieu de laquelle tous les coeurs canadiens-français ont battu à l'unisson dans toutes les poitrines heureuses et fières de clamer bien haut: Vive l'association St Jean-Baptiste! Vivent les Canadiens! Vive le Canada! et honneur et gloire à saint Jean-Baptiste, patron du Canada.

* * *

Inutile de dire ici la part très large que les dames ont pris dans la célébration de la fête nationale.

L'oeuvre des écoles ménagères qu'elles ont préconisée avec tant de vaillance est maintenant fondée, reconnue, approuvée.

Elles y convieront bientôt, espérons-le, toute une jeunesse studieuse et anxieuse de se perfectionner dans l'art de tenir et conduire une maison.

Nous leur souhaitons plein succès.



Rocheleau, soldat



Des milliers de personnes ont assisté aux fêtes patriotiques de la St-Jean-Baptiste au Parc Lafontaine.



M. Eug. Lafontaine, C. R. prononçant un discours devant la foule reunie au Parc Lafontaine.



Son Honneur le Maire Laporte, adressant la parole à ses compatriotes le jour de la St-Jean-Baptiste.

Mines et mineurs au Klondyke

LES Montagnes Rocheuses ont été découvertes au siècle dernier par le chevalier Varennes de La Verandrye, en compagnie de missionnaires français. Où est son nom sur la carte? La ville qui s'appelle aujourd'hui "Dawson" a été fondée par Joseph Ledoux, un canadien-français.

Quinze cents lieues séparent Montréal de Dawson City. Cette jeune capitale du pays de l'or,



Un chercheur d'or Irlandais préparant ses cribles.

simple hutte, hier, et déjà ville d'une étendue relativement considérable, est située presque à l'extrémité nord-ouest du territoire du Yukon. Elle est traversée par la rivière du Yukon, qui, à travers l'Alaska, va se jeter dans l'Océan Pacifique. Le Klondyke est un des affluents du Yukon et donne son nom au district minier qu'il arrose. On l'appelle aussi la rivière des Rennes, à cause de l'abondance des rennes dans le pays.

De Dawson, les mineurs se sont avancés vers l'intérieur de l'Alaska jusqu'à 200 milles environ, toujours à la recherche du précieux métal. La distance qui sépare Nome de Dawson est d'environ 1,600 milles, dont une grande partie encore inexplorée. La découverte de l'or à Nome y attirant de nombreux mineurs, il est fort probable qu'un jour ou l'autre les deux villes rivales des régions aurifères pourront communiquer entre elles directement par une voie ferrée; l'industrie et le génie de l'homme



Mineurs quittant l'intérieur de l'Alaska pour aller prendre le bâteau à vapeur à Nome et retourner à Seattle et à San Francisco.

n'ont-ils pas accompli d'autres merveilles? Les mines de Nome se trouvent dans le bassin inférieur du Yukon, et les mines du Klondyke proprement dit dans le haut bassin du Yukon. Ce fleuve, qui est un des plus grand d'Amérique, puisqu'il vient immédiatement après le Saint-Laurent et le Mississipi, a une longueur de neuf cents lieues. Pris de glace pendant une grande partie de l'année, traversant des régions habitées par de rares tribus indiennes et quelques postes de blancs, la longue voie navigable qu'il offre est difficilement praticable. Le Yukon est formé de deux branches, le Lewis et le Pelly; le Lewis est la plus importante, celle qui constitue le vrai cours supérieur du fleuve. C'est en aval du confluent du Pelly et du Stewart River, autre affluent du Yukon, que se trouve le district minier le plus ancien du Klondyke.

Parmi les animaux qui peuvent servir à l'alimentation, il y a l'élan, le daim, les chèvres de montagne et des moutons à grosses cornes.

Le saumon et d'autres poissons abondent dans les rivières. Les forêts de la région sont parcourues par des ours noirs et bruns, on y trouve aussi des renards argentés, des renards noirs, des castors, des martres dont les fourrures ont été longtemps le principal commerce du pays.

Quant aux indigènes, qui vivent très clairsemés dans ces immenses régions, ils appartiennent à la famille des Peaux-Rouges, et comptent plusieurs tribus.

On peut dire de Nome ce que M. Scaf, commandant de la police à cheval, a dit du Klondyke : " Les mines d'or sont merveilleuses ; l'or y coule comme de l'eau. " Les caravanes continuent à s'organiser par la voie d'eau et celle de terre. Les steamers amènent non seulement des habitants des différentes parties de l'Amérique, mais de la vieille Europe. Tous, il y a quelques années, n'y atteignaient point, car la route à suivre était alors un vrai calvaire, où presque chaque pas pourrait être marqué d'une croix.

Le courage, la force, la persévérance, les efforts que ces explorateurs audacieux devaient déployer à chaque instant auraient été largement suffisants pour leur procurer la fortune, s'ils fussent rester dans leur pays; car, il est certain que l'énergie dépensée sur cette terre inhospitalière suffirait à donner cette aisance cherchée si loin du foyer paternel.

Le voyage, autrefois si périlleux que c'eût été folie de tenter seul l'aventure et de vouloir traverser sans compagnons les passes ou défilés des Montagnes Rocheuses, est aujourd'hui relativement facile.

On peut en effet se rendre à Dawson sans trop de fatigue, ni frais extraordinaires, et dans un espace de temps relativement court. De Seattle ou de Vancouver, quatre jours de traversée conduisent le mineur à Skagway. De Skagway, une voie ferrée le mène en un jour à Bennett, d'où un bateau à vapeur le transporte à Dawson en six jours.

Le voyageur n'est plus obligé de se munir d'un approvisionnement complet de farine, lard, légumes secs, aliments de toutes sortes; vêtements, tente, etc., car aujourd'hui, grâce aux facilités de communication, la famine n'est plus à redouter.

Mais Dawson n'est pas encore le terme définitif ; il faut passer plus loin et gagner les plaines du Klondyke. Le chercheur d'or touche enfin la terre promise, il espère saisir le brillant mirage poursuivi depuis si longtemps.

Disons un mot du Dôme, ou massif central, situé à 15 lieues à l'est de Dawson, non loin du fleuve Yukon.

Autour de ce massif schisteux serpentent dans un rayon de 23 lieues les principaux "creeks" en exploitation de la région dite du Klondyke; tous ces "creeks" descendent de ce point culminant.

Quel est le voyageur qui n'a pas raconté les impressions profondes éprouvées dans ce pays désert et d'une belle nature sauvage et dénudée? On n'entend au loin que le bruit métallique d'un declic; on dirait que quelque chose se décroche régulièrement dans le ciel à toutes les cinq minutes. On ne



Une hutte de mineurs dans l'Alaska.

voit rien, mais en se rapprochant, on perçoit le bruit plus sonore des cailloux qui roulent dans un courant étroit d'eau; ce sont les canaux en bois dans lesquels l'or est charrié avec le gravier. Ecoutez : un flot d'eau coule avec fracas dans ces auges fantastiques, en roulant du sable et des cailloux. On ferme l'écluse et quelques hommes apparaissent le long de ces engins mystérieux et recueillent au fond de ces canaux ce que la terre, en passant, a déposé dans les entailles de la fonçure. Ce sont des lingots et de la poudre d'or.

Dernièrement le courrier du Yukon nous apportait la nouvelle de la fin tragique d'Eugène Perrault, un des nombreux canadiens en train de faire fortune au Klondyke, et dont voici les principaux: Labelle et Jeannerette, Mousseau et Cie, H. Lamoureau, Nadeau et Cie, Laperrière, Jean Corbau, Landry et Larouche, Painchaud et Cie, Moquin, Renaud, Legault, Coutlée et Côté. Quant au Dr J. Lachapelle c'est un des chasseurs de renom de Dawson.

Sans doute, l'ambition d'améliorer sa situation, de faire fortune, est légitime et permise; tout homme de coeur la ressent, mais, disons-le bien haut, il peut atteindre ce but sans quitter le pays ou la Providence l'a fait naître. Nos belles terres canadiennes renferment dans leur sein des mines d'or inépuisables, que l'on peut exploiter sans danger. Il suffit d'y promener la charrue.



Poste de mineurs au Cap Nome, le plus riche gisement aurifère découvert jusqu'à ce jour.

Le joli parc public de Westmount

PAR ces journées d'atroce chaleur, si vous disposez, ne serait-ce que de deux heures de loisir, (suivez mon conseil désintéressé) allez les passer sous les frais ombrages du parc de Westmount.



La bibliothèque ouvre aux promeneurs un asile calme.

Certes, vous ne regretterez pas de m'avoir écouté, et vous retournerez chez vous l'esprit reposé et content d'avoir vécu quelques instants en une riante campagne, tout en étant resté au milieu d une très coquette petite ville.

Car, un des grands avantages de ceci, c'est que Westmount n'est pas loin; puisque c'est tout bonnement la continuation de Montréal, quoique ce soit une municipalité à part, dont le maire, Monsieur Cross, a raison d'être fier.

Rien de plus facile que de se rendre dans cette banlieue: on monte, n'importe où, dans une des voitures de la "Montreal Street Railway", et, en moins d'une heure, quelquefois après un tout petit quart d'heure, ou encore moins, quand on entend le conducteur crier: Avenue Elgin, parc Westmont, on descend.

Alors commence l'enchantement, même pour ceux qui ayant couru le monde, ont vu les merveilleux jardins publics, de Paris, de Londres, de New-York, de San Francisco, de Rio de Janeiro, etc.

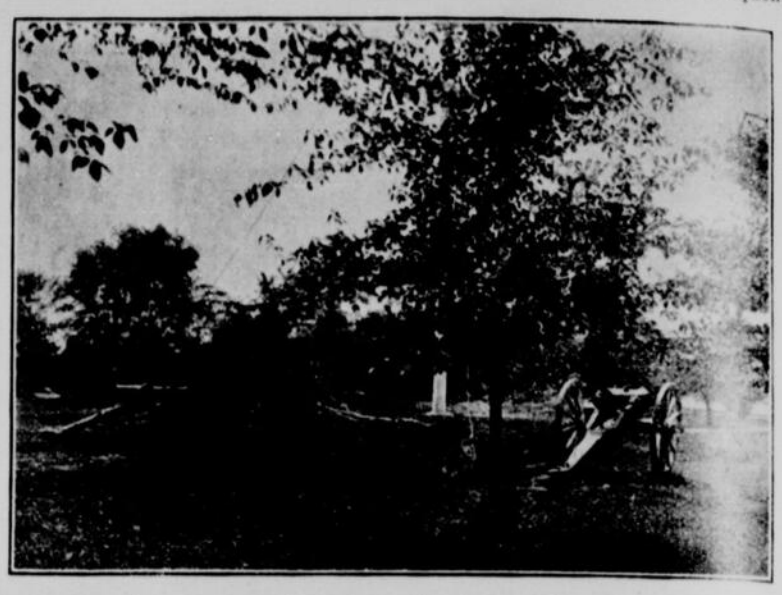
Ce n'est pas que le parc de Westmount puisse être comparé, en étendue, aux énormes parcs publics des villes désignées. Non, il n'a guère plus de 50 à 60 acres. Mais, comme à Montréal, nous sommes plutôt mal lotis quant à ces lieux de promenade, celui dont je parle, qui est admirablement entretenu, mérite d'être plus fréquenté qu'il ne l'est.

Quoi de plus agréable, en effet, que de s'en aller respirer l'air pur de la campagne, par une journée à la chaleur torride? L'ombre des bois et la brise qu'on y trouve alors, sont, je crois, une des meilleures délectations que l'on puisse s'accorder inoffensivement et presque sans bourse délier.



Une simple fontaine orne ce coin du parc, mais l'eau y est pure et fraiche.

Tenez, ami lecteur, cette après-midi je me suis payé la promenade que je vous engage à faire. Si vous le voulez bien, je vais, en peu de mots, vous narrer l'impression agréable que m'a donné le parc de Westmount. Quant au reste, je vous laisse à deviner tout le monde d'idées plus ou moins poétiques, plus ou moins artistiques, que j'ai rapportées chez moi de ce site charmant. D'abord, je m'empresse de dire que Westmount est par excellence un centre anglais. Il se peut que vous le sachiez, n'importe, le qualificatif qui vient de glisser au bout de ma plume, comporte, on le sait, les idées du confort, de l'hygiène et du bien-être, chers à la race anglo-saxonne.



Quelques vieux canons sont là pour orner la pelouse qui s'étend à perte de vue.

Donc, en entrant dans le parc en question, tout de suite on se sent dans une atmosphère de "respectability", non exempte d'agréments. On circule parmi les gens chic. Promeneurs, bonnes, enfants qui s'en donnent à coeur joie, sont sur leur trente-six. Et, toute cette toilette est pour un jour ordinaire de la semaine; qu'est-ce que ça doit être les jours fériés?



Dans un petit bassin, des enfants font naviguer de frêles esquifs.

Dans un petit bassin qui reflète une très simple fontaine érigée pour commémorer le jubilé de la feue reine Victoria, des enfants font naviguer de minuscules esquifs. Ces bambins jouent à l'amiral, et ravivent en mon esprit une pensée que j'ai depuis longtemps, et qui me répète: l'enfance a partout les mêmes goûts, les mêmes qualités, les mêmes vices!... Ce qui tend à prouver que l'homme n'est ce qu'il paraît que de par sa volonté et une éducation plus ou moins erronée...

J'avance au long d'allées sablées et de teinte grise, à faire croire qu'on a pulvérisé de l'ardoise pour bien donner cette couleur délicate, qui fait très bien à côté du vert des pelouses.

Au travers de massifs d'arbres, je vois, dans un champ nivelé exprès, des jeunes gens, qui, à l'ombre d'ormes géants, jouant à la balle ou au lawn-tennis. Leur passe-temps m'intéresse un moment, puis, je m'esquive vers un coin solitaire du parc.

Sur un ravin, où coule un ruisseau rafraîchissant, sont jetées des passerelles rustiques, qui, outre leur pittoresque, ont, là, une réelle utilité.

Partout je vois des bancs. Un instant, l'un d'eux tente ma paresse. Aussi bien, il fait si chaud! J'ai apporté un auteur favori, pour une fois je le néglige, et, indolemment je laisse flotter ma pensée sur toutes ces choses et tous ces gens.

Il fait si bon ici, me dis-je, et ailleurs, on s'égorge! comment pourrai-je l'oublier en voyant près de moi un grand mât de pavillon, que flanquent deux canons, dont on se sert pour les salves locales.

Sans le vouloir, un couple voisin attire mon attention. Je frôle une idylle, et le souvenir de mes vingt ans me revient par bouffées. J'ai dû en faire autant, paraître aussi naïf, jadis, là-bas, en un autre coin fleuri du monde...

Et, je comprends peut-être davantage l'utilité des jardins publics! Que feraient les amoureux épris d'idéal, si les allées ombreuses n'existaient pas, si les marguerites mourraient à jamais, si au ciel bleu ne passaient pas des hirondelles?... Du coup, leurs conversations risqueraient fort de ne jamais sortir de leur gorge.

Les arbres les plus communs sous ce climat: érables, ormes, chênes d'Amérique, noyers, frênes, peupliers, mélèzes d'Amérique, trembles, saules se fondaient sous mes yeux en des teintes délicieuses. Longtemps, je serais resté à contempler ce paysage enchanteur, si les appels de la réalité ne m'eussent pas engagé à regagner mon domicile.

Comme je sortais par une allée de côté, de jeunes robins voletèrent devant moi, très familiers, et je m'arrêtai un moment pour écouter leur père qui chantait sur un humac fleuri.

L'air embaumé de ce délicieux jardin me grisait et j'avais peine à le quitter, cependant, je dus m'y résoudre, quand enfin, je parvins aux bâtisses qui le bordent à l'ouest. L'une d'elles en brique, bien anglaise, est le Victoria Hall, où la jeunesse locale s'amuse à toutes sortes de jeux pendant les longues et rigoureuses journées d'hiver. L'autre, presque similaire, est la bibliothèque de Westmount.

Et je partis en jetant un dernier coup d'oeil au parc où j'avais passé une réconfortante après-midi.

JEAN RIVARD.



Sur les ravins où coulent de frais ruisseaux on trouve des jets d'eau et des ponts rustiques.

Quelques épisodes de la guerre Russo-Japonaise



Le premier régiment japonais qui entra dans New Chwang, après le départ des Russes

D'EXTREME-ORIENT, notre correspondant nous fait parvenir les notes suivantes. Bien que toutes ne soient pas absolument recentes, nous croyons qu'elles auront de l'intérêt pour les lecteurs de cette revue. Car, à les lire, ils se rendront compte, une fois de plus: de l'esprit de méthode, de la riguur et aussi de la bonté qui, se manifestant parmi les troupes japonaises, émerveillent le monde ou le font frissonner depuis des mois.

Les photographies que nous reproduisons en cette page, sont des instantanés pris sur les lieux par un des nôtres. D'aucuns de ces clichés sont dramatiques à l'extrême. Et, nous l'avouons très franchement, si ces vues ne nous sont pas parvenues plus tôt, c'est que, nul n'en ignore, la censure japonaise a, jusque tout récemment, été fort sévère. Même, elle l'est encore, pour ce qui touche aux opérations de terre. Mais, quant à celles de la côte asiatique, elle s'est beaucoup relâchée, depuis que les Nippons sont les maîtres incontestés des mers d'Orient.

En effet, comme toujours, très pratiques, très habiles, les marins du Mikado n'avaient pas plutôt battu, annihilé la flotte de Rojestvensky, que, dans l'intérêt de leur commerce maritime et pour s'acquérir les bonnes grâces internationales, ils déclaraient libres les mers de Chine et du Japon. En même temps, ils enlevaient les redoutables mines marines qu'ils y avaient ancrées aux points stratégiques, et réduisaient à leur plus simple expression les devoirs de leur censeur naval.



Un blessé japonais opéré par des médecins militaires, ses compatriotes

Voilà comment il se fait que certains documents ne parviennent que maintenant à la civilisation occidentale. Sur ce, nous laissons la parole à notre dévoué correspondant :

"Sans exagération, je n'hésite pas à dire qu'il me faudrait écrire un volume (si j'en avais le temps et l'aptitude) pour narrer aux lecteurs de l'Album Universel, les mille incidents terribles auxquels mes voyages aventureux m'ont permis d'assister, depuis le début de la grande guerre actuelle.

"Déjà, j'ai eu l'honneur de leur faire part de quelques-uns des drames vécus dont j'ai été témoin; aujourd'hui, je continue, selon mon habitude, à expliquer par un texte bref les photographies que j'ai prises à des moments historiques; qui, tantôt me paraissent déjà loin, tantôt, au contraire, m'émeuvent comme si je venais de les vivre.

"J'étais à New-Chwang, lorsque les Moscovites, pressés de près, abandonnèrent ce point stratégique de premier ordre. Rien ne peut décrire le trouble qui caractérisa cette retraite, cette fuite. Les soldats du tsar sachant que l'ennemi approchait, et qu'ils risquaient de se faire envelopper par terre et par mer. Un beau matin, lorsque la population civile de New-Chwang ne s'y attendait pas encore, les Russes, dis-je, détruisirent les redoutes qu'ils avaient établies, firent sauter quelques petits navires de guerre qui étaient dans le port, et à la débandade abandonnèrent à son sort la ville commerciale dont je parle.



Les japonais exécutent, à leurs avant-postes, un espion chinois

"Quelques heures après les Nippons arrivaient. On s'en souvient, c'est à peine s'ils échangèrent une maigre fusillade avec l'arrière-garde des Russes. Heureux de leur succès, ils ne poursuivirent même pas ces derniers.

"Sans tarder, les troupes japonaises, dont la tenue était excellente et l'entrain admirable, prirent quartiers dans New-Chwang. On eut dit que les régiments des petits jaunes étaient à la parade. C'est ce jour-là que, avec permission, fut prise la photographie ci-contre. Elle n'est pas sans faire honneur aux vaillants soldats qui y montrent des traits énergiques, tout enflammés de patriotisme.

"L'autre cité orientale dont on voit la vue en cette page, est connue sous le nom de Kirin. C'est un centre mandchou important, et auquel les Russes attachent une importance capitale. Il faut dire qu'ils ne se sont pas gênés pour le rançonner et s'en servir comme base d'opération. Cette ville asiatique, considérable, et très peuplée, ne manque pas de pittoresque, comme on le voit. Mais, selon la coutume de toutes les villes du céleste empire, malgré l'eau qui y abonde, elle est loin d'être propre. Dans ses constructions basses et typiques, le bois domine, et, il n'est pas dit qu'elle ne devienne la proie des obus des belligérants, ou celle des flammes, avant que ne prenne fin l'horrible et très sanglante guerre russo-japonaise.



Une salle de l'hôpital japonais, à Dalny

"Qui le saura jamais, en effet, le nombre des victimes de ce gigantesque conflit. Aussi, les hôpitaux russes et nippons regorgent-ils de blessés. Après les batailles de Liao-Yang et de Moukden, leur vue était absolument atroce. Et, de leurs portes, pendant quelques jours, ce furent par centaines que les convois emportèrent des morts vers les champs de l'éternel repos.

"Un jour, en cet endroit, on élèvera un patriotique monument commémoratif! Jamais, il n'exprimera assez les atrocités que ces lieux virent dernièrement.

"Cependant, parlant spécialement des Japonais, je dois dire que s'ils savent tuer l'ennemi, ils savent aussi faire superbement leur devoir dans les hôpitaux. Celui dont le lecteur voit ici une salle, fort peuplée de convalescents, pour la plupart, se trouve au port de ravitaillement de Dalny. L'extérieur de cet hôpital est simple, mais, à l'intérieur, on trouve tout ce que la science moderne a de plus perfectionné pour chasser la mort, que des obus, des balles et des baïonnettes tentèrent de semer parmi les rangs de ces blessés.

"Heureusement, beaucoup de patients échappent aux étreintes de la camarde, l'antisepsie fait là une belle oeuvre, et la chirurgie aussi. Décidément, il est maintenant prouvé que les fusils de petit calibre, ne sont pas aussi meurtriers qu'on le supposait. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à lire le rapport fait au sujet de l'effet produit par leurs balles, tel que publié par les ordres du médecin inspecteur de l'armée japonaise.

"Néanmoins, le nombre des victimes de cette guerre est énorme, et il serait temps qu'elle prit fin; ne serait-ce que pour ne plus voir des scènes telles que celle de notre cliché, où un malheureux soldat japonais attend qu'on ampute sa jambe gauche, lacérée par une boîte à mitraille.

A. DUFRESNE.



Kirin, ville Mandchoue, occupée par les russes

BUSINESS

Voici la suite du captivant article que nous avons commencé dans notre dernier numéro. Il est tiré du beau livre qu'a écrit le milliardaire Carnegie sur l'empire des affaires.

* * *

On ne peut laisser de côté un pareil jeune homme et, je puis vous le dire, il n'est pas de patron qui veuille le laisser de côté. Il n'y a en effet qu'une personne qui puisse être aussi heureuse de penser de ce débutant autant de bien qu'il en pense lui-même, et cette personne c'est son patron: il vaut au moins un million, sinon plus; toutefois, il va sans dire qu'il ne serait pas bon qu'on le lui donne, tandis qu'il est encore si jeune.

Il a maintenant gravi deux degrés. Le premier, lorsqu'il a trouvé à débuter; le second, lorsqu'il a rendu à son patron un service exceptionnel. Ce second pas est décisif. Comme disent les Français, "il est arrivé", il n'a plus qu'à attendre. Il a les deux pieds à l'échelle: la hauteur à laquelle il s'élèvera ne dépend plus que de lui. Il est au nombre des rares privilégiés pour qui s'ouvre le champ des affaires.

Il reste encore beaucoup à faire, cependant. Ce jeune homme a du zèle et du talent; il a fait preuve de deux qualités, l'une qui est indispensable, le jugement; l'autre, qui n'est pas moins nécessaire: le goût du travail qu'il fait et dont rien ne le peut distraire; il écarte toutes les tentations si séduisantes qui entourent les jeunes gens; il consacre toute son attention, tout son temps, tous ses efforts à l'accomplissement de ses devoirs envers son patron. Il subordonne toutes ses autres études, toutes ses autres occupations et tous ses amusements à sa besogne, qui pour lui domine tout. Il va de soi que son salaire augmente. Si par hasard il se trouve chez un patron qui ne sache pas reconnaître les services qu'il lui a rendus et qu'il est prêt à lui rendre encore, il y a d'autres patrons qui n'ont pas manqué de remarquer que leur rival possède cet objet si rare, un débutant exceptionnellement doué, et il pourra se faire que notre jeune héros doive changer de patron. Il est assez rare qu'un jeune homme soit obligé d'agir ainsi, mais le cas peu se présenter.

En général, le patron s'estime trop heureux d'être tombé sur un pareil jeune homme, et il fait en sorte que celui-ci ait intérêt à rester avec lui.

Toutefois, la confiance est une chose qui se forme lentement, et il y a loin de la subordination la mieux rétribuée, à l'égalité de rang d'un associé.

La question capitale

Suivons notre jeune homme plus loin. Les services qu'il rend à la maison l'ont obligé un jour à aller voir son patron au domicile même de celui-ci. Il n'est pas longtemps sans avoir mille occasions d'y revenir; toute la maisonnée l'apprécie selon ses mérites et connaît bientôt son caractère; le maître de céans ne tarde pas à se demander s'il ne viendra pas un jour à se l'associer; et alors se pose la question des questions: "Est-il honnête et sincère ?"

Arrêtons-nous un moment à cette question: elle est capitale, messieurs; c'est la clef de voûte de l'édifice, car les plus grands talents ne sont rien sans l'honnêteté. Lorsque Burns représenta dans "La Vision" le génie de l'Ecosse, il trouva ces admirables paroles :

"Ses yeux, même lorsqu'ils ne regardaient personne
"Etincelaient d'honnêteté."

Pas de tripotages, pas de spéculation! N'essayez pas de bénéficier d'une somme quelconque en échange de laquelle vous n'avez rien fait pour autrui! N'ayez rien à cacher! Ne faites pas ce dont la révélation publique vous déshonorerait. Ce que l'homme "d'affaires" veut trouver avant tout dans un associé, c'est "une âme droite"; la moindre déviation, même s'il en profite, vous aliénera sa confiance. Les jeunes gens — et aussi les gens âgés, oui — se marient parfois précipitamment, ce qui est une grande sottise de la part des uns et des autres. Mais l'association commerciale a cela pour elle qu'on n'en contracte jamais une à la légère. Il ne suffit pas d'avoir une ou deux qualités pour en être digne, il faut les avoir toutes; il faut mériter des éloges à plusieurs égards, n'encourir aucune sorte de reproche grave, et posséder en outre un ou deux talents tout particuliers.

De nos jours on entend souvent dire qu'il est impossible aux jeunes gens de devenir propriétaires parce que les affaires se traitent sur une si grande échelle que le capital qu'il faut y consacrer se chiffre par millions, et que, par suite, le jeune homme est voué à la vie de salarié. Mais cette opinion n'est acceptable qu'en ce qui concerne les compagnies anonymes, parce qu'on ne peut y devenir intéressé qu'en y mettant des capitaux: on y achète tant d'actions pour tant de dollars. Comme les jeunes gens de la classe à laquelle je m'adresse n'ont pas envie de rester salariés toute leur vie, mais qu'ils sont résolus à s'établir tôt ou tard à leur compte, je ne pense pas qu'une situation dans une grande compagnie soit aussi favorable à leur dessein qu'une situation chez un particulier comme patron, parce qu'au service d'une compagnie, tout ce à quoi peut aspirer un débutant, c'est à obtenir un jour des appointements considérables.

Mais les directeurs de ces compagnies eux-mêmes n'étant que des salariés, ne peuvent être considérés, au sens strict du mot, comme des hommes "d'affaires". Comment donc, dans ces compagnies, un jeune homme pourrait-il être, sa vie durant, autre chose qu'un salarié ?

Le secret du succès

C'est affaire d'honnêteté, d'adresse et d'attention, pas plus. On n'a pas à se demander s'il y a place au premier rang pour les hommes exceptionnels, dans n'importe quelle profession. Ils n'ont pas besoin de se faire patronner; la question serait plutôt de savoir comment on les empêcherait de rester dans l'ombre; de même que dans les diverses professions, dans les diverses branches des affaires, il y a aussi beaucoup de places au premier rang. Ce que vous voulez savoir, c'est la manière d'y arriver. La réponse est simple: conduisez votre entreprise un peu mieux que la moyenne de vos concurrents. Pourvu que vous soyez au-dessus de cette moyenne, votre succès est assuré, et il sera proportionnel à la somme d'attention et à l'adresse que vous aurez de plus qu'elle. Il y a toujours aussi un nombre infiniment plus grand qui restent au dernier échelon, ou peu s'en faut. Que vous ne réussissiez pas à vous élever, la faute n'en est pas à vos étoiles, mais à vous-mêmes. Ceux qui ne réussissent pas peuvent bien dire que tel ou tel avait sur eux de grands avantages, que les destins lui furent plus propices, que les circonstances l'ont favorisé.

Il y a très peu de vérité dans tout cela !

Voici un homme qui veut sauter une rivière, mais il tombe au beau milieu et le courant l'emporte; en voici un autre qui tente le même saut: il tombe sur l'autre rive.

Examinez ces deux hommes.

Vous trouverez que celui qui a échoué manquait de jugement; il n'avait pas calculé les moyens d'atteindre le but, c'était un niais; il manquait d'entraînement, il ne savait pas sauter: il se fiait au hasard; il ressemblait à cette jeune dame à qui l'on demandait si elle savait jouer du violon et qui répondait: "Je l'ignore, je n'ai jamais essayé". Au contraire, l'autre homme, celui qui a sauté la rivière, s'était soigneusement entraîné; il savait exactement jusqu'où il pouvait sauter, il jouait "sur le velours"; il était sûr, à tout le moins, de pouvoir sauter assez loin pour pouvoir tomber à un endroit d'où il pourrait regagner le bord à la nage et recommencer sa tentative. Il avait fait preuve de jugement. Le prestige est une chose importante, mes amis.

Un jeune homme qui a la réputation de pouvoir faire ce qu'il entreprend verra chaque année s'étendre le champ de ses opérations. D'autre part, l'homme qui doit avouer un échec et demander secours à ses amis pour débuter sur nouveaux frais, est à la vérité bien mal en point.

ANDREW CARNEGIE.



Millionnaires ET Milliardaires



LES 24 PERSONNES LES PLUS RICHES DU MONDE

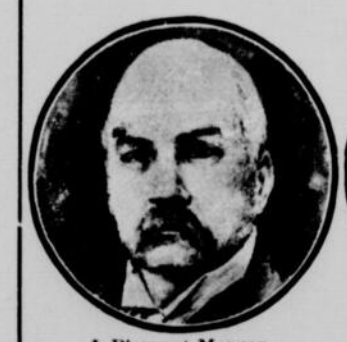
John D. Rockefeller, New-York	$600,000,000
Alfred Beit, Londres, Angleterre	500,000,000
André Carnégie, New-York	400,000,000
Joseph B. Robinson, Londres, Angleterre	350,000,000
Général Luiz Terrazas, Chihuehua, Mexique	250,000,000
William Rockefeller, New-York	200,000,000
Prince Demidorff, Saint-Pétersbourg, Russie	200,000,000
Sir Jervais Clarke, Adélaïde, Australie	150,000,000
Le Duc de Sutherland, Stoke-on-Trent, Angleterre	135,000,000
Lord Strathcona, Haut-Commissaire canadien	125,000,000
J. Pierpont Morgan, New-York	125,000,000
Marshall Field, Chicago	110,000,000
Lord Robert Iveigh, Dublin, Irlande	110,000,000
Hetty Green, Bellows Falls, Vt.	100,000,000
Russell Sage, New-York	100,000,000
Henry M. Flagler, New-York	100,000,000
Thomas Dolan, Philadelphie, Pe.	100,000,000
W. A. Clark, sénateur, Butte, Mont.	100,000,000
Earl Grosvenor, Londres, Angleterre	80,000,000
Lord Mount-Stephen, Québec, Canada	75,000,000
George W. Ross, Montréal, Canada	75,000,000
Isidore Cousino, Santiago, Chili	75,000,000
Conn, archevêque de Vienne, Autriche	75,000,000
Alphonse Heine, Paris, France	75,000,000

D'aucuns prétendent que la fortune de Rockefeller atteint le chiffre de un milliard de piastres. Rockefeller est sans conteste le roi de la finance à New-York.

Les Rothschild comprennent vingt familles, dont la fortune réunie s'élève à la somme de $650,000,000; les Vanderbilt, quatorze familles, fortune, $450,000,000; les Gould, cinq familles, fortune, $150,000,000, ainsi que les Astor.

QUATORZE MONARQUES MILLIONNAIRES

	Liste civile	Fortune
Nicolas II, Czar de Russie	$ 7,500,000	$1,200,000,000
Muzaffar-ed-din, Shah de Perse		1,000,000,000
Abdul-Hamid II, Sultan de Turquie	10,000,000	600,000,000
Léopold II, roi de Belgique	7,000,000	350,000,000
Tsaitien Kuang-Su, empereur de Chine		5,000,000
Menelik II, Negus de l'Abyssinie		5,000,000
Mulai-abd-el-Aziz, Sultan du Maroc		5,000,000
Guillaume II, empereur d'Allemagne	3,780,000	4,000,000
Edouard VII, roi d'Angleterre	2,300,000	1,500,000
Mutshuhito, empereur du Japon	2,250,000	1,500,000
Chulahorkorn I, roi de Siam		1,500,000
Victor Emmanuel III, roi d'Italie	3,080,000	1,250,000
Alphonse XIII, roi d'Espagne	1,430,000	1,000,000
François Joseph Ier, empereur d'Autriche-Hongrie	2,775,000	1,000,000



J. Pierpont Morgan



Geo. J. Gould



John D. Rockefeller

Les modes nouvelles

DANS notre précédente chronique nous parlions de la mode pour les grandes fillettes, occupons nous donc aujourd'hui de la petite fille, car pour elle aussi, il y a une coquetterie spéciale, des règles d'élégance auxquelles les mamans ont à se conformer.

De très bonne heure maintenant, vers trois ans, les petites filles ont des robes à jupe, jupe très courte, très ballonnée sur un jupon qui tient à un corsage et qui est garni par derrière de plusieurs volants comme soutien.

Cette petite robe est montée à plis ou à fronces, cerclée de plis, agrémentée de volants bas ou unis,



Robe de fillette en mousseline blanche ornée de valenciennes

cela dépend du goût particulier des mères. La note caractéristique, c'est que la blouse plissée soit très longue; une ceinture ronde ou nouée avec pans est placée très bas. La manche est un petit ballon.

Cette forme est très, très jolie, on l'exécute en tissus très divers du simple au riche.

En règle générale et en bonne éducation, il est bien de vêtir les enfants toujours simplement, de ne point développer chez les fillettes le goût de la coquetterie inné en toute fille d'Eve, de ne pas leur donner des habitudes dont la suppression deviendrait une souffrance. On voit des mères peu sages faire de leurs chères petites filles de jolies poupées. Elles les parent à profusion de superfluités, de broderies, de dentelles, de fourrures, de rubans.

Lorsqu'une large aisance permet cette élégance excessive, c'est déjà imprudent. Il faut prévoir un avenir moins favorable, ne pas cultiver dans l'esprit de l'enfant des goûts qui seront pour elle, une tyrannie, qui rendront peut-être son établissement difficile et compliqueront sa vie. En éducation, tout se tient, rien n'est négligeable.

Mais, que dire des mères aussi coquettes, dans une situation modeste et travailleuse? A quels regrets ne s'exposent-elles pas? De la simplicité, il y va du bonheur futur de l'enfant. Et puis, quand elle aura l'âge du mariage, qui donc se souviendra des robes qu'elle portait dans sa petite enfance?

La jupe courte ne doit pas cependant s'arrêter au-dessus du genou. La fillette alors ressemblerait à une petite ballerine et il y aurait excès. Jusqu'au genou, c'est bien, mais rien de flasque: un ample juponnage et un montage en ballon. C'est la mode et c'est joli.

Cette façon, avec la blouse allongée, la ceinture basse, est très seyante jusqu'à dix ans. La manche est courte ou longue lorsque la fillette commence à grandir. La manche courte est plus coquette et plus élégante que l'autre. Vers onze ans, la jupe s'allonge un peu: elle descend au-dessous du genou, mais la taille reste longue.

Le paletot remplace la douillette, paletot court ou long suivant les saisons. Cet été, on habille les chères mignonnes de petits vêtements courts, de forme vague, peu cintrée. Le rouge ponceau, le blanc et le beige clair sont préférés. Sur une robe blanche, le paletot rouge est délicieux.

Le chapeau est de haute fantaisie. Plus il est extravagant, plus il sied aux gentils minois. Après la capote du bébé, c'est la capote, la capeline ou le béguin jusqu'à trois ans. Ensuite on admet, concurremment avec ces formes, le béret de paille ou de toile pour l'été, de drap, pour l'hiver.

Le chapeau de paille est très simple ou très garni de rubans, de fleurs, de plumes, selon les circonstances où il doit être porté. Préserver du soleil, c'est le souci principal.

Le gentil chapeau qu'illustre notre vignette est entièrement garni de ruban, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une allure des plus originales comme des plus coquettes. Les brides sont de ruban liberty très mince entièrement ruché. Du ruban de soie blanche avec grande fleurs peintes forme des noeuds. Cette même soie peinte se retrouve au bord du mignon parasol et la large ceinture à pans flottants est également en soie peinte. C'est le dernier cri de la nouveauté et pour les petites comme pour les grandes personnes on en obtient des effets ravissants.

Le modèle représenté par notre première vignette quoique de style beaucoup plus ordinaire, n'en est pas moins délicieuse de fraîcheur et de grâce. C'est une toilette entièrement blanche en mousseline orné, à la jupe, d'un volant très froncé bordé de valenciennes. L'empiècement du corsage est formé d'entre deux de valenciennes retenus entre eux par des points de fantaisie à l'aiguille. Un volant froncé contourne cet empiècement et se drape au côté gauche par un choux de petit velours bleu ciel. Des entre-deux de dentelle et des groupes de petits plis alternés complètent cette charmante garniture.

L'espace forcément restreint dont je disposais lorsque j'ai traité le sujet de la toilette des grandes fillettes, m'a obligé à laisser de côté certains sujets très importants auxquels je veux toucher brièvement ici. Au surplus, il s'agit de conseils aux mamans qui ne seront pas déplacés dans un article sur les modes enfantines. Les jolies illustrations qui ornent aujourd'hui la page de garde de l'Album Universel, représentent aussi quelques toilettes de jeunes filles, qui avec celles que nous avons publiées dernièrement fourniront des inspirations à peu près pour toutes les circonstances. Les costumes de fillettes et de garçonnets qui se voient également sur cette page sont des plus jolis. Nous engageons nos lectrices à les étudier bien attentivement.

Parlons d'abord du corset dont le rôle est si important, pour ne pas dire redoutable, dans la santé de la jeune fille.

Puisqu'elle porte des robes à corsage, elle ne peut garder l'espèce de brassière molle qui lui suffisait auparavant. Voici venir le règne de l'armature à busc et à baleines.

Disons d'abord que même pour les femmes, on est grandement revenu des corsets tant vantés les années passées. Sous prétexte de respecter le jeu des organes, on déplaçait ceux-ci pour les entasser dans une poche d'aspect aussi peu esthétique que possible. Ces errements ont pris fin; la silhouette féminine est redevenue normale et agréable à regarder. Le corset droit, en protégeant le bon fonctionnement de l'estomac, ne déforme plus le buste ni la taille. Les grandes fillettes porteront donc le corset droit, très souple. Pas de busc rigides, par d'armature serrée de baleines. S'il importe pour toute femme d'éviter la compression, c'est surtout dans la phase de développement. Le corset sera bas afin que la poitrine s'élargisse, que les poumons offrent à l'air pur un champ libre. Il faut surtout recommander aux jeunes personnes de se tenir très droites, sans roideur; les épaules rejetées en arrière. Ne pas oublier que les poumons sont compressibles comme une éponge, qu'une tenue défectueuse aussi bien qu'un corset mal coupé, les resserre, empêche l'air et le sang d'y circuler librement, l'un pour purifier l'autre.

Donc, une tenue parfaite et un corset bas et souple. Il doit obéir au va et vient des côtes dans le phénomène de la respiration. C'est dire qu'il ne faut pas se serrer. Les jeunes personnes sont enclines à ce travers. Le devoir des mères est d'exercer une surveillance rigoureuse.

Rien de particulier à dire sur le linge de dessous de la grande fillette. Le juponnage est désormais indépendant du corsage qui recouvrait le corset, alors que la taille n'était point marquée, il fallait bien maintenir le jupon du costume.

JACQUELINE.



Chapeau et toilette de fillette en mousseline froncée et ruban peint



Chapeaux de paille d'Italie



NUL n'ignore les vers célèbres et peu flatteurs pour le beau sexe, que, jadis, le chevalier François Ier écrivit sur une des vitres du château de Chambord. J'ai bien envie de les parodier ainsi :

Souvent mode varie
Bien fol est qui s'y fie.

C'est que, voyez-vous, cette fameuse mode vient de me jouer un petit tour qui m'a un peu mortifié. Il est vrai, je ne fais point mystère de confesser mon ignorance en fait d'oripeaux, fanfreluches et mille autres chiffons et dentelles, dont raffolent mes coquettes de soeurs; n'empêche que je ne me croyais pas aussi ignare que je me sens l'être, lorsqu'il s'agit de l'objet commun, tour à tour artistique, horrible ou adorable, qu'on nomme un chapeau de dame.

Donc, mon directeur, en quelques mots très brefs, m'avait demandé un article sur les chapeaux de paille d'Italie. Ajoutant: dans telle rue, au pied de la rue Ste Catherine, vis-à-vis du Gésu, vous trouverez verez un magasin qui offre de la nouveauté à ce sujet. Vous vous documenterez et... vous apporterez un article que vous ferez à votre guise, afin de le rendre intéressant pour les lecteurs de l'Album Universel.

Dans mon for intérieur je me disais: cela ressemble à une "colle" journalistique, ce qu'on te demande, mon ami. Mais, la consigne ne se discutant pas, j'accepte la corvée et crayon en poche, dare-dare, je file vers le mystérieux magasin.

Chemin faisant, je réfléchis : En somme, des chapeaux de paille d'Italie, ça peut se décrire. Ces marchandises ne changent guère depuis un temps immémorial, et puis, je broderai un peu, je parlerai du grand chapeau mousquetaire, que, tout enfant, j'admirai dans un portrait de grand'mère.

Et, le souvenir aidant, je revoyais mon aïeule. (morte depuis longtemps) à cheval, cravache en main et l'oeil brillant de jeunesse, très belle, sur une monture de chasse qui semblait vouloir sauter hors de la toile...

J'arrive chez le marchand, importateur des chapeaux de haut goût que porte tout le Montréal féminin. Bien entendu, c'est un Italien. Comme je me pique de savoir assez bien la langue du Dante, j'entre tout de suite dans les détails de mon sujet.

Or, vous le dirai-je, chères lectrices, dès les premiers mots de mon interlocuteur, d'ébahissement, les bras me retombèrent le long du corps, tandis que mes doigts se crispaient sur le fidèle crayon.

Je venais d'apprendre, ni plus ni moins, que les trois quarts des chapeaux dits de paille, ne sont plus du tout de paille! Il y avait n'est-ce pas de quoi désarçonner même un journaliste?

Un moment je pestais contre mon ignorance en la matière. Ma bonne philosophie vint me consoler. On ne peut tout savoir, diantre! Et, j'écoutai mon homme. Les explications me parurent fort intéressantes, je les consignai de mon mieux et vous en fais part ici, heureux, maintenant, de savoir à peu près ce qu'est un chapeau de paille.

Sur ce, gracieuses lectrices, oyez les technicalités que débita l'Italien de tantôt:

"Il y a bien longtemps, me dit-il, qu'en Italie, l'on cultive de la paille pour chapeaux. Au pays du Tasse, on la sème et on la soigne avec autant de soin que le blé. Car, dans ce cas, le mot paille a une signification spéciale. Que, si vous voulez plus de précision, j'ajouterai que cette paille est produite par une graminée de la famille des céréales. Seulement, comme dans la culture de cette plante, on vise spécialement la production d'une belle et bonne paille, longue et flexible; par d'habiles sélections on est parvenu à donner au grain son minimum de développement dans l'épi. Du reste, sa seule mission est de remplir le rôle de semence tous les printemps.

La paille, une fois fauchée on l'étend dans les champs, afin que la rosée et le soleil la blanchissent. Quand ce résultat est obtenu, on la rentre dans les manufactures, où des fillettes et des femmes la tressent à la main, selon sa grosseur, pour en faire des chapeaux plus ou moins fins, plus ou moins coûteux.

Ce travail est exécuté à forfait et procure aux personnes qui s'y livrent, environ 35 cents par jour. On paye la tresse de paille, par unités de 12 mètres de longueur. Le prix des douze mètres varie selon le degré de finesse de la paille. Il est généralement de 40, 20, 7 ou même 4 cents pour la plus grossière des productions. A ce compte, les courageuses ouvrières italiennes ne peuvent guère s'enrichir.

Quand la paille est tressée, on la teint au moyen de couleurs spéciales à l'aniline. Ces couleurs sont si bien préparées que la paille qu'on y fait bouillir, s'en imprègne parfaitement, prend la nuance qu'on veut, et, qui plus est, conserve cette couleur dans tout son brillant, malgré soleil, pluie ou poussière.

Voici, pour les pailles d'Italie, dont on fait des chapeaux: tantôt grossiers, tantôt fins et souples, dont l'aspect rappelle les plus coûteux panamas. Mais, ceci n'est pas tout — notre marchand me montre alors de délicieux chapeaux, aux nuances châtoyantes, que, de prime abord, je prends pour de la soie, il continue:

Depuis nombre d'années, on fabrique en Italie des chapeaux tels que quelques-uns de ceux-ci, faits avec... des copeaux de bois et des cordelettes végétales. Même, d'aucunes de ces fibres cordées, celles de l'agarrè d'Amérique, je crois, nous viennent de Cuba.

La fabrication dont il s'agit, nécessite tout un outillage assez considérable. Les bois blancs convenables, sont placés dans des machineries spéciales, dont les roues tournent à une grande vitesse, et, à l'autre extrémité de l'atelier on recueilli des monceaux de copeaux, minces comme du papier, de trois quarts de pouce de large, et... longs de plusieurs pieds. Ces copeaux, ondulés, quand on le veut, sont teints comme la paille, artistement entrelacés à des cordelettes de fibres végétales et on obtient, de la sorte, ces exquis chapeaux, qui, non garnis, ont l'air d'énormes galettes multicolores. Néanmoins, après avoir passé par les mains des modistes, quand ils ont pris la forme voulue, qu'ils sont ornés de plumes ou de fleurs, ils deviennent tout un poème, une fois sur le chef de nos élégantes montréalaises.



Le Panama n'a rien de l'élégance de la paille d'Italie, mais il dure plus longtemps.



Le chapeau en paille d'Italie tressée avec des copeaux, peut s'étirer de cette façon.



Il coiffe très élégamment et se moule à volonté.



Il convient également à la brune ou à la blonde.

Ce que je viens de dire se rapporte aux chapeaux d'antan, que la mode connaît depuis des années et que l'on trouve dans le monde entier. Hélas! pour eux, ils viennent d'être détrônés par le progrès. Oui, voilà 18 mois qu'une invention a totalement révolutionné la fabrication de ces chapeaux, dits de paille. L'innovation vient de l'Italie, qui en est très fière, et en tire de très beaux revenus.

Brièvement, voici en quoi elle consiste. Les copeaux de bois dont je vous parlais il y a un moment, sont obtenus tout comme jadis, même ils sont peut-être moins épais. Or, à ces copeaux on mêle actuellement de la soie. La fibre du bois et le fil de soie se fondent tellement bien, que l'oeil est trompé, et ne voit plus que de la soie là où deux corps se prêtent l'appui réciproque de leurs qualités respectives de force et d'élasticité.

L'obligeant négociant se tût, sur ces mots, et, à loisir, très captivé, j'examinai, comme je ne le fis jamais, maints chapeaux: bleu clair, roses, vert nil, chamois, feuille-morte, etc., bref, toute la gamme des nuances qui chatouillent la vue.

Et, avec cela, si délicats ces chapeaux, si artistiques, si chic, en un mot. Jamais je n'aurais cru qu'un couvre-chef de femme put me donner de telles sensations. Pour une fois, ce que c'est tout de même, que de regarder les choses de près!

C'est au point que j'ai presque envie de me marier, pour offrir à ma femme un de ces merveilleux chapeaux qu'on dirait sortis des mains d'une fée.

JACQUES LOISEAU.

Feuilleton de L'ALBUM UNIVERSEL

L'Emprise

Par PIERRE L'ERMITE

(Suite)

C'est l'heure vague que, dans la campagne, on appelle "entre chien et loup"; la nature s'endort pour la longue nuit d'hiver, et sans un vol attardé de canards sauvages attirés par les roseaux des marais, ou, sur terre, l'ébrouement subit d'un cheval, le cri d'un oiseau effrayé, on croirait la ferme et les champs complètement abandonnés, et marcher dans un paysage mort sous un ciel éteint...

Impressionné pour la première fois d'une façon consciente par toute cette nature, car il va la quitter, et, quand on quitte certaines choses, on dirait qu'elles prennent une voix d'amour et de désespérance pour vous retenir, Claude monte le perron, pousse la porte de chêne qui donne sur la cuisine, et aussitôt une large traînée de lumière s'écoule au dehors.

Là, c'est la vie! D'un bout à l'autre, la longue pièce est remplie de fermiers et de journaliers assis aux lourdes tables de bois; dans l'écuelle mi-penchée, ils mangent gravement, presque sans rien dire, au milieu des carniers vides et des limousines jetées sur les bancs.

Devant la cheminée flambante, les chiens de berger dorment le nez sur leurs pattes; les filles de cuisine vont, viennent, passant les miches brunes, le lait caillé, le fromage, le jambon, le vin gris; la grosse horloge scande le temps de son battement lent et régulier; au fond de la salle, assis comme un ancêtre des premiers âges, Mathurin Routier surveille le repas, rude et attentif.

Il est le premier à voir Claude, mais ne fait aucun mouvement et chacun l'imite. On sait parfaitement que le père et le fils sont en froid à cause de la terre, car personne n'est documenté comme ces simples qui ne disent rien et entendent tout; on n'ignore même aucun des bruits qui courent au sujet du transfert des usines à Paris, et la démarche de Claude, à cette heure tardive d'un jour de semaine, doit avoir une raison si grave qu'elle fait tomber d'un seul coup les conversations commencées.

Claude traverse d'un pas gêné la longueur de la cuisine, salue vaguement à droite et à gauche, et, quand il parvient près du vieux Mathurin:

—Père, dit-il, je voudrais vous parler, "à part..."

Le vieux prend son temps, fouille du regard le visage de son fils, en remarque l'expression embarrassée, et se décide à répondre:

—Pourquoi... "à part"?

—C'est d'une question de famille qu'il s'agit...

—D'une question de famille?... C'est ici ma famille!...

Et étendant la main, montrant toute la maisonnée réunie dans cette salle:

—Je ne suis nulle part davantage chez moi qu'ici, au milieu des miens.

Claude sent qu'il faut en passer par là, car depuis le jour où il est entré dans l'usine des Harmmester, le vieux prend avec lui des allures de barre de fer; le jeune homme s'assied, et, tournant le dos à la cuisine, ayant littéralement l'air de confesser un péché, il avoue que la séparation avec le pays va devenir plus grande encore, qu'il est pris dans un engrenage dont ses intérêts ne lui permettent plus de sortir, que le transfert des usines à Paris est, depuis ce soir, chose certaine; que l'ingénieur Dietzch lui a fait le très grand honneur de le désigner au choix pour devenir l'homme de confiance de la nouvelle combinaison Harmmester-Saint-Agilbert, et que, finalement, il va gagner beaucoup d'argent... Il a dit cela très vite, gêné par le regard de Mathurin qui le fixe, scrutant sa pensée, lisant au travers du trouble de ses phrases jusqu'au fond de son coeur.

—Alors, fait le vieux, tu vas maintenant demeurer à Paris?...

—Dès la semaine prochaine...

—Et ta femme?...

—Je la laisse là... pendant les premiers mois tout au moins.

—Et tes enfants?...

—Ils restent avec leur mère...

Un silence tombe entre les deux hommes. Claude qui éprouve comme le besoin de se faire pardonner, le rompt le premier et essaye de faire diversion.

—Vous êtes content, père?... Vos récoltes se vendent un bon prix?...

—Mes récoltes, que peuvent-elles bien te faire?

—Mais, père!...

—Ah oui!... — et la figure du vieux prend une expression méprisante... — ça se vend, aussi, les récoltes, et même cela rapporte de l'argent!... de l'argent qui te reviendra, en partie du moins...

—Vous ne croyez pas...

—Si, je crois que l'argent t'intéresse.

—Il en faut!

—Et même c'est pour lui que, semblable à Judas, tu abandonnes les tiens et tu trahis tout!...

Et la voix de Mathurin Routier s'élève, cinglante comme un coup de fouet au milieu du silence général; on dirait un réquisitoire, presque une condamnation publique:

—Voici une maison que tes pères ont habitée depuis plus d'un siècle... des braves gens dont les familles nous servent depuis autant... des champs qui n'ont jamais rien refusé à ceux qui eurent le courage de leur demander du pain... Pourquoi t'en vas-tu?... Quelle injure t'avons-nous faite?... Rien! Tu t'en vas sans doute parce que tes mains



— Pourquoi "à part?"

sont trop blanches et que la terre est trop basse, mais surtout à cause de l'argent!... Tu as mis dans un plateau de la balance l'honneur, le travail libre, la fidélité des souvenirs... dans l'autre, l'argent!... Et l'argent a tout emporté, car l'argent remplace tout!... La patrie, la famille, la femme, les enfants, les vieux, les traditions, la terre... bêtises que tout cela!... "Avez-vous beaucoup de pièces de cent sous?... Tout est là!..." Alors comme cela, mon garçon, tu en auras beaucoup?...

—Beaucoup, répond Claude, qui sent, aux paroles du vieux, la colère monter... grandir en lui...

—Nous verrons cela!...

Les deux hommes se regardent, les yeux dans les yeux; le fermier, calme en apparence, coupant avec méthode du lard sur son morceau de pain, Claude, tout pâle, ne voulant pas se laisser aller, sachant que s'il commence, il est perdu, qu'il sera brutal, irrespectueux...

Alors, le père, élevant sa voix exaspérante et tranquille, continue dans le silence de la cuisine:

—C'est cela, mon garçon, va-t'en, gagne beaucoup d'argent dans ce fameux Paris!... Seulement prends garde de ne pas revenir... plus tard... le cou tout rouge de ton collier... un soir semblable à celui-ci, mendier les glands de nos cochons, comme l'enfant prodigue!

—N'ayez crainte, père, donnez à vos porcs tous les glands qu'ils désirent... Inutile d'en garder pour moi!... J'aimerais mieux mourir de faim sous les ponts de Paris que de venir quêter ici un pain trop cher... Je m'en vais, et, entendez bien: au sortir des Poutrelles, je secouerai pour toujours la terre de mes souliers!...

Le fils, d'un pas furieux, traverse la cuisine.

—...Ne la secoue pas trop, mon garçon, crie lentement la voix de Mathurin, elle a du bon, cette terre-là... tu y reviendras!...

—Jamais ! ! ! répond violemment Claude.

Le vieux le regarde franchir le seuil en tempête, et partir dans la nuit sans retourner la tête. Mais quand la lourde porte retomba et que ce fut bien fini, alors Mathurin étendit la main et, devant tous les siens, d'une voix qui maudissait, il répéta le mot de Claude:

—...Jamais?... Eh bien, soit... jamais ! ! !

IV

A certaines heures de la vie, l'homme raisonne comme un boulet de canon: quand sa résolution est prise, il va droit devant lui, au travers de tous les obstacles, brisant ce qu'il rencontre avec une force aveugle, fatale, qui ne veut plus rien voir, ni rien respecter.

C'est le cas de Claude; il s'attendait sans doute à une réception mauvaise de son père, mais, tout de même, pas aussi brutale!

L'attitude de Mathurin l'a mis hors de lui; maintenant, il est froissé, blessé; la mauvaise nature qui dort au fond du meilleur homme est éveillé; son orgueil est en jeu, et rien ne pourrait le faire revenir en arrière. Tout à l'heure, la nature lui parlait au coeur et tâchait de détourner à son profit les émotions suscitées par sa tendresse et les souvenirs qui s'envolaient de partout, au coin des calvaires de la route; elle est devenue impuissante, comme certaines musiques très douces qui, au lieu de calmer, exaspèrent !

Le vieux Routier a-t-il été assez intransigeant, assez sauvage ! ! !

De colère, Claude casse avec sa canne les mottes de terre qui débordent des champs sur l'étroit sentier où il marche; et, dans sa pensée en feu, il revoit son père lui refusant d'abord une intimité, un tête-à-tête que les plus élémentaires convenances exigeaient, livrant à l'attention curieuse des journaliers et des filles de ferme les détails d'une scène de famille qui devait, sans le moindre doute, rester entre eux deux... et puis, cette menace du départ... la certitude insultante perçant dans toutes ses réponses, indiquant sa conviction que Claude serait broyé par la lutte et qu'il reviendrait bientôt, comme l'enfant prodigue de la Bible, lui répéter les paroles de l'humiliation et du repentir: "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous!... "

Or, ceci... jamais!... dût-il manger le pain dur de la misère..., dût-il le faire manger même à sa femme..., même à ses tout petits enfants!... Non!... quoi qu'il arrive, il ne reviendra pas aux Poutrelles... jamais!... jamais!... Il pourra disputer un jour, lui aussi, le gland aux porcs, mais, en tout cas..., ce ne sera pas à ceux des Poutrelles!...

Et, sous le ciel froid, comme pour consacrer par un serment ce qui n'était peut-être tout à l'heure qu'une expression exagérée, échappée en une crise de colère, Claude étendit la main avec le même geste que son père, et, comme lui, répéta: "Jamais!"

Puis il traverse la pâture, déserte à cette époque de l'année, et entre dans la charmille conduisant au cottage qu'il habite depuis son mariage... Que de souvenirs déjà elle tient enclose, la petite allée, entre ses rameaux ténus qui frissonnent sous le vent de la nuit! Aujourd'hui, il semble que les illusions du jeune homme se soient envolées avec ces feuilles mortes et qu'elles gémissent comme elles sous ses pieds... C'est là qu'il passa, plein d'espoir et d'amour, le soir de son mariage, ayant au bras Paule Saulnier, la fille du fermier voisin des Poutrelles, ami et contemporain de son père.

Mathurin Routier avait choisi lui-même cette fille de la terre, dont l'ascendance s'approfondissait, comme la sienne, par des alliances dans tous les villages voisins... Et ainsi, pensaient les deux chefs de famille, les enfants tiendraient au pays comme, dans les forêts de chênes, les racines s'enlacent de telle sorte qu'elles deviennent le sol lui-même.

Ironie des prévisions humaines!... Six ans juste après le mariage entre ces descendants de terriens, Claude, remarqué depuis longtemps par Dietzch à cause de son jeune prestige dans le pays, sollicité, flatté par Alberte, quittait les Poutrelles et entrait dans les usines Harmmester, où il gagnait deux fois plus qu'au service de son père.

Cette première alerte avait été presque aussi orageuse que celle d'aujourd'hui, car c'était le premier abandon, la première tache, la première révélation d'un état d'âme, insoupçonné jusque-là par un homme qui ne voyait même pas la tentation possible sur l'enfant de sa race!...

...Le fils de Mathurin Routier à l'usine!... Son fils, à lui, le plus rude gars du pays, qui n'avait pas son pareil pour dresser un cheval, juger une terre ou diriger une culture... Claude à la peausserie et aux wagons ! ,

Le vieux en avait trébuché dans sa belle santé ; pendant huit jours on l'avait vu errer, silencieux, farouche, ombre de lui-même, dans la cour de sa ferme, marchant vite, puis très doucement, s'arrêtant tout à coup, gesticulant comme s'il avait eu son fils là, à ses côtés, et qu'il eût brisé devant lui les fils subtils des arguments avec lesquels les intrigants de l'usine prétendaient l'enlacer...

Puis il s'était repris peu à peu, s'entourant de fier silence, reportant sur sa ferme et les "vrais siens" l'amour dont son enfant n'était plus digne! Car c'était la conclusion qu'il avait tirée dans les longues méditations que permettent les champs: Si Claude était son fils selon la chair, il cessait d'être l'enfant de son âme, celui qui est l'expression vivante de votre amour, la fleur de votre tige, la continuation logique de votre personnalité; car il s'alliait par sa conduite aux pires adversaires de son père, et lui, fils de libre et d'indépendant, tendait pour quelques deniers la main à toutes les servitudes !

Et, froidement, en apparence, comme au cours de ses promenades, il tranchait d'un coup de sécateur la branche malade, Mathurin avait tracé entre lui et Claude une ligne inflexible de séparation. La dureté du fer n'est rien en comparaison de la solidité de certaines rancunes basées sur le droit méconnu et le coeur outragé. Depuis cinq ans, pas une fois le vieux n'avait levé le loquet de la barrière blanche qui, à cent mètres de la ferme, ouvrait sur le jardin du jeune ménage "apostat".

Cet abandon, Claude l'avait vivement ressenti au fond de sa nature droite: c'était une faute peut-être qu'il avait commise en entrant chez les Harmmester, et en y restant, même après la ruine des usines..., l'avenir seul pouvait donner la réponse à cette question. Mais si la faute existait, elle relevait plutôt de l'intelligence que du coeur; il fallait alors ne pas le mettre à l'écart; puisque Mathurin pouvait discuter avec lui, pourquoi le livrait-il, seul, à lui-même et à sa pensée? Ce n'était pas ainsi qu'avait agi sa jeune femme, Paule, atteinte en plein coeur par la décision de son mari, mais qui pourtant était restée exquise pour lui, Claude, et se tenait au milieu des deux familles comme un sourire d'affection et une espérance têtue de réconciliation.

C'est même pour cela que, tous les jours, Paule amenait Jean et Annie, son fils et sa fille, au vieux grand-père, qui les adorait. Il avait perdu la bataille avec son propre fils...: qui sait, peut-être en gagnerait-il une autre avec ses petits-enfants...?

Et lui, le vieux, se faisait très doux à Jean et à Annie; il les promenait en voiture, leur nommait tous les coins du pays, leur en disait l'histoire, les faisait connaître et caresser par ses ouvriers de la terre. On le voyait souvent au milieu des champs avec son petit-fils sur les épaules, lui faisant dominer d'avance son futur domaine. Et l'enfant battait des mains, quand la houle d'automne, déferlant du fond de la plaine, lui enlevait son chapeau, lui mordait les mollets, et lui emplissait les poumons de l'air brutal des immensités.

Et c'était tout cela, tous ces souvenirs de tendresse et de colère, de fidélité et d'abandon, toutes ces espérances et toutes ces craintes, qui marchaient avec Claude, au son lugubre des feuilles sèches dans la petite allée qui conduisait jusqu'à son cottage blanc.

Elles franchirent la porte avec lui, quand il pénétra dans la maison, où tout déjà reposait dans le grand calme des champs. Seule, une petite veilleuse trouait de sa clarté vacillante l'ombre du couloir. Claude la prit et entra dans la chambre des bébés, qui, au fond de leur petit lit, souriaient aux anges; il les regarda un instant; et la sérénité qui se dégageait de ces petits êtres, sang de son sang, vie de sa vie, remonta un peu jusqu'à son âme, endolorie par les émotions violentes de la journée

—Après tout, c'est pour eux! fait-il en se relevant; et si je suis coupable en tant que fils..., devant ma conscience de père, je suis irréprochable.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec précaution, et Paule apparut, voilant de sa main la clarté vive de la lampe pour ne pas éveiller les enfants:

—C'est enfin toi!... Mon pauvre ami!... j'étais inquiète affreusement. Sais-tu quelle heure il est?

—J'ai du grave à t'apprendre, interrompt Claude.

—J'en étais sûre, fait-elle en pâlissant... Viens ici... On se moque des femmes quand elles le disent..., mais c'est vrai, nous pressentons le malheur!

Alors, passant dans la chambre à coucher, elle s'assied sur une chaise, comme si, d'avance, et sans savoir au juste, elle doutait déjà de ses forces devant ce que son mari allait lui annoncer.

Claude avait pris des périphrases et ménagé des transitions avec son père; mais il aimait sa femme au point de ne pouvoir rien lui cacher; il lui dit donc tout de suite la vérité.

—Je pars pour Paris... lundi.

—Définitivement..., n'est-ce pas...?

—Oui...

—Je te le répète: j'en étais sûre!...

—Qui te l'a appris...?

—Tout... ton air préoccupé, les choses qui m'entourent et que tu délaisses..., l'expression du visage des gens qui m'approchent, mais surtout "cela" !... — et elle mit la main sur son coeur. — Quand on aime, on devine!... Voyons, mon ami, maintenant, explique-moi tout...

Elle le fit asseoir à côté d'elle, lui prit les mains dans les siennes :

—Tu as la fièvre! Comme tu as dû souffrir ce soir !

—Atrocement.

—C'est nécessaire... il faut que tu partes...?

—Oui... nécessaire!

—Que Dieu nous protège!...

—Tu comprends, Paule, il y a des pentes que l'on ne remonte pas... Le vin est tiré, il faut le boire... D'ailleurs, mon père vient de me le verser de force entre les dents... et quel vin!

—Tu reviendras quand?...

—Le plus souvent possible.

—C'est-à-dire...?

—Peut-être tous les huit jours...

Paule lève les yeux en un geste qui voudrait être fort.

—Enfin, mon ami, tu sais mieux que moi ce que tu dois choisir; si tu as souffert par d'autres aujourd'hui, je ne veux pas les imiter. Je suis ta femme... prête à tout... à ta chère présence ou à ton absence; tu connais mieux la question que moi, je ne la discuterai pas avec toi, puisque tu n'as pas cru devoir m'y inviter; d'ailleurs, je te sens à bout, énervé, écrasé... Ah! c'est qu'on ne s'arrache pas impunément à un sol qui vous tient par toutes les racines de l'être !

A ce moment, Claude fait un mouvement, indiquant qu'il est touché :

—Allons bon! Tu parles "tragique" comme le père!... Il ne s'agit ni de racines, ni de m'arracher! Le sol est là, il reste; la terre ne va pas s'en aller demain parce que je vais à Paris, et je l'aurai toujours quand je voudrai!... Mais ce que je ne pourrai peut-être jamais plus retrouver, c'est l'occasion superbe qui m'est offerte de me constituer une véritable fortune, sans sortir de mon bureau!... C'est très joli, la terre..., vue de loin, dans les romans de Paris, et au travers des grandes phrases du père ! Mais en réalité, c'est dur, et pénible, et lassant !... C'est le travail monotone et sans trêve..., le travail plein de déception, où la récolte d'une année entière peut sombrer, anéantie la veille de la moisson par un orage bête ou une grêle absurde. On me répète sans cesse que je suis intelligent... et je le crois ; c'est pour cela que je me mets à l'abri des coups de la fatalité, je m'arrange pour gagner le plus d'argent possible avec un minimum de temps et d'efforts; toute la question est là.

—Peut-être pas "toute", murmure Paule, mais je ne veux pas discuter... C'est entendu: je me suis trompée en prononçant ces mots de "racines" et de "terre" ; tu le sais bien, quand tu as décidé quelque chose, ce n'est jamais ta femme que tu trouveras en travers de ta route...

—Mais enfin, si je te demande conseil...?

—J'ai peur qu'il soit un peu tard...

—C'est possible!... Ta préférence, alors...?

—Oh moi!... tu le sais bien; inutile de m'interroger, rien ne pourrait jamais me consoler de l'absence de la terre... rien... que toi... peut-être...

—Tu dis "peut-être"...?

—Tu es plus fort, mais moins ancien...

—D'ailleurs, tu restes à Fleurines..., les premiers mois du moins...

—Comme tu le voudras; et alors, chaque semaine, je vivrai du souvenir d'un jour et de l'espérance de l'autre!... Quand tu viendras, tout ici te murmurera la persévérance de mon amour et te dira ma bienvenue. Qui sait... l'amertume des absences n'est peut-être faite que pour augmenter la douceur des revoirs... D'ailleurs, l'homme s'agite et Dieu le mène; un jour nous saurons le pourquoi de toutes choses... C'est à la fin des routes qu'on saisit mieux la cause de tous leurs apparents détours...

Et comme elle fermait les volets, Paule aperçut là-bas, à travers les arbres du parc, deux grandes fenêtres du château éclairées au premier.

—Il part avec vous, le petit comte; les habitants le disent partout dans le pays.

—Quand...? demande le jeune homme.

—Lundi... aussi.

Puis, très rêveuse, comme si elle se parlait à elle-même :

—Le comte Bruno de Saint-Agilbert... l'ingénieur Dietzch... et toi... Pauvre cher ami, que Dieu te garde ! . . . . . .

. . . . . .

Paule ne s'est pas trompée: la rumeur qui circule dans le pays est vraie; le comte quitte Fleurines demain. Rien ne vaut un bon dîner comme véhicule de certaines idées qui paraissent, au premier abord, impossibles à faire admettre. Dietzch vient de si bien manier l'ironie au travers des plats, que Bruno est sorti de table en se demandant, avec une réelle stupéfaction, comment lui, qui se croit pourtant un homme d'esprit, a pu être assez niais pour vivre vingt-quatre ans de sa vie dans les jupons de sa maman, et se laisser mener ainsi pendant toute son adolescence par une femme, très respectable sans doute, mais complètement inaccessible à toute idée vraiment moderne.

La baronne a réfléchi également de son côté et s'est approfondie en des pensées diamétralement opposées à celles de son fils. Elle le trouve ingrat, prosaïque, révoltant; il passe peut-être par une crise de jeunesse; mais cette crise révèle une âme préparée à tous les égoïsmes et à toutes les déchéances. Or, toute sa vie, la châtelaine a rêvé de son fils: il serait une belle lame, pensait-elle avec cette illusion des mères... bien droite, bien trempée, de fin acier... un de ces hommes comme celui de là-bas, de l'autre côté de Fleurines, qui incarne à la Ferlendière le souvenir et l'amour de ses idées les plus chères.

Aussi, le dimanche soir, quand la mère et le fils se trouvent en présence, au dîner, un froid glacial descend, malgré tous les efforts, sur la salle à manger, dont les murs ont retenti tant de fois du bruit joyeux des larges réunions familiales; chacun, sentant la situation devenue définitive, évite d'aborder la question qui est au fond de toutes les âmes, et s'en tient à des banalités qui exaspèrent à cause de l'inutile comédie qu'elles imposent.

Bruno se plaint avec vivacité de ce qu'on laisse la barque de l'étang en dehors de l'abri spécialement construit pour elle, c'est ainsi qu'on fait pourrir un bateau, et qu'on jette par les fenêtres un argent plus nécessaire que jamais!...

La baronne ne répond même pas, car elle sait que l'abri n'en est plus un, puisque les pluies de l'hiver dernier en ont emporté la toiture; elle se rappelle aussi que Bruno lui-même s'est formellement opposé à ce qu'on le répare, désirant s'entendre avec un homme du village voisin pour couvrir l'abri en véritable chaume... Mais à quoi bon discuter?...

—Reprends-tu de ce plat?...

—Merci, mère.

Et elle fait signe au domestique d'accélérer le service.

Au milieu de cette asmosphère qui sent la guerre, Luce s'ingénie à être meilleure encore que d'habitude; et, parce que chacun l'aime, elle réussit parfois, comme dans un feu qui s'éteint, à ranimer quelques parcelles de conversation; mais malgré les efforts de la jeune fille, cette conversation retombe sans cesse de tout son poids, et chaque instant aggrave la situation. Aussi le dessert est-il à peine servi que la baronne se déclare fatiguée et remonte dans sa chambre.

Aussitôt seul avec sa cousine, Bruno se jette sur le divan du fumoir, et là, tout en roulant une cigarette, il exhale, avec des gestes indignés, toute sa mauvaise humeur.

—Tu vois, Luce! Ce n'est plus une vie, dans cette boîte!... On y respire à pleins poumons une atmosphère d'énervement!... C'est à en devenir enragé!... Je ne sais ce qui m'a retenu de me lever avant ma mère, et de partir en plein dîner... Ah! oui, j'en ai assez!... trop!... Tout, plutôt que de voir encore cette tête mécontente, cette figure derrière laquelle je sens les arêtes dures des idées figées... pétrifiées! Après tout, je suis un homme!... J'ai le droit d'être de mon temps!... Je pourrais être officier... marin... voyager à mille lieues d'ici!...

—Mais elle ne te le reprocherait sûrement pas!...

—Qu'a-t-elle alors contre moi...?

La jeune fille hésite un peu, mais elle ajoute tout de même :

—Contre toi...? Elle a Dietzch!...

(A suivre)

Chanson Tzigane

Transcription

Offenbach

Très modéré.

con spirito.

PIANO.

mf

f

p

mf

f

p

mf

rit.

1° Tempo.

p

mf

p

1º Tempo.

FIN.

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Ensuite, il s'avança du côté de la Barbinais.

Celui-ci comprenait assez la langue turque pour entendre ce que Baba-Hassen demandait à son vizir. Cependant, il ne le laissa pas deviner, craignant que cette nouvelle donnât encore plus d'intérêt à sa capture.

Le Pacha n'avait point besoin de cela pour souhaiter garder pour lui le capitaine du " Sirius ". La loi lui donnant le huitième des hommes saisis, il comptait en réclamer deux:

La Barbinais d'abord. En dépit des papiers trouvés dans son coffre, Baba-Hassen refusa de reconnaître le maître du " Sirius " comme le capitaine d'un navire destiné à protéger la navigation de bâtiments marchands faisant au loin le commerce. On s'agitait en ce moment beaucoup en France. La Turquie redoutait que Louis XIV entreprît contre elle une guerre sans merci, et tout ce que le reïs du navire vainqueur raconta persuada au Pacha, comme à ses ministres, que la raison du voyage de la Barbinais était toute politique, et qu'on devait bien moins le considérer comme un corsaire que comme un envoyé du roi chargé de s'assurer de la puissance de la force navale de la Turquie.

Le Pacha étendit donc la main dans la direction de la Barbinais.

—Ce chrétien est à moi! fit-il.

Le visage de Pierre conserva son calme marmoréen, mais une douleur subite l'atteignit au coeur. Il comprenait qu'une fois prisonnier d'un tel maître, toute espérance de liberté serait perdue.

Les yeux froids du Sultan inspectèrent de nouveau les matelots du " Sirius "; il désigna Galauban du geste.

—Celui-ci ramera sur la galère.

Puis le Pacha, couvert de brocard et de pierreries, les Janissaires, les noirs disparurent, la porte se referma et les captifs se retrouvèrent dans la cour, seuls avec des gardiens.

On lia les mains de Galauban et celles de la Barbinais, puis on leur fit descendre les triples étages d'un escalier souterrain.

Ils furent alors poussés dans une vaste pièce, à peu près obscure, et dans laquelle se trouvaient couchés une centaine d'hommes, de toutes conditions et de tous les âges.

—Salut, frères! dit la Barbinais d'une voix grave.

—Quelle cambuse! grommela Galauban en haussant les épaules.

Tous deux cherchèrent une place pour se coucher et dormir.

Le sommeil seul désormais leur permettait d'oublier.

A peine se furent-ils assis sur le sol, qu'un mouvement lent et presque solennel s'opéra parmi les prisonniers. On en vit se lever avec peine, s'appuyer contre les murailles, marcher en tremblant dans la crainte de froisser les membres d'un ami malade, de blesser un agonisant. Dans leurs yeux caves le regard brillait; leur teint blafard s'animait d'une rougeur subite, et, s'inclinant vers les nouveaux venus, ils murmurèrent d'une voix tremblante :

—La France! parlez-nous de la France!

IX

L'EVADE

Le choix fait par le Pacha devait être suivi de près par la mise en vente des infortunés compagnons de la Barbinais. Plus d'une fois encore après le départ du capitaine, ils retombèrent dans de sombres accès de désespoir; mais alors Vernon, le chirurgien, s'efforçait de relever leur courage. Il semblait que Pierre, son ami, lui eût légué le soin de garder les matelots du " Sirius " à la hauteur de leur infortune. Aussi, ne manquait-il jamais de leur montrer non pas seulement la liberté par le rachat, et le retour au pays après mille épreuves, mais encore les chances d'évasion que le hasard leur réservait. Il possédait assez l'expérience des hommes pour savoir que l'aiguillon de l'espérance les garderait forts au sein de la captivité. En effet, pour ces âmes viriles, l'idée de ne devoir qu'à eux-mêmes leur liberté, semblait plus noble que celle d'attendre un rachat rendu difficile par le grand nombre des formalités à remplir. Cette direction donnée à leur esprit eut pour résultat de conserver en eux une énergie dont quelques jours auparavant ils se sentaient incapables.

Les deux mousses seuls pleuraient.

Encore Hervé relevait-il souvent le courage de son petit camarade.

—Pourquoi avons-nous quitté l'hospice! s'écriait Mériadec en sanglotant. Les religieuses y remplaçaient les mères que nous n'avons pas connues; les prêtres se montraient bons pour nous. Il serait devenu facile de travailler dans les chantiers de Talard, du Val, de Trichet, de Solidor... En face de nous, la mer égayée par des voiles n'eût jamais été effrayante... Où nous avions grandi, nous serions morts paisiblement... Je le connais, le cimetière de là-bas, on y est tranquille... Ici, qu'allons-nous devenir? Le capitaine s'efforçait de nous rassurer, mais un soir je l'ai bien entendu dire à M. Vernon: " Je ne tremble que pour les petits. On s'efforcera de les faire changer de religion. "

—Est-ce que tu apostasierais, toi? Moi, on me tuerait plutôt!

—La mort, répliqua Mériadec. C'est un moment à passer... S'il s'agissait de m'étrangler ou de me trancher la tête, je pourais être sûr de moi... Mais la torture... le feu, le fer, la faim... Je ne sais pas! non! je ne sais pas!

Effrayé, gardant conscience de sa faiblesse, il mettait sa tête dans ses bras et sanglotait.

—Tu n'es pas matelot, s'écriait alors Hervé, indigné.

—Non, je suis un mousse... Un pauvre petit enfant sans mère, élevé par charité, comme toi, qu'on ramassa sur le grand chemin!... Mourir ne me fait pas peur, mais souffrir! Je ne saurais pas souffrir.

Son camarade le prit dans ses bras.

—Si les maudits tentent de nous faire renoncer à notre foi, ce sera en même temps; nos souffrances seront pareilles; ma constance te donnera du courage... Tu dis que nous sommes des enfants! tu te trompes Dès qu'on est chrétien on est un homme !

Les matelots éprouvaient une grande pitié pour les petits, et bien qu'ils s'efforçassent de les rassurer, ils n'étaient pas sans crainte sur leur avenir.

Enfin, trois jours après que Pierre et Galauban eurent été séparés de leurs compagnons, ordre fut donné de conduire ceux-ci au " Balistan ".

C'était le marché où se vendaient les chrétiens.

Ils y furent menés après qu'on les eût baignés, parfumés, et vêtus d'habillements convenables. Certes, Jean-la-Grenade, Poigne-d'Acier et les autres eurent plus d'une fois la tentation, se voyant libres de leurs mouvements, de tomber à poings fermés sur leurs gardiens. Leur rébellion aurait été châtiée par la mort, et pour eux la mort était une délivrance. Mais les paroles de la Barbinais, les conseils de Vernon leur gardèrent une fermeté stoïque. Après avoir prouvé que nul matelot ne se bat mieux que les Bretons, ils voulurent qu'on admirât leur tranquille courage dans le malheur. Par exemple, les Turcs ne perdraient rien pour attendre. Tout moyen serait bon plus tard pour s'en venger. Ceux qui les appelaient maintenant " chiens de chrétiens " leur demanderaient un jour grâce à genoux.

On plaça les prisonniers sur trois rangs. Quand ils entrèrent au " Balistan " une foule assez nombreuse s'y trouvait déjà.

Parmi les spectateurs amenés là, les uns par curiosité, les autres par spéculation, un grand nombre raillait cruellement ces glorieux vaincus. L'insulte jaillit plus d'une fois de la bouche des Turcs insolents; les prisonniers ne parurent point les entendre.

Enfin, un des courtiers prit Vernon par le bras, et lui fit faire par trois fois le tour du marché. Ceux qui avaient le désir de mettre une enchère regardaient tour à tour le visage et la démarche du prisonnier.

—Quel âge a-t-il? demanda un vieillard.

—Trente ans, répondit le courtier.

—Sa profession?

—Médecin, il a soigné et guéri les blessés du " Sirius ".

La promenade autour du marché continua, et les enchères commencèrent. Chacune d'elles était inscrite sur le livre du courtier. Il la répétait à haute voix, s'efforçant de stimuler le désir des acheteurs, en énumérant les qualités morales et physiques du sujet.

Un vieillard à barbe blanche, qui passait lui-même pour le médecin le plus célèbre d'Alger, mit une enchère assez considérable pour que Vernon espérât l'avoir pour maître. La physionomie de Yousouf était grave et douce. Le chirurgien pensa que le docte vieillard souhaitait se l'attacher afin d'apprendre de lui les secrets de la médecine d'Europe. La dernière enchère resta à Yousouf, et déjà Vernon s'avançait vers lui, quand un vieillard lui dit en secouant la tête :

—Rien n'est terminé, il s'agit seulement ici de la première vente préparatoire; la seconde aura lieu dans le palais du Pacha.

Du reste, cette première affaire avait excité peu de rivalités. Les hommes qui se promenaient sur le marché avaient moins besoin auprès d'eux de jeunes gens instruits que d'hommes robustes, capables de soulever de lourds fardeaux, et de rendre des services à bord des galères. Lorsque l'" Inventeur " saisit Poigne-d'Acier par le bras, il y eut dans la foule un mouvement d'admiration.

Le torse nu du matelot laissait saillir des muscles puissants, sa face large et bronzée indiquait l'intelligence. A peine eut-il fait une fois le tour du marché que les acquéreurs l'entourèrent, palpant ses bras, durs comme l'acier, et auxquels il devait son surnom. D'autres lui ouvraient la bouche, inspectaient la mâchoire et les dents, afin de s'assurer s'il mangerait aisément le dur biscuit des galères. Quelques-uns touchaient se mains et s'assuraient qu'il avait l'habitude de la manoeuvre à bord des navires.

Pendant ce temps, l'" Inventeur " chargé de faire valoir la marchandise humaine recueillait les enchères et criait à haute voix:

—Arrache! Arrache!

Les prisonniers finirent par comprendre que cette expression signifiait:

—Augmentez le prix! mettez davantage!

Le matelot fut disputé avec entêtement par deux propriétaires de navires; le courtier inscrivit le chiffre de la dernière enchère, puis on ramena le captif à côté du chirurgien.

Chacune de ces négociations donnait un total différent, versé dans des caisses diverses. Ainsi, le prix de la vente faite au Balistan appartenait au propriétaire et à l'équipage du navire " preneur ", tandis que l'excédant résultant de la seconde vente, qui devait avoir lieu au palais, tombait dans les caisses du Pacha.

Il s'agissait donc seulement d'une indication, d'une base d'opération, d'après laquelle il n'était pas même toujours possible de juger du chiffre qu'atteindrait une seconde et dernière épreuve.

Cette vente fictive ne pouvait exciter les obstinations, les folies de la seconde.

En y assistant, en mettant leur enchère, les chalands remplissaient seulement une formalité.

Jean-la-Grenade partagea avec ses camarades les honneurs de cette exhibition douloureuse. Les enfants atteignirent un prix suffisant, capable de faire espérer que leur adjudication définitive serait doublement avantageuse pour les pirates et pour le Pacha.

Après les matelots du " Sirius " on vendit un lot d'autres esclaves chrétiens de toutes les nationalités. Il s'y trouvait des femmes de toutes les conditions, de tous les âges. Les unes jeunes et belles, effarées et pleurant sous leurs cheveux dénoués; les autres arrivées à la maturité de vie. Des mères et des filles tendrement enlacées suppliaient les chalands de ne les point séparer; deux soeurs se jetèrent aux genoux d'un marchand, le suppliant de les emmener. Mais elles apprirent, comme les matelots du " Sirius ", qu'elles subiraient l'épreuve d'une seconde vente, et ces groupes éplorés disparurent aux regards des marins.

Quand ils rentrèrent dans la pièce qui leur servait de logis commun, on aurait dit que quelque chose était changé en eux. En effet, ils venaient de subir les premières flétrissures de l'esclavage. On les avait marchandés comme un bétail, auscultés. Il leur avait fallu marcher, courir, montrer la force de leurs mâchoires et l'élasticité de leurs membres. Ils se sentaient amoindris, humiliés, et s'enfonçaient dans un abîme de nouvelles douleurs.

—Ah! s'écria Poigne-d'Acier, un seul d'entre nous est heureux. Servan n'est pas mort, durant le combat, je le suivais du regard; on l'a jeté au fond de la cale avec les autres; mais le courageux petit s'est jeté à la mer. Il avait eu la présence d'esprit de sauver le drapeau; il aura bien eu la chance de se sauver lui-même.

Personne n'oubliait l'enfant depuis le jour terrible de la bataille. Le sang-froid avec lequel il ar-

racha le pavillon, le dérobant à la honte de parer le navire pirate à son entrée dans le port d'Alger, la hardiesse avec laquelle il s'était glissé par le hublot pour tomber dans le port entre l'entassement des navires qui s'y trouvaient amarrés, tout cela formait déjà une légende dans les souvenirs des survivants du " Sirius ".

On applaudissait à son jeune courage, on enviait son sort.

Le chirurgien secouait parfois la tête en écoutant les conversations des matelots. Servan était jeune, malingre, il faisait sa première traversée.

—C'est vrai! pensaient les matelots, qui devinaient la pensée de Vernon, mais Servan était le favori, le pupille de Galauban, il avait juré de lui faire honneur.

—Ça, c'est vrai! murmurait Yvonnet; et puis dès qu'on est Breton et Malouin, ça suffit!

Cela suffisait sans doute, car Yvonnet montrait un grand courage. Cependant, il ne pouvait se consoler de la perte de son fifre. A l'aide d'un morceau de bois et d'un couteau il essaya d'en fabriquer un, et peut-être y aurait-il réussi, mais Jean-la-Grenade lui dit un jour :

—Cache tes talents, Yvonnet, crois-moi, c'est prudent. Si on te savait bon musicien, on t'engagerait dans l'orchestre du Pacha, et alors, adieu la chance de revoir le rocher de là-bas! Si tu éprouves le besoin de faire de la musique, contente-toi de siffler comme les merles en cage.

Yvonnet secoua la tête et parut oublier les sons joyeux de son fifre menant le bal des Corsaires chez la mère Cachalot.

Tandis que les marins du " Sirius " se demandaient quel avait été le sort de Servan, l'énergique enfant n'oubliait pas plus ses anciens compagnons qu'il n'en était oublié.

A peine se fût-il affalé entre les coques de deux navires qu'il nagea lentement afin de sortir de cette passe difficile; lorsqu'il se trouva dans un espace moins restreint, il remonta, respira, puis continua de manoeuvrer entre les navires, jusqu'à ce que, trouvant un batelet rempli d'un amoncellement d'objets de toute sorte, il y grimpa, se cacha sous un amas de loques, puis, épuisé par la fatigue, en dépit de l'angoisse qui le torturait, il s'endormit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le ciel étincelait d'étoiles, un grand calme régnait autour de lui; le clapotis des lames contre les vaisseaux était l'unique bruit qu'on pût alors saisir. Le canot dans lequel il se trouvait était-il abandonné? Ses propriétaires habitaient-ils Alger? L'enfant ne se demanda point d'une façon bien absolue si sa conscience lui permettait de disposer de cette barque.

—Bah! pensa-t-il, ils ont volé le " Sirius ", je prends leur canot, et j'y perds! Mauvais marché pour moi...

A la clarté de la lune il fouilla autour de lui, trouva les rames, un couteau dont il se servit pour couper l'amarre; enfin, saisissant les avirons, il prit la précaution de les envelopper avec un lambeau d'étoffe, et roidissant ses bras, il nagea silencieusement.

Courbé contre le bordage, on le voyait à peine, et son canot, glissant sur les eaux, ressemblait à un oiseau rasant la mer de son aile noire. Où allait l'enfant? Certes, à cette heure, il ne se le demandait pas. Le premier besoin qu'il éprouvât était celui de fuir n'importe où, pour aller devant lui. Echapper aux pirates lui paraissait déjà un assez grand bonheur. Quand ses mains brisées laissèrent tomber les rames, il se trouvait loin du port, et les clartés de l'aurore lui montraient une plage couverte de sable d'or. Plus loin, les ruines d'une maison formaient une tache blanche, au-dessous des éventails de trois énormes palmiers.

Servan résolut d'aborder. Après quelques minutes, le bateau toucha le fond, et l'enfant se trouva sur la grève.

Il comprit vite que son costume le trahirait aux regards du premier Turc qu'il rencontrerait; avec prestesse il ôta ses vêtements, prit deux ou trois morceaux d'étoffe dans le fond du canot, s'en entortilla d'une façon pittoresque, après avoir noué autour de sa taille le pavillon du " Sirius "; ensuite, plaçant dans une couffe de paille des fruits, quelques biscuits et une gourde remplie d'eau, il passa le couteau à sa ceinture, jeta la couffe derrière son épaule, repoussa du pied le canot à la mer, et se dirigea vers les ruines de l'habitation ombragée de palmiers.

Il importait qu'on oubliât la capture du "Sirius" avant que le mousse essayât de pénétrer dans la ville. Du reste, le pauvre enfant, dont la blessure au front n'était pas fermée, fut saisi d'un accès de fièvre qui le laissa durant cinq jours étendu sur un lit de feuilles, n'ayant plus ni le sentiment des douleurs passées, ni l'appréhension des dangers futurs. Lorsqu'il comprit ce qui s'était passé, qu'à travers une ouverture étroite comme une meurtrière il aperçut la mer, quand une brise matinale secoua le parasol des palmiers au-dessus de sa tête brûlante, il se laissa glisser sur les genoux:

—Mon Dieu! dit-il, vous m'avez sauvé! aidez-moi à sauver les autres!

Retournant sur le rivage, il prit un bain qui le reposa, attendit la nuit, puis, enveloppé au hasard dans les larges ceintures qu'il avait trouvées, il se rapprocha de la ville. Qu'allait-il y faire? Dès les premiers pas qu'il y risquerait ne serait-il point arrêté, jeté dans un cachot? Peut-être! Mais demeurer dans les ruines de la maison écroulée ne l'avancerait à rien. On pouvait l'y surprendre. Les guenilles couvrant son corps seraient reconnues peut-être... Servan n'était pas Breton pour rien, et tant de fois Galauban lui avait répété qu'il faudrait lui faire honneur, que le mousse, appelant à lui tout son courage, se dirigea vers la ville.

Il était un mot qui, pour lui, renfermait une idée de salut et d'espérance: le " Consulat français ".

Si petit qu'il fût, il savait que le drapeau de son pays y flottait, que sous les plis de ce drapeau était la protection. Mais, de loin, la ville semblait vaste. Où se trouvait le Consulat? Oserait-il en demander la route? Oui, s'il trouvait des Français.

—Bah! pensa-t-il, il ne manque pas de navires sur le pont, ni de négociants dans la ville. L'élève de Galauban ne doit jamais avoir peur. En avant!

Il marcha lentement, cependant, afin de ne point éveiller la curiosité. La tête entourée d'un turban énorme, enveloppé de vert, de rouge et de bleu, un manche de couteau dépassant sa ceinture, le pauvre petit avait alors la tournure la plus falote qu'il fût possible d'imaginer. Il s'en rendait compte, et la gaieté enfantine prenant parfois le dessus, en dépit des périls de la situation, il se prenait à sourire. Enfin, il entra dans Alger.

La ville lui apparut en ce moment sombre et triste. Il fallait qu'un rayon de soleil l'embrasât pour qu'il en devinât le charme.

A peine avait-il franchi la porte qu'elle se referma derrière lui, laissant au dehors un groupe de chameliers en retard.

La fondation d'Alger remonte à Juba II, père de Ptolémée, qui lui donna le nom de Jol ou " Julia Coesarea ". Assise sur le penchant d'une colline, elle semble se mirer dans les flots bleus qui lui servent de ceinture.

L'enfant se glissa dans la première rue s'ouvrant devant lui, rasant les maisons, se faisant petit, cherchant un trou pour se cacher, un coin pour dormir. Comme il n'était pas exigeant, il trouva ce qu'il lui fallait. A l'aurore, il était debout, et la ville s'éveillait. Du haut des minarets, les prêtres convoquaient les Croyants à la prière. A la même heure, les prêtres catholiques, se trouvant en petit nombre à Alger, se préparaient à célébrer les saints offices, mais ils n'avaient point le droit de sonner la cloche pour appeler les chrétiens dans leur modeste église.

Servan traversa plusieurs rues, coudoyant des Juifs habillés uniformément de noir pour obéir à la loi; lorsque dans les ruelles étroites et infectes que suivait l'enfant, s'engageaient des chevaux, des mulets ou des chameaux, il courait fort le risque d'être écrasé contre la muraille, et plus d'une fois il s'aplatit sur le sol, laissant passer les troupeaux de dromadaires. Il venait de parcourir au hasard un certain nombre de rues, attendant de la Providence le renseignement qui lui manquait, quand brusquement, au détour d'un étroit passage, il se trouva en présence d'un soldat turc à la mine féroce, et d'un étranger portant un costume européen.

Le soldat, estimant que celui-ci ne se pressait point assez pour lui faire place, poussa le chrétien avec une brutalité sauvage contre le mur de la maison voisine.

—Chien de chrétien! fit-il, ne sais-tu pas que devant un soldat comme moi, les misérables qui te ressemblent doivent s'aplatir dans la poussière!...

L'homme brutalisé ne répondit rien, et le soldat passa.

Il avait raison, ce Turc: c'était la loi.

Les soldats, le peuple, le bétail avaient le pas sur les giaours. On les tolérait pour les besoins du commerce, qui, sans eux, aurait été impossible à Alger, mais ils subissaient sinon une persécution publique, du moins de telles vexations qu'il fallait l'obstination juive ou la hardiesse française pour braver chez eux les Turcs et les Maures. De justice, les étrangers n'en devaient attendre aucune. Le moindre délit commis par un Juif était puni de la peine du feu. Le Consulat français restait impuissant à protéger ceux qui se réclamaient de lui. Il existait bien moins afin de défendre les intérêts des négociants, que pour régler les conditions du rachat des captifs. On pouvait alors considérer comme illusoires les promesses faites, les serments prêtés. L'Afrique, théâtre des exploits des Croisés, se vengeait cruellement des humiliations passées.

L'enfant, après avoir vu s'éloigner le soldat, suivit pendant quelques minutes celui qu'on venait d'appeler " chien de chrétien ", le rejoignit auprès d'une des cent fontaines qui répandaient dans la ville la fraîcheur et le murmure de leurs eaux, puis doucement il le tira par la manche de son vêtement.

—Monsieur, dit-il d'une voix douce, monsieur.

Le passant se retourna, regarda avec attention le paquet de guenilles d'où sortait cet accent suppliant, aperçut sous un turban informe une jolie tête pâle et souffrante, et demanda:

—Qui es-tu?

—Un prisonnier échappé, monsieur...

—Que veux-tu?

—Me rendre au Consulat français.

—Sous ce costume?

—Oh! le costume n'y fait rien, monsieur. Depuis quelque temps j'apprends à n'avoir plus peur. Est-ce loin, le Consulat?

—Non, mon enfant.

—Auriez-vous la bonté de m'y conduire?

—Certainement.

Et le mousse déguisé en Turc de carnaval suivit le Français à quelque distance.

La ville achevait de s'éveiller. Les rayons d'or du matin baignaient de clartés l'ancien fort d'Alcasabar, situé au sud de la ville, puis les cinq portes fermant son enceinte: la porte Bababdlt, conduisant au fort de l'Empereur, souvenir de l'infructueuse tentative de Charles-Quint; la porte Babazira, par laquelle pénètrent les pêcheurs, et que l'enfant reconnut pour l'avoir franchie la veille; au sud, la porte Barbozan, sanglante et sinistre, le long de laquelle se voient des coulées de sang pourpre sombre. Hérissée de crochets de fer placés à des distances inégales, cette porte sert de lieu d'exécution. Certains criminels y sont pendus et leurs cadavres y demeurent jusqu'à ce qu'ils tombent en pourriture: quant aux voleurs, on les précipite de la plateforme en bas, et leurs corps, déchiquetés par les crochets servent de pâture aux corbeaux et aux vautours.

L'enfant détourna les yeux.

Puis au loin, léger, traversant la montagne, Servan aperçut l'aqueduc distribuant dans Alger l'eau qui alimente ses fontaines. Les dômes des minarets éblouissaient avec leurs marbres purs, et la masse du palais du Pacha, aussi vaste qu'une ville, frappa les regards du mousse.

Lorsque ses yeux eurent parcouru ce panorama superbe, il se retrouva dans une rue noire, infecte, au milieu de laquelle restaient des tas d'immondices partagés par des chiens voraces.

Au bout d'un quart d'heure, le négociant marseillais s'arrêta en face d'un bâtiment au-dessus de la porte duquel flottait un drapeau.

L'enfant eut un beau regard en se tournant vers son guide:

—Ne craignez rien, dit-il, je serai bien reçu.

Le négociant n'osa conduire l'enfant à la chapelle, tant il jugeait son accoutrement étrange, mais le petit Breton ne crut pas qu'il ferait honte à ceux qui s'y trouvaient, il se glissa à la suite du Marseillais, et tomba à deux genoux sur les dalles.

Alors, voyant rayonner dans le fond du sanctuaire l'image de la Vierge, cette Mère qui présente son Enfant aux adorations des siècles; en respirant cette odeur d'encens qui lui rappelait la chapelle de l'hospice de Saint-Malo, en entendant ces chants divins qui remuaient si profondément son âme, il éclata subitement en sanglots.

Quand la messe s'acheva, il quitta si rapidement la chapelle, qu'il ne s'aperçut point qu'il perdait son turban, et ce fut en courant qu'il rejoignit le Marseillais dans la cour, au moment où celui-ci saluait le Consul.

Il s'appelait le père Vacher: homme d'une haute intelligence, d'une inépuisable bonté, et qui, dans le drame que nous racontons aujourd'hui, eut avec Pierre de la Barbinais son auréole de martyr du patriotisme.

—Monsieur! monsieur! murmura Servan.

—Troun de l'air, le voilà, mon père, ce pitchoun! Il a perdu son turban, pécaïre! Jolie frimousse d'enfant. Allons, parle, petit! Te voilà devant le Père des Français à Alger!

—Un prêtre! dit Servan en joignant les mains, je suis sauvé.

Le père Vacher posa la main sur le front du mousse.

—Que veux-tu?

Servan leva le front.

—Je donne d'abord, dit-il, je demanderai ensuite.

Le prêtre le regarda profondément.

—Déjà un homme! fit-il.

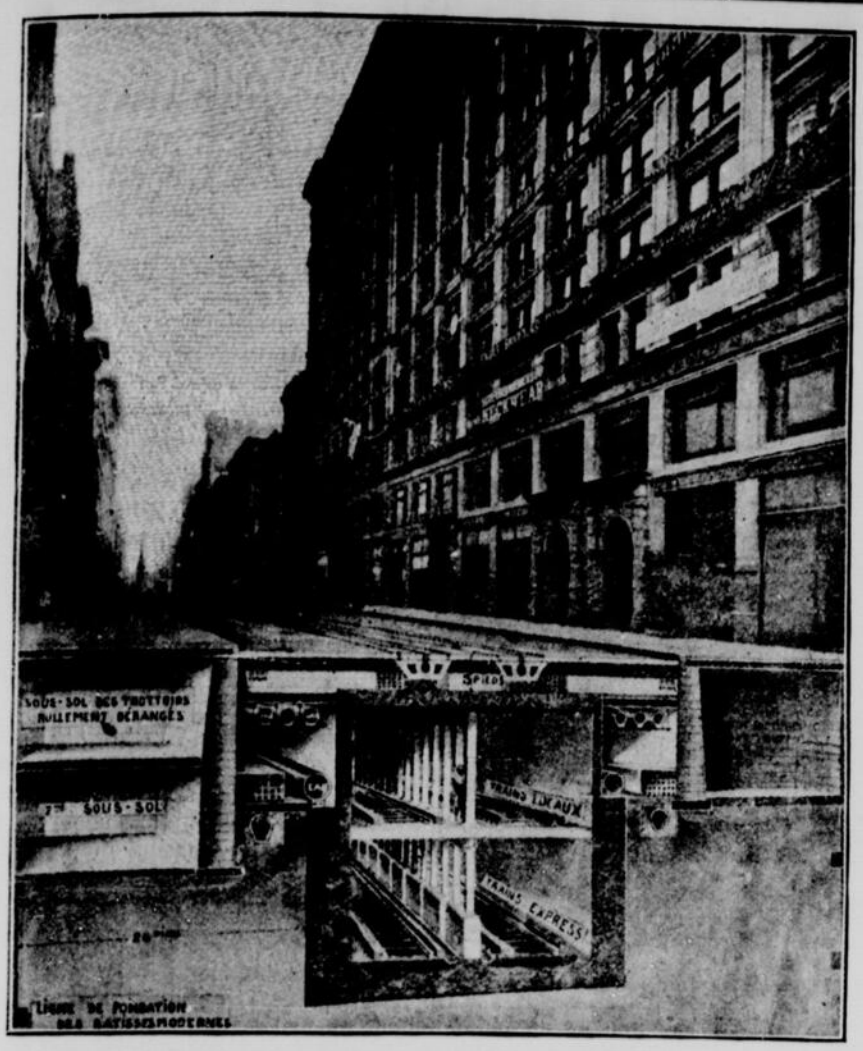
Il emmena dans une pièce meublée à la turque, c'est-à-dire de divans et de tapis, le Marseillais Croustillac, négociant en soiries, et le petit mousse breton. Puis, quand les portières furent retombées, il dit à l'enfant:

—Parle sans crainte, maintenant.

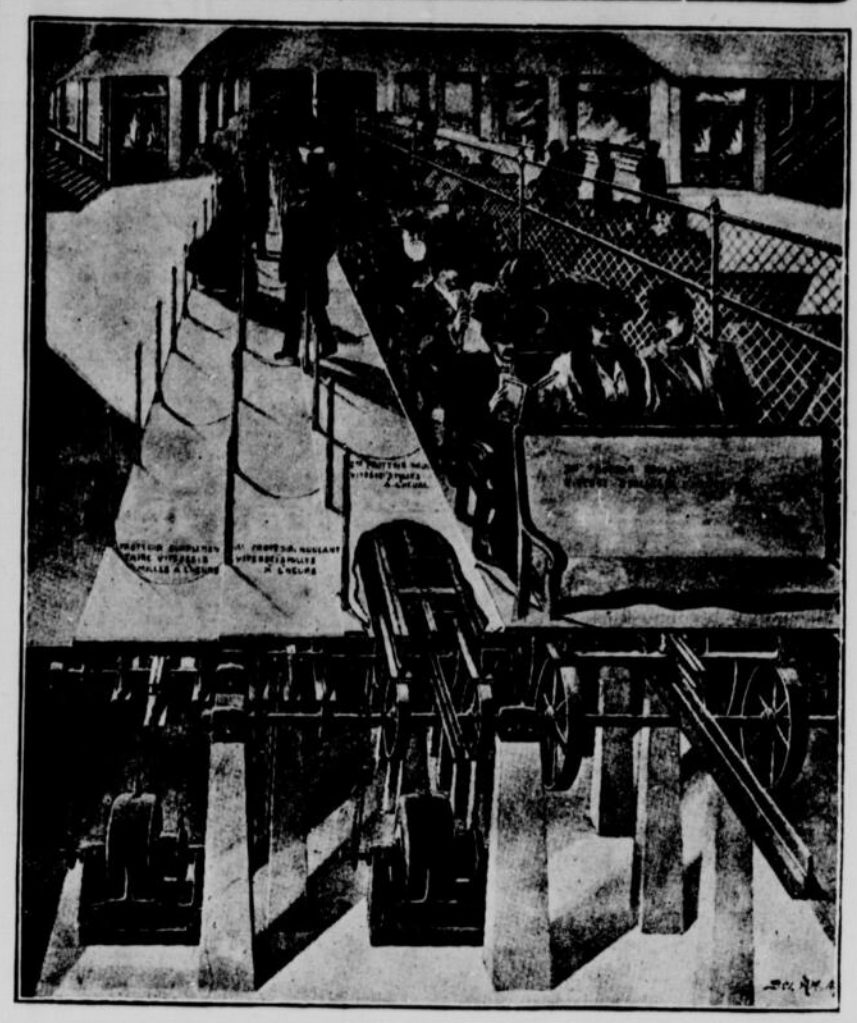
Le visage de Servan prit une expression douloureuse.

(A suivre)

L'avenir de la locomotion souterraine à New-York



Tunnel à quatre voies ferrées



Vitesse de la plate-forme principale, pourvue de sièges, 9 milles à l'heure. Cette plate-forme, à elle seule, peut transporter 18,000 personnes, assises confortablement, par heure.

Tunnel à quatre voies ferrées

AU prix de plusieurs millions les Américains ont construit le tunnel de New-York. Depuis bien des années les constructeurs de chemins de fer ont étudié le moyen de construire une voie souterraine, afin de dégarger l'énorme trafic du Broadway et il est encore trop tôt pour juger de l'efficacité certaine du chemin, qui vient d'être inauguré. Mais il est certain que les ingénieurs et les capitalistes étudient déjà de nouveaux plans, désirant trouver un système plus économique, que celui actuellement adopté par les propriétaires du souterrain. Les trottoirs roulants, dont nous parlons dans une autre colonne, sont à l'étude et excitent beaucoup d'intérêt dans les cercles industrielles de la métropole américaine, mais un dernier projet vient d'être élaboré, qui est appelé à résoudre peut-être le secret de la locomotive rapide souterraine. Ce système est connu sous le nom de système Reno et consiste dans la construction d'un chemin de fer à quadruple voie, qui circulera dans un tunnel construit de deux murs latéraux, d'un toit et d'un plancher, le tout divisé en quatre compartiments, au moyen de colonnes verticales et de supports horizontaux. Pour installer les quatre voies sur un même niveau dans un tunnel, il faudrait ouvrir le sol sur une largeur de plus de cinquante pieds, ce qui entraînerait nécessairement un empiètement sous les trottoirs riverains, où sont construites des voûtes de sûreté, qui sont d'un grand prix, sans compter que les excavations causeraient un affaissement du sol sous les fondations des gros édifices, dont est bordé le Broadway. Avec le système Reno ces obstacles sont supprimés. Le tunnel est percé au centre de la rue, à 25 pieds de chaque côté des fondations des édifices. Le procédé de construction est en outre d'une simplicité remarquable. De chaque côté de la voie on creuse une tranchée étroite mais profonde, qu'on remplira de béton et de ciment et nous aurons les deux murs demandés, sur lesquels on placera les soliveaux en fer, qui formeront le toit. Il est à remarquer que ces soliveaux peuvent être mis en place sans nuire au trafic de la rue et sans interrompre le service des tramways à câble. En même temps que les murs seront construits, on réunira dans une conduite latérale, qui sera permanente, tous les tuyaux, les égouts et les fils électriques, ce qui mettra fin pour toujours au bouleversement continuel, auquel est condamné aujourd'hui le Broadway, et qui coûte des millions.

La gravure que nous donnons plus bas, représentant une section verticale du tunnel et des galeries latérales, donne une idée très nette du souterrain projeté.

On a prétendu que le bruit et les vibrations causés par le voisinage immédiat des quatre voies ferrées compromettraient le succès de l'entreprise, mais les ingénieurs sont d'opinion qu'on pourra facilement parer à cet obstacle par une construction spéciale des voies ferrées. Les stations seront placées à de longs intervalles pour les convois express et les convois locaux arrêteront à plus courtes distances.

Bref, ce nouveau système réunit les qualités essentielles de confort, de rapidité et d'économie, que requiert un chemin de fer souterrain, destiné à transporter d'un point à un autre la population sans cesse grandissante de la ville de New-York.

Trottoirs roulants souterrains pour la ville de New-York

LA gravure que nous publions ci-dessous fait voir très distinctement à nos lecteurs les dispositions générales en même temps que les détails de construction d'un trottoir roulant souterrain. Elle montre en perspective une section de ce chemin mobile XXème siècle, prise à une des stations projetées.

Notre dessin se rapporte particulièrement au trottoir roulant qu'il est proposé de construire sous la 34ème rue de New-York, et qui traverserait la ville dans toute sa largeur. Ce projet a été soumis récemment à la municipalité de New-York par une compagnie dans laquelle on remarque plusieurs hommes ayant déjà une grande expérience des entreprises de locomotion rapide dans les grandes villes. On attache à ce projet une importance toute particulière à cause de l'environnement des riches résidences des princes du commerce et à cause aussi de la proximité de la nouvelle gare centrale du grand chemin de fer "Pennsylvania".

Ce trottoir roulant de la 34ème rue aurait en tout dix stations, une pour chaque rue transversale. La voie souterraine serait construite en béton renforcé, et, entre les stations, elle serait divisée en deux parties égales par un mur vertical, dans lequel des ouvertures seraient pratiquées, de distance en distance, assez grandes pour laisser passer un homme.

Les dimensions d'une coupe du tunnel seraient de 30 pieds de largeur par 14 de hauteur. De cette hauteur totale, 8 pieds se trouveraient au-dessus de la plate-forme, et 6 pieds au-dessous; cette dernière dimension étant suffisante pour que ceux qui seront chargés d'inspecter, de réparer et d'entretenir les moteurs et les autres instruments de traction puissent s'y tenir et y travailler sans danger.

Le trottoir roulant proprement dit consiste en trois plates-formes continues, faites de plaques d'acier recouvertes en caoutchouc, pour n'être pas glissantes au pied. Les plaques empiètent latéralement l'une sur l'autre par leurs bords. La quatrième plate-forme, celle qui est la plus rapprochée du débarcadère, sur notre gravure, n'est qu'un trottoir supplémentaire, qui aura un mouvement de 3 milles à l'heure et qui ne sera utilisé que pendant quelques heures après minuit, c'est-à-dire au temps où il y a le moins de voyageurs, — le trottoir roulant proprement dit restant alors immobile.

Des trois plates-formes qui constituent le chemin roulant, la première aura une vitesse de 3 milles à l'heure; la seconde, une vitesse de 6 milles à l'heure, et la troisième, ou plate-forme principale, une vitesse de 9 milles à l'heure. Les deux premières ont reçu le nom de "marchepieds" ; la troisième, qui est beauocup plus large, sera pourvue de sièges, placés en travers, comme dans nos chemins de fer actuels. Pour aider les voyageurs à passer d'une plate-forme à l'autre, les deux plates-formes marchepieds porteront des poteaux verticaux, placés à courts intervalles.

Toutes les sections des plates-formes seront pourvues de bancs d'à peu près 6 pieds de longueur chacun. L'extrémité de chaque section sera jointe à la suivante, de manière à leur faire décrire un arc

A tous les 75 pieds, des moteurs d'une force de 10 chevaux-vapeur sont placés sur le fond de la voie et sont reliés par une chaîne de transmission aux axes transversaux, portant les roues qui font avancer la plate-forme.

La gradation de la vitesse du trottoir roulant est obtenue en variant le diamètre des roues, qui ont 8 pouces de diamètre pour une vitesse de 3 milles à l'heure, 16 pouces de diamètre pour 6 milles à l'heure, 24 pouces de diamètre pour la grande plate-forme, qui fait 9 milles à l'heure. Ces roues sont recouvertes de caoutchouc, comme le sont aussi les petites roues, — guides horizontales, — en sorte que le mouvement du trottoir se fera sans secousses et sans bruit.

Les plaques successives d'une plate-forme sont accouplées au moyen de baguettes de 46 pouces de longueur, et les chevilles d'accouplement sont placées sur la ligne médiane de ces plaques, au centre de l'arc, qui décrivent leurs extrémités dans les courbes, afin que l'écartement entre leurs points d'attache soit réduit au minimum et que la plate-forme ne présente jamais d'espaces vides, — ce qui pourrait inquiéter les voyageurs, et même les faire trébucher, — mais, au contraire, une surface parfaitement continue et unie.

Les stations, à chaque rue transversale, ont deux entrées et deux sorties; elles sont pourvues d'escaliers roulants; il y a deux guichets pour acheter les billets, de chaque côté de la voie, et il y a dix-huit tourniquets à la sortie, de sorte que les passagers qui arrivent ne peuvent se heurter avec ceux qui s'en vont.

Une vallée de notre région du Nord

LA région du Nord, en voie de colonisation, comprend, à partir de Sainte-Agathe, les endroits échelonnés sur les rivières Nord, Rouge, Kiamika et du Lièvre, jusqu'aux confins des cantons Gravel et Moreau, dans le haut de la Rivière du Lièvre.

De Sainte-Agathe à Labelle, lisons-nous dans le "Guide de la région du nord de Montréal", le mouvement de la colonisation, depuis assez longtemps, s'est ralenti pour s'accentuer du côté de la Rouge, de la Lièvre et de la Kiamika, où l'on compte plusieurs paroisses nouvelles et des colonies en voie d'établissement.

D'une très intéressante brochure écrite par Ch. Guérin, nous extrayons aujourd'hui, pour nos lecteurs, quelques passages des plus remarquables sur la magnifique région de La Lièvre.

"Dans l'arrière-pays de Montréal, écrivait il y a quelques années Ch. Guérin, par delà les montagnes qui en obstruent la route, au centre d'une forêt vierge d'une richesse incomparable, vit une population héroïque, qui agrandit lentement le domaine de notre province. Le pays que ces braves défricheurs envahissent est peu connu. Il faut visiter ces belles régions, ces forêts touffues, récelant une terre d'une fertilité inouïe, longer nos superbes rivières et nos milliers de lacs poissonneux, interroger nos colons, pour se faire une idée de la valeur de cet arrière-pays."

"Le nord-ouest de Montréal, divisé en plusieurs régions, est méconnu des trois-quarts des habitants de notre province; l'on en ignore les beautés, comme l'on ignore le rôle sublime des premiers défricheurs qui l'ouvrent à la colonisation. Cependant, en suivant la route qui conduit d'un canton à un autre, déclarerait, sans s'être éloigné du chemin, que telle ou telle localité est plus propre à la culture que telle autre. Les ingénieurs qui firent le tracé du chemin Chapleau choisirent de préférence les passes les plus aisées, les monts les moins abrupts; c'est là ce qui explique pourquoi les terrains traversés par le chemin ne paraissent pas toujours aussi avantageux les uns que les autres."



Pont couvert de l'Orignal, construit par le gouvernement.

"De Labelle au Nominingue, en passant par L'Annonciation, il y a vingt-sept milles. La route que le voyageur suit à travers le canton Marchand, longeant la Rivière Rouge, est extrêmement pittoresque. Cette rivière prend sa source entre les comtés Joliette et Montcalm et traverse les cantons Lynch, Mousseau, Marchand, Joly, Clyde, Salaberry, Arundel, Addington et Grandville, soit un parcours de 150 milles. Toute la partie du bassin de la Rouge, où se trouve la jolie paroisse de L'Annonciation, forme une immense plaine d'une fertilité étonnante.

Grâce aux efforts et à l'influence de l'Honorable J. B. Rolland (apôtre dévoué de la colonisation), le chemin de fer de Labelle conduit aujourd'hui au Nominingue; et tout fait espérer qu'avant longtemps il ira porter à Ferme-Neuve les bienfaits de sa voie de communication. La région de la vallée des rivières du Diable, de la Rouge, de la Lièvre, destinée à recevoir le trop plein de la population de Montréal, est assez étendue pour y permettre l'établissement de plus de cinquante paroisses. Les plus mauvaises terres sont prises."

"Les premiers colons qui se sont établis dans la forêt vierge de cette immense contrée ont suivi, dans leur marche à la recherche d'un domaine, le cours des rivières, qui était alors et qui est encore à beaucoup d'endroits, la voie naturelle de communications."

La paroisse la plus éloignée dans la région de la Lièvre, après Rapide du Chien, est Ferme Neuve, à une distance de 12 milles de Rapide de l'Orignal, dont l'établissement remonte à quelques années à peine et qui compte un milliers d'âmes.

En 1897, il n'y avait à Ferme Neuve qu'un seul habitant. La population actuelle se compose de plus de deux cents familles. Un développement si prodigieux est dû, sans nul doute, à l'excellente qualité du sol des cantons dont elle fait partie, savoir: Gravel, Moreau et Wurtele et à l'ouverture du chemin Gouin qui la met à 37 milles du terminus du chemin de fer à Nominingue. Il se fait dans ses environs des chantiers considérables.

"Bien des gens se sont demandé pourquoi les colons ont prénétré si loin dans la forêt, jusqu'aux extrémités nord-ouest des cantons à peine connus, quand ils pouvaient se fixer à l'est, à proximité des grands centres. D'abord, les sauvages beautés de la région de la Lièvre, l'immensité et la quantité de ses lacs, ses rivières aux sinuosités enchanteresses, la qualité du sol, qui se révèle sous la couche de mousse que des siècles ont accumulée, n'étaient-elles pas suffisantes pour engager le colon à se fixer à l'ombre de cette forêt vierge? Dans quelques années, pouvait-il se dire avec raison, le gouvernement viendra m'aider à ouvrir une route, des compatriotes s'établiront autour de moi, nous formerons rapidement un petit noyau, nous aurons une église, une école, et, qui sait? un couvent, un palais de justice? Qu'on n'aille pas croire que c'est là le rêve de Pérette; nous avons au pays quantité de villages très riches qui doivent leur existence et leur prospérité à ce premier rêve du **colon.**

Ne sont-elles pas prophétiques, ces paroles que S. G. Mgr Bruchési adressait, il n'y a pas longtemps aux apôtres de la **colonisation ?**

"Plus tard, après nous, des villes, des diocèses auront remplacé les vastes solitudes et les forêts vierges d'aujourd'hui, et votre mémoire sera bénie, messieurs, sous le dôme des cathédrales dont vous aurez en quelque sorte jeté les **fondements.'**

Restons donc attachés de coeur et d'âme au pays qui nous vît naître, et n'oublions jamais que nulle part ailleurs, nous ne trouverons aussi large la liberté sans laquelle les individus et les peuples ne sauraient vivre heureux.

A. CHALIFOUR.



Résidence de M. Dufort (le dos de cheval), premier colon sur les bords de la rivière du Lièvre.



Chantier de M. Benoit, sur la Lièvre, 1ère résidence.



Résidence de M. Bock, sur la Lièvre.

le gouvernement actuel comprend aujourd'hui ce que réserve de richesses forestières et agricoles cette immense contrée, et il fait des efforts sérieux pour favoriser les colons qui s'y établissent."

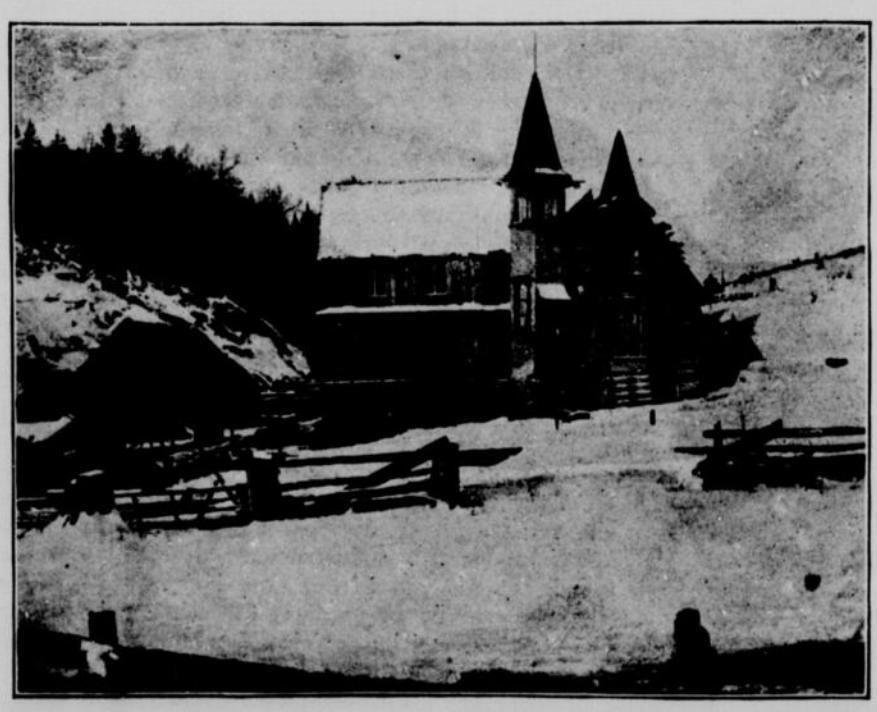
"Les trois grandes régions du Nord-Ouest sont:

1. Celle de Labelle, divisée en trois vallées principales. La vallée du Diable, comprenant les cantons déjà établis d'Archambault, Wolfe, Clyde, Amherst, Addington, Montcalm, Salaberry et Grandison, avec Saint-Jovite comme centre d'affaires."

2. "La Vallée de la Rouge, qui comprend les cantons Joly, Labelle, Minerve, Lesage, Loranger, Lynch, Marchand, Mousseau, Turgeon, Rochon, Montigny et Boyer, avec Saint-Ignace du Nominingue comme chef lieu."

3. "La vallée des rivières Kiamika et du Lièvre, la plus riche de toutes, comprend les cantons Kiamika, Bouthillier, Campbell, Robertson, Pope, Wurtele, Gravel et Moreau. Le Rapide de l'Orignal en est le chef-lieu."

"La vallée de la rivière du Lièvre paraît de beaucoup la plus propre à la colonisation, tant par l'excellence de son sol que par la variété de ses produits forestiers et la conformation de ses terres, généralement planes. Il n'y a pas au monde, au dire des personnes expérimentées qui se donnent la peine de parcourir cette charmante vallée, de terres plus fertiles, de localités plus enchanteresses. Bien téméraire serait celui qui,



Château d'Halewyn, au Nominingue.

Croquis sur la Gaspésie

Scènes et légendes de la grève

(Suite)

Quand bien même j'écrirais comme ce gascon de Faucher: "la mer remuée par le vent jusque dans ses plus noires profondeurs" l'hyperbole ne prouve rien. La mer, que diable! n'a jamais ailleurs révélé qu'elle eût, à l'instar des anciens catapultes de Simon de Montfort, une telle capacité de projection. En face de ce dernier vestige, mon opinion à moi, c'est que les marées du golfe sont moins hautes à présent qu'elles ne l'étaient il y a deux siècles. Les géographes, les géologues répondront là-dessus ce qu'il voudront. Je voudrais bien les voir à présent les soixante-quinze pieds de marée de la Rivière aux Pommes; les quatre-vingt-dix pieds de Schubenacadie; les cent cinq pieds d'Annapolis.

* * *

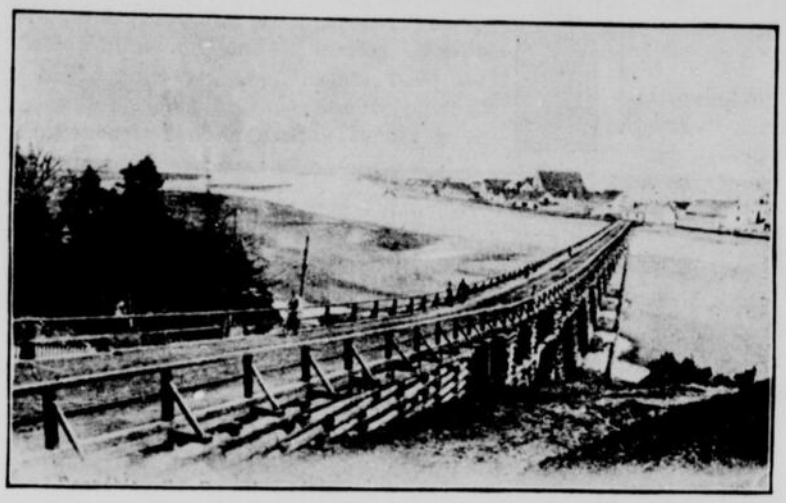
Ceux qui dans leur jeunesse, ont, dans les Mille et une Nuits de Galland, lu les merveilleuses aventures de Sindebad-le-Marin et qui se rappellent encore le péril couru par le grand voyageur de Bagdad, en côtoyant, sans la connaître, la fameuse montagne d'aimant, trouveront peut-être quelque analogie dans l'inexplicable phénomène dont le côté poétique a donné naissance à la légende des sirènes enchanteresses, et qui s'accomplit parfois, en temps de brise, devant le Cap Désespoir. Dans la fiction orientale, le funeste promontoire attirait à lui les clous de fer des navires, qui aussitôt, se démembrant, coulaient à pic. Ici ce sont deux vents contraires, le nord et le sud-ouest qui au même moment soufflent en tempête et font venir à la fois, sous les yeux des riverains habitués à ce prodige, de deux côtés opposés — de la Baie des Chaleurs et de la Pointe Saint-Pierre, — deux vaisseaux vent derrière et voiles en ciseaux! Mystère des décrets d'Eole. Lorsque s'approchent ces voiliers, il faut bien qu'un des deux vents l'emporte sur l'autre et le repousse, mais plus généralement le vaisseau se voit forcé de border ses voiles et de louvoyer vers le large, pour éviter le "refoul" en biais des ondes bouillonnantes et l'attraction fatale du Cap aux Sirènes, où sans cela il irait s'écraser. Aussi, ce sombre promontoire eut-il toujours une réputation sinistre. Il n'y manque vraiment qu'une apparition de Satan pour en faire un lieu d'évocation infernale comme dans Faust ou Manfred, ou mieux encore, comme dans les récits de l'ancienne Armorique. Mais le diable jusqu'ici a gardé ses visites pour la Pointe à Maquereau et le Cap Noir.

* * *

—"Fouettez, Ben! Fouettez, fouettez fort, voilà la pluie!" Et mon Tartarin nullement revenu des frayeurs secrètes, éprouvées sur la falaise à la pensée de ce fantôme en toile blanche qui erre ainsi le soir en ricanant sur les noirs cailloux de la grève, tenant d'une main le sablier du Temps pendant que de l'autre il retient mollement son humide linceul sur ses os décharnés Ben, anxieux sans doute de chasser cette évocation troublante, de fuir ce lieu funèbre, se mit à cingler son cheval comme si la peur de l'orage n'avait pas été sa seule préoccupation. A la suite d'une impression trop forte, il traversait, à ce que je crus, une de ces heures oppressives où le souvenir, reflux bienfaisant parfois, mais si amer en d'autres temps, ramène au coeur de l'homme tout ce qu'une vie de soixante et quinze ans peut avoir conçu d'angoissant sur l'avenir suprême. Etait-ce le remords? Etait-ce la crainte? Etait-ce, si vous aimez mieux, la nullité de l'espérance? Je ne sais. Mais cet homme, compagnon d'un jour, était profondément absorbé par les mouvements de son âme. Après avoir tourné un coin de route en pente raide, et payé à Bacchus un léger tribut, prétexté sinon justifié par la pluie battante, et avoir fouetté rageusement sa bête, il se mit soudain à invectiver les rares piétons, pêcheurs qui de la plage remontaient vers leur demeure. J'entrevis aussitôt chez lui cette nécessité absolue de sortir de ses gonds, cet impérieux besoin d'une réaction subite qu'il cherchait à créer en lançant son esprit, autre cheval indompté à travers champs et monts afin de désarçonner sa chimère. Je respectai ce trouble fébrile; puis tout à coup, me rappelant cette remarque que l'on me fait d'imaginer bien trop d'hypothèses sur ceux que j'analyse, je me pris à rire consciencieusement de moi-même en murmurant avec incrédulité :

—"C'est le matelot suédois tué d'un "swing"!

A l'allure avec laquelle nous marchions, le cheval blanc d'écume, je n'eus que le temps d'observer



Le Barachoi à Paspébiac.

que de la Petite Rivière à la Grande Rivière, distance de sept milles, le terrain est bas, égal; que la route est des deux côtés bordée de jolies maisons blanches bâties en ribambelles; lesquelles, si j'en juge par un rapide coup d'oeil, sont remplies de gaspésiennes non moins jolies et non moins blanches, à moins toutefois que je n'aie entrevu sous la pluie qu'une "rougeaude' meunière ou une jeune boulangère à son travail. C'est ainsi que nos idées aux antipodes (cela arrive toujours de même entre compagnons de route: Don Quichotte et Sancho Panca) nous arrivâmes abîmés d'eau à Grande Rivière, chez M. Gariépy, où nous devions passer le dimanche.

* * *

Grande Rivière n'est de nulle façon une paroisse banale; et, pour n'avoir aucun cap à l'aspect rébarbatif, son site est très agréable. Les montagnes hautes et drues mais situées à l'arrière-plan permettront à cet établissement déjà remarquable de devenir une belle et grande ville carrée quand le temps sera venu. Elle possède à l'heure actuelle une vaste église, la plus grande du comté de Gaspé. Sa population considérable vit relativement dans l'aisance; la culture et la pêche, entreprises à la fois par la plupart des acadiens et des canadiens qui, ici, ont de nombreuses familles et de vigoureux "gars" pour toute besogne opportune, leur assurent plus ou moins, selon leur énergie, un revenu suffisant. Le sol est très fertile.

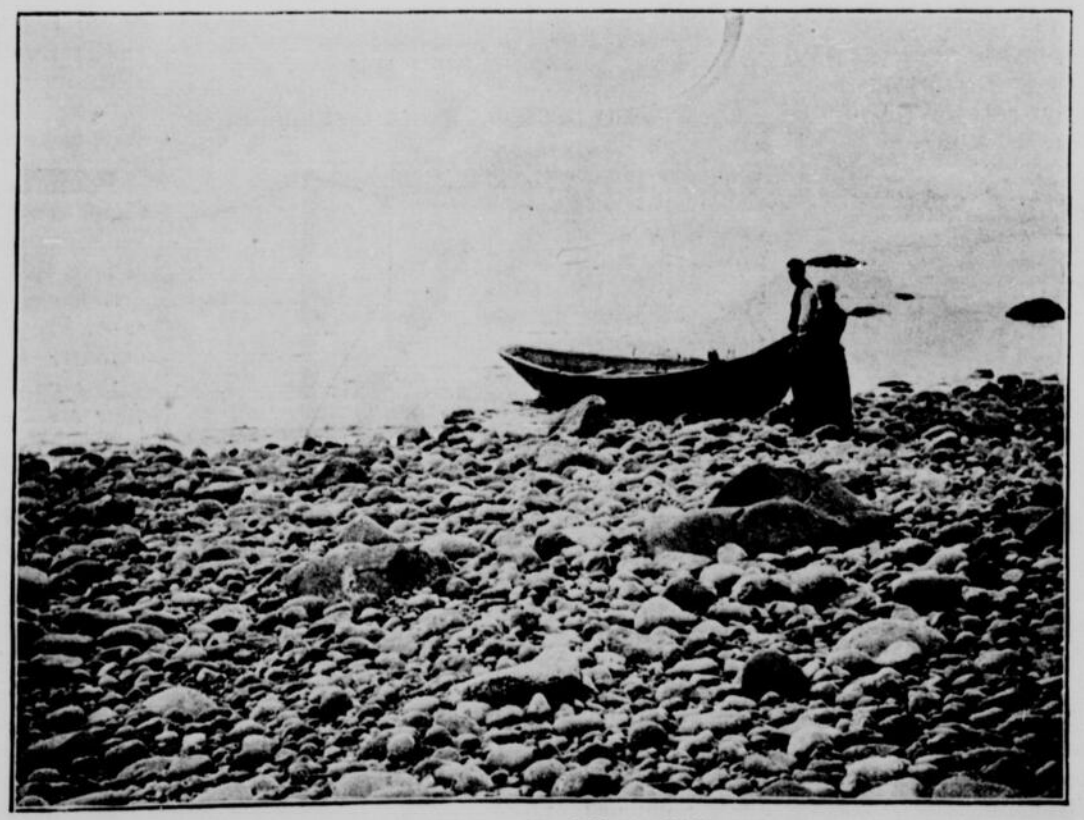
Lorsqu'elle fut érigée en seigneurie en 1697 par le comte de Frontenac, sa population exploita dès lors — le fait est remarquable — le double hasard de la pêche journalière et du rendement de leurs terres. D'ailleurs, sol fertile, fécond, excellent... je n'aurais vraiment qu'à changer ces épithètes l'une pour l'autre pour peindre à chaque endroit l'état des labours, entre Grande Rivière et Paspébiac, exception faite pour une partie des Pabos et pour les huit milles de la Pointe à Maquereau.

Le sol, en général, en sa qualité de terres noires, basses et bien fournies d'eau, "well watered' comme disent les anglais, serait de nature à faire mouvoir de joie bien des cultivateurs de St Irénée ou des Eboulements, bonnes gens qu'on pourrait qualifier, à l'instar des géographes français parlant d'une ville riveraine: laboureurs sur côtes!

Cependant il faut que je précise: ces terres si productives en deça de Percé, qui sans être remuées aux entrailles donnent, dès le premier essai, un rendement heureux, n'ont jamais de la part des gaspésiens reçu le travail sérieux qu'elles auraient mérité et payé largement. En résumé, sauf à Grande Rivière, à Hopetown, à Port Daniel, et les essais infructueux de Douglastown, dont l'aridité du sol est l'exception nécessaire, l'agriculture n'a pas trente ans d'existence dans cette partie du pays. J'exprimais à un homme d'esprit l'idée que le goût de la culture y est peu développé pour la raison bien claire que cette contrée possède deux industries rivales qui tour à tour se sont disputé réciproquement les bonnes volontés. En basant ses espérances sur l'avenir, cet homme instruit me répondit évasivement que la Gaspésie dans le passé a, comme contrée agricole, souffert à la fois d'une coercition féodale, d'un préjugé commun et stupide contre la culture, et par suite de l'ignorance des richesses arables de son sol.

"Pendant soixante ans, de grands industriels ont ici, sous les yeux d'un gouvernement débonnaire, tenu en servage la plupart de leurs tenanciers qu'ils forçaient à pêcher, chasser et battre pour eux toutes les mers du globe. Concédant à ces prolétaires des lots de dix arpents carrés insuffisants à les faire vivre, ils les réduisaient ainsi à la disette, les faisaient lourdement s'endetter chez eux, et de cette façon les accaparaient comme des esclaves vendus, au point même de refuser à leurs enfants la plus élémentaire des instructions, par crainte de voir plus tard ceux-ci s'émanciper." (Cl. Mgr Plessis, l'abbé Ferland, Faucher).

Seule une récente concurrence commerciale a pu détruire ce rapport des moeurs du moyen âge, auquel il ne manquait plus rien pour être complet vraiment que l'exercice des droits du seigneur!

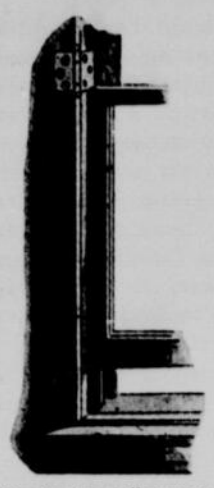


Sur la grève au Grand Manan, N.-B.

J. AUGUSTE GALIBOIS

(A suivre)

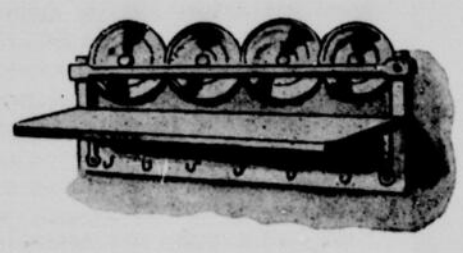
Ce que peut faire un homme adroit



Une fenêtre à l'épreuve des voleurs.

Heureux ceux qui n'ont pas peur des voleurs. Sans doute ils sont rares et encore c'est qu'ils n'osent pas avouer qu'ils ont peur. En tout cas voici une petite invention, qui vous mettra à l'abri des visites nocturnes. Le secret consiste en une simple penture. Voici comment on procède. Ouvrez la fenêtre, disons, six pouces, juste assez pour permettre à l'air de circuler librement, mais pas suffisamment pour permettre à un individu de se glisser sous le châssis. Fixez alors la penture sur le cadre de façon à ce qu'une oreille de la penture, en s'ouvrant intercepte le passage du châssis. Est-ce assez simple? Un voleur ne pourra pas lever le châssis dans ces conditions. Pour ouvrir plus grande la fenêtre fermez la penture et tout est dit.

Voici une tablette pour la cuisine. Un homme adroit peut en faire une en quelques heures. Outre la tablette proprement dite il y a une baguette de



Une tablette de cuisine.

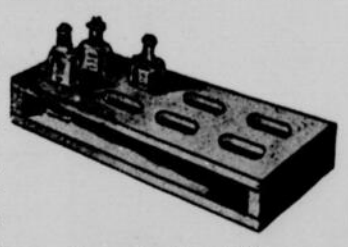
support pour les couvercles d'ustensiles, avec au-dessous des crochets pour y suspendre les menus objets.

L'auteur de la petite invention que représente la figure ci-dessous, devait être ennuyé d'entendre une porte se fermer, sous la poussée du vent, surtout quand il l'a voulait ouverte. Il prit une pièce de vieux fer de huit pouces de longueur environ et d'un pouce de largeur, et la plia aux deux extrémités d'inégale longueur, soit un pouce à un bout bout et l'autre deux. Il perça un trou au milieu et vissa la pièce au plancher près de la porte, de façon à la laisser tourner sur la pivot. En s'ouvrant la porte rencontra le petit bout de l'instrument et lui fit faire un quart de tour. Dès lors si elle voulait se refermer elle se heurtait à l'autre extrémité de la piève de fer et demeurait prisonnière. Et voilà.



Un moyen facile de garder une porte ouverte.

Il vous est arrivé déjà de pénétrer dans une armoire de cuisine, où sont rangées plusieurs bouteilles et d'en culbuter une par accident. Celle-ci en se renversant fait culbuter les autres et avant que vous ayiez eu le temps de relever les malheureuses bouteilles, le contenu s'en est déjà répandu sur la tablette ou à terre. Regardez cet ingénieux panier et voyez si ça n'est pas là le véritable article pour prévenir ces accidents. Il servira surtout à mettre en sûreté les bouteilles d'essences. Il est très facile d'en construire un. Deux petites planchettes, dans l'une desquelles un petit garçon adroit aura vite fait de pratiquer des trous avec son canif, et ça suffit. Reliez-les en les espaçant au moyen de deux petits morceaux de bois et l'instrument est complet. Essayez-le.



Un panier à bouteille.



Une planche à gâteaux.

Ceci est une planche à gâteau. Très utile pour recevoir le gâteau venant du four et que l'on veut laisser refroidir. C'est très simple. Une rondelle de bois taillée en biseau et c'est tout.

Une table à "deux ponts", rien de commode comme cela pour faire les pâtisseries. Plus de confort, plus d'espace et plus de propreté, voilà ses



Une table à deux ponts.

qualités essentielles. La partie mobile s'enlève et se sert et la table reprend son aspect ordinaire. Il va de soi que la fabrication d'une telle table est des plus simple.



Palette à gâteaux.

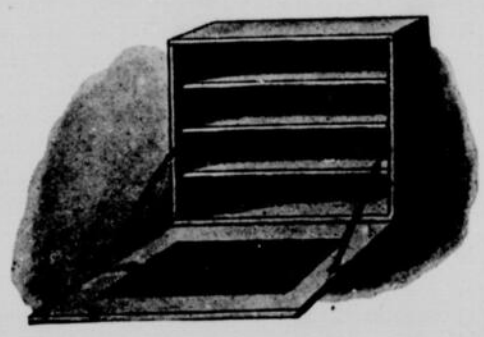
Comme il y a encore des personnes qui mangent des pâtés, il convient qu'on les fasse cuire à point. Or il est, sous ce rapport, important de pouvoir les retirer au bon moment. Voici un petit instrument très simple, que tout le monde peut fabriquer, et qui vous aidera à retirer du fourneau le délicieux pâté.

Ce petit récipient, destiné à recevoir les comptes, les reçus, les lettres, etc., tous les petits papiers dont on ne veut pas se défaire maintenant, est très utile dans la cuisine et peut être fait de bois ordinaire. Sans doute on peut lui donner la grandeur que l'on veut, mais un "sac à tout mettre" peut avoir dix-huit pouces de longueur, avec quatre petites tablettes inclinées. Le bois pourra être peint ou teint.



Un sac à tout mettre.

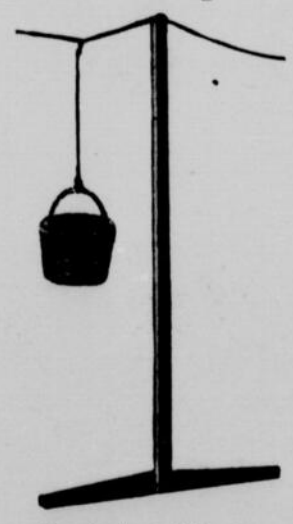
Il ne faut que peu d'outils pour fabriquer un pupitre comme celui que représente notre figure. Fait de bois ordinaire émaillé. L'intérieur de la



Un pupitre peu dispendieux.

porte est doublé de flanelle verte. Une serrure et une clef complètent le meuble et avec du papier et de l'encre on a tout ce qu'il faut pour écrire.

Quelle est la ménagère, qui ne s'est mise en colère, alors qu'après avoir étendu son linge bien blanc sur une corde, elle s'aperçoit que la perche qui tient la corde, a glissé, entraînant le linge dans la poussière? On peut éviter de tels désagréments en se fabriquant une perche en forme de T, comme l'indique la figure. La tête du T doit être en bas et la pince pratiquée dans le sens de la corde. Un bon moyen de conserver ses épingles est de suspendre à la corde à linge un sceau qui les contienne.



Pour les jours de lavage.

On attache au sceau une corde munie d'un crochet, qui se fixera à la corde. Et alors le linge ne sera pas emporté par le vent lorsqu'il faudra se baisser pour cueillir une épingle. D'un autre côté les mains seront libres, les épingles ne seront pas éparpillées et le temps sera sauvé.

Une bibliothèque d'appartement est rarement construite de manière à pouvoir y placer des livres de toutes dimensions. Voici un moyen d'obvier à ce contre-temps. Le modèle que nous donnons ici n'occupe pas plus de place qu'un casier ordinaire, mais voyez comme il est ingénieusement aménagé. Le secret est de mettre les petits volumes de front et les gros de côté. Sans doute on peut élaborer le dessin et faire du casier un meuble de prix, selon le goût et les moyens de chacun. Mais pour en faire un meuble utile il suffirait d'utiliser les caisses de rebut, qu'on peut teindre et le résultat sera surprenant.



Un casier perfectionné.

Quiconque a jamais essayé de suspendre des cadres connaît l'ennui de monter sur un escabeau et de descendre pour remonter encore. Le moyen de tourner la difficulté c'est de se servir d'une baguette comme celle que montre la figure. C'est magique. C'est tout simplement un manche de balai, auquel on a ajusté un bout de forte broche à une extrémité. Il faut dix minutes pour en fabriquer une.



Pour suspendre les cadres

Choses qu'il est bon de connaitre

Pour enlever le goudron — Frottez avec du saindoux frais et lavez à l'eau et au savon.

Taches — Le sel dissout dans l'alcool, enlève presque toujours les taches de graisse des vêtements.

Taches de suie ou de bougie — Pour enlever ces taches frottez n'importe quel tissu avec de l'alcool à 95-100o.

Pour enlever les cors — Prenez du soda à pâte, que vous étendez sur une petite toile et humectez en appliquant sur le cor. C'est souverain comme remède.

Nettoyage des chapeaux en paille — On nettoie très bien les chapeaux en paille en les frottant premièrement avec de l'eau et du savon, puis avec une solution d'acide oxalique.

Graisse chaude — S'il vous arrive de renverser de la graisse bouillante sur la table ou le plancher de la cuisine, jetez de suite de l'eau froide sur la graisse. En procédant de cette manière vous refroidissez la graisse, et vous l'empêchez de s'étendre ou d'entrer dans le bois. Pour enlever la tache frottez-la avec de l'eau bouillante additionnée de sel de soude et avec des cendres.

Pommes de terre — Une des meilleures manières d'utiliser les pommes de terre cuites de la veille, consiste à les faire au gratin. On procède comme suit: Prenez quatre pommes de terre froides, hachez-les bien fin, ajoutez une chopine de sauce blanche dans laquelle vous avez jeté quatre cuillerées à bouche de fromage râpé. Mélangez et versez dans une forme, que vous mettez dans un four assez chaud. Laissez brunir.

Soin des mains — Les personnes qui sont obligées de faire elles-mêmes leur ménage ont souvent l'ennui d'avoir les mains rouges et abîmées. On pourra remédier en partie à ce désagrément en portant la nuit des gants enduits d'une préparation que nous donnons ci-dessous. On doit choisir de préférence des gants mousquetaire et les prendre trois numéros plus grands que les gants de jour, pour ne pas nuire à la circulation. Prenez deux cuillerées à bouche d'huile d'amandes douces, une cuillerée à dessert d'essence de benjoin, une cuillerée à bouche d'eau de rose et le jaune de deux oeufs. Battez ensemble tous les ingrédients, et mettez-en une couche à l'intérieur des gants tous les soirs avant de vous coucher.

La Baba-Yaga



CONTE RUSSE

Le récit que vous allez lire est une belle histoire que l'on raconte à vos petits amis de Russie, elle vous prouvera que dans tous les pays il existe de vieilles légendes dans lesquelles il est question de bonnes et de méchantes fées; elle vous montrera aussi que là-bas, dans ce grand pays de neige, tout comme sous notre beau ciel du Canada, la méchanceté ne peut rien contre la vertu et que la bonté triomphe aisément des méchants tours que veulent lui jouer les mauvais esprits, les mauvaises gens.

• • •

La neige tombe à gros flocons sur les



Sacha, l'aîné, lut à haute voix le livre aux belles images.

jardins, couvre les pelouses, habille de blanc les grands arbres.

Tous les enfants, Liouba, Nadia, Michenka, Nikolenka, et tous les autres, sont réunis dans la "dietskaïa", c'est-à-dire leur chambre à eux, qui est leur domaine, et Vania vient de chanter :

"Tourou, Tourou, petit coq !..."

Mais ils n'ont plus envie de chanter.

Ils n'ont pas, non plus, envie de rester là, sans bouger, en silence, à regarder le jour disparaître peu à peu sous la plume blanche qui tourbillonne et tombe, tombe sans relâche.

Les petites filles ont pris dans leurs bras leurs chères poupées, qu'elles bercent. Cela ne les occupe pas assez. Et puis les petits garçons, eux, ne peuvent prendre dans leurs bras leurs bons chevaux de bois, pour les bercer. Oh! non, ils ne peuvent pas les prendre. En outre, ils sont las de monter dessus pour faire vacarme tout le long du long corridor.

On a essayé tous ensemble de mettre les chères poupées sur les bons chevaux de bois: on eût organisé ainsi une magnifique cavalcade. Mais la poupée Xénia n'est-elle pas tombée à bas du cheval Orgueil-des-Steppes! Elle s'est un peu abîmé le nez; maintenant on est découragé de continuer la magnifique cavalcade.

Chaque petite maman a repris sa chérie dans ses bras. Les garçons relèguent leur cavalerie dans tel et tel coin de la dietskaïa, ou au fond du long corridor.

Cependant, il faudrait trouver quelque chose, une nouvelle distraction qui pousse plus vite "Madame l'Heure" autour de la pendule en marbre noir, sur la cheminée; chacun sent cela. On ne peut pourtant pas recommencer à chanter, même tous en choeur :

"Tourou, Tourou, petit coq !..."

Alors voici, tandis que la neige tombe toujours à gros flocons, ce que Sacha, l'aîné, les voyant tous tranquilles, leur lit à haute voix dans le livre aux belles images:



La Baba-Yaga était une sorcière décharnée

—La Baba-Yaga était une de ces sorcières décharnées qui paraissent tellement vieilles, tellement vieilles, qu'à force de les regarder on ne sait plus dire l'âge qu'elles ont.

Elle se promenait sur la lisière de la forêt, par une douce soirée de fin de printemps. Les sapinières reverdissaient, les bouleaux répandaient un arôme subtil; la campagne ondulait en plaine sous des teintes mauves ou, plus loin, d'une dorure pâle, et il y avait des roses dans le ciel.

Tout cela n'était pas fait pour plaire à la Baba-Yaga, dont le coeur durcissait davantage encore avec les ans, bien qu'aux jours de sa jeunesse il n'eût jamais été très tendre.

Malgré son mécontentement de trouver tant de douceur dans l'air et de si suaves odeurs répandues partout, de si jolies nuances colorant les champs au loin dans le soleil couchant, cette vilaine Baba-Yaga n'éprouvait aucune hâte à regagner sa cabane, montée sur des pattes de poulet.

D'abord, elle était lasse d'avoir couru la forêt tout le jour. Ensuite, elle n'aurait pas dormi avant de se venger de la beauté de la nature, qui l'offusquait épouvantablement.

Comme elle se reposait, assise sur le gazon nouveau, à l'orée du bois, marmottant de sinistres paroles, Akoulina la brodeuse passa.

—Bonsoir, petite mère! dit Akoulina, croyant saluer une vieille femme du village.

Aucun visage de jeune fille n'avait plus de grâce ni de fraîcheur que le visage riant d'Akoulina. Toute sa personne était un charme vivant.

—On raconte que tu vas te marier? in-



Akoulina prit sans défiance le panier que lui tendait la Baba-Yaga.

terrogea d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre mielleux, cette Baba-Yaga de malheur.

La petite en convint, radieuse.

—Moi qui ne suis qu'une pauvresse, reprit la vieille en branlant la tête à chaque mot, je ne peux faire de brillants cadeaux aux jolies petites âmes qui se marient, ma colombe. Mais accepte toujours ce panier de champignons: je viens de les cueillir dans le bois, et si tu les partages avec ton fiancé, je te préviens qu'ils ont des vertus dont vous vous apercevrez dans la suite.

Akoulina prit sans défiance le panier qu'on lui tendait, et, remerciant, elle suivit le sentier du village d'un pas léger dont aucune trace ne marquait le terrain.

Mais, derrière elle, un ricanement horrible retentissait sous les jeunes arbres. Car la Baba-Yaga savait que si les deux fiancés mangeaient de ces champignons, ils étaient perdus.

Bientôt après passèrent Borissov, Danilov, qui revenaient du marais, où ils avaient coupé du jonc.

Vite elle s'empressa de cracher en travers du chemin où ils allaient passer, en y ajoutant sans doute quelque phrase de malédiction, et quand ils furent loin, ensuite, la Baba-Yaga ricana encore. Car elle était sûre d'apprendre le lendemain ou le surlendemain qu'un accident venait d'arriver à chacun de ces deux hommes.

Bientôt après, elle aperçut un petit enfant conduisant une troupe d'oies blanches, et elle lui cria :

—Viens, mon canard! Viens embrasser la vieille perdrix!

L'enfant, effarouché par ces yeux chassieux, ce nez crochu, ces dents jaunes ébréchées, fit un saut de côté; mais, rien que d'un regard il fut cloué au sol; alors, la sorcière fit entendre un sifflement étrange, et toute la troupe d'oies blanches, se sauvant dans différentes directions, disparut.

—Voilà un petit qui sera rudement battu ce soir en rentrant! Eh bien! va te faire battre, va, mon canard!

Sa victime partit en pleurant.

Mais quand elle fut seule de nouveau, la Baba-Yaga trouva encore le printemps trop beau, la soirée trop douce et trop parfumée, car elle n'avait pas encore assez fait de mal pour s'en venger, elle, la laideur et la méchanceté.

Alors, se désolant, parce qu'il ne passait plus personne, ce fut elle qui pleura.

Non, non, elle ne rentrerait pas dans sa cabane montée sur des pattes de poulet.

Une brise, s'élevant du fond de la plaine où s'éteignaient les teintes mauves et les dorures pâles, se rapprocha. Aussitôt les jeunes arbustes commencèrent à murmurer :

—Méchante Baba-Yaga, tu pleures de rage !

Et, au-dessous, les buissons chuchotaient :

—Méchante Baba-Yaga, tes champignons ne porteront malheur ni à Akoulina ni à son fiancé!

Puis les herbes dans le chemin:

—Méchante Baba-Yaga, tu as eu beau cracher en travers de leur route: Borissov et Sanilov n'attraperont pas de mal!

Puis le grillon cria à son tour:

—Méchante Baba-Yaga, le petit a déjà retrouvé ses oies blanches, et personne ne le battra !

Devinant peu à peu son impuissance, à mesure que les voix augmentaient, elle se tordait.

Les roseaux sifflaient :

—Méchante Baba-Yaga !

Les cailloux grincèrent :

—Méchante Baba-Yaga !

Et tout, cailloux, roseaux, grillons, herbes, buissons, arbustes, dirent ensemble, avec des soupirs, des rires, des craquements et des rumeurs :

—Tu ne pourras plus te venger, Baba-Yaga méchante!...

—Pourquoi? pourquoi? hurlait-elle, en montrant le poing à la nuit fraîche qui s'étendait dans le ciel sur les roses du couchant.

Alors, les étoiles de là-haut se mirent à parler toutes à la fois:

—C'est le temps de bonté, c'est le temps de beauté!...

SOUVRAY.



La sorcière fit entendre un sifflement et le troupeau d'oies s'enfuit.

Les trois voleurs

(Histoire vraie)

Un moujik conduisait un âne et un bouc au marché de la ville pour les vendre

Un grelot était attaché au cou du bouc.

Trois voleurs aperçurent le moujik; l'un d'eux dit :

—Je vais lui voler son bouc, et il ne s'en apercevra même pas.

Un autre voleur dit:

—Moi, après, je lui volerai son âne.

—Ce n'est pas difficile non plus, dit le troisième voleur; quant à moi, je lui volerai tous ses vêtements.

Le premier voleur s'approcha furtivement du bouc, lui ôta son grelot, qu'il attacha à la queue de l'âne, et emmena le bouc.

Au détour de la route, le moujik se retourna, et, n'apercevant plus le bouc, se mit à sa recherche.

Alors, le second voleur aborda le moujik et lui demanda ce qu'il cherchait. Le moujik lui répondit qu'on lui avait volé son bouc.



—Je l'ai vu, ton bouc, reprit le voleur, il n'y a qu'un instant; un homme passait dans la forêt avec l'animal, tu peux encore le rattraper.

Le moujik courut à la recherche de son bouc et confia l'âne au voleur. Celui-ci s'empressa de fuir avec l'animal.

Quand le moujik revint, et qu'il vit que l'âne avait disparu, il se mit à pleurer et s'en alla tout droit devant lui.

Sur la route, près de l'étang, il rencontra un homme qui pleurait aussi; le moujik lui demanda ce qu'il avait.

L'homme lui raconta qu'on l'avait chargé de porter à la ville une sacoche pleine d'or, qu'il s'était endormi près de l'étang, et que, pendant son sommeil, la sacoche était tombée dans l'eau.

Alors, le moujik lui demanda pourquoi il ne se jetait pas à l'eau pour la chercher.

—Je crains l'eau, dit l'homme, et je ne sais pas nager; mais je donnerais bien vingt pièces d'or à celui qui me la retirerait.

Le moujik parut tout joyeux; il pensa:

—Dieu veut réparer la perte que j'ai faite de l'âne et du bouc...

Il se déshabilla, descendit dans l'eau, mais ne trouva pas la sacoche.

Quand il sortit de l'eau, ses habits avaient disparu.

C'était le troisième voleur qui l'avait volé.

LE SERIN QUI PARLE

On a parlé du chien qui cause et du cheval qui calcule !

Evidemment, ces bêtes sont étonnantes. Mais, j'ai mieux:

Je possède un serin qui parle!

Ne riez pas, surtout, et ne me traitez pas de menteur: je possède la preuve de ce que j'avance!

La belle malice, direz-vous. Il va nous convier à aller voir son oiseau, et il sait bien que personne ne se rendra à cette invitation.

Ma preuve est plus facile à établir. Je vais vous la donner tout de suite.

Ce matin, j'ai demandé à mon serin :

—Que veux-tu que je te donne: un cigare ou une pipe? Il m'a répondu:

—Piiipe !

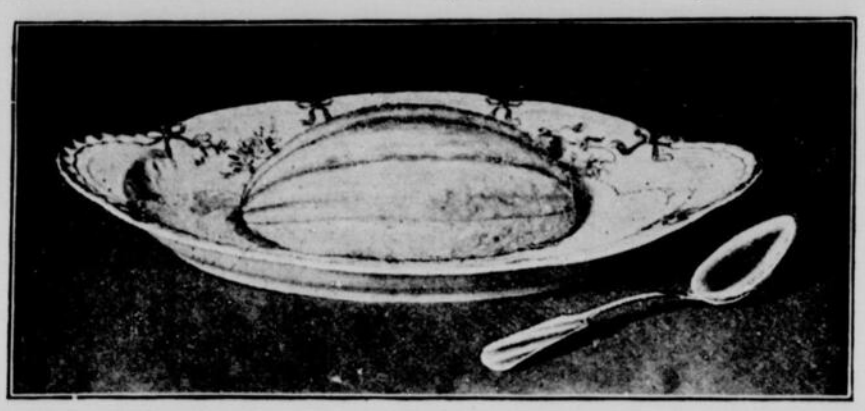
—Vous voyez bien ! !

Je dois avouer que c'est le seul mot qu'il prononce... et que tous les serins en font autant, tout naturellement.

Quelques recettes nouvelles

MLLE Suzon est une jeune personne qui a des dispositions spéciales pour la cuisine, mais particulièrement remarquables en ce qui concerne l'aimable partie de l'entremets ou dessert. Et, après avoir réussi à son gré entr'autres le plat "d'oeufs-surprise", qu'elle va vous expliquer, elle a demandé bravement à l'Album Universel l'hospitalité de ses colonnes pour les enseigner à ses jeunes émules. Voilà comment nous présentons aujourd'hui une nouvelle collaboratrice, qui est la bienvenue et à laquelle nous adressons, avec nos remerciements, nos encouragements à continuer.

Explications préliminaires. — En réalité, ces oeufs n'en sont pas, c'est une surprise, mais une agréable surprise. C'est un petit entremets comportant une partie de crème prise, dite crème au bain-marie, et des demi-abricots préparés en compote. Cette crème, qui simule les blancs d'oeufs cuits, ces demi-abricots qui représentent les jaunes bien miroitants, donnent à première vue l'illusion d'oeufs sur le plat; d'où surprise des convives de voir arriver ce genre d'oeufs au moment du dessert.



Soufflé d'ananas

Proportions. — Pour 6 personnes :

6 beaux abricots (voir ce qui est dit à ce sujet), 6 onces de sucre en morceaux ou en poudre.

Pour la crème : — 1 chopine de lait, 6 onces de sucre, 3 petits oeufs, 4 jaunes, une cuillerée à thé d'essence de vanille, une cuillerée de sucre vanille, gros comme une noix de beurre.

Temps nécessaire. — Il faut compter 40 minutes pour faire le plat sans précipitation; mais, comme il est servi froid, on doit le préparer au moins une bonne heure à l'avance, ou plus.

Le sirop et la compote d'abricots. — Mettez le sucre indiqué (6 onces) dans une casserole à parois droites, très basses, que les cuisinières appellent "sautoir"; c'est l'ustensile le plus commode pour bien soigner les abricots, parce qu'il ne faut pas les laisser déformer, autrement, ils ne simuleraient plus bien les jaunes d'oeufs.

Faites dissoudre ce sucre avec exactement un demiard d'eau tiède, ce qui vous donnera un peu moins d'une chopine de sirop pour cuire vos abricots, et laissez prendre l'ébullition. Pendant ce temps-là, vous partagez vos abricots, chacun en deux moitiés bien égales. Surtout, choisissez-les très beaux, très gros, nullement tachés de points noirs, bien sains et murs à point, pourtant pas trop murs, parce qu'ils pourraient se déformer.

Comme il vous faut deux moitiés par personne, c'est-à-dire un abricot, il est prudent, en cas qu'ils s'abîment, d'en prendre quelques-uns de plus. Vous pourrez alors choisir les plus belles moitiés pour simuler vos jaunes d'oeufs, et le reste aura bien son emploi d'une façon ou de l'autre.

Dans le sirop bouillant, mettez vos demi-abricots par 6 à la fois seulement; retirez la casserole sur le coin du feu, et tenez-les dans le sirop "seulement frémissant" pendant 4 minutes. Alors retirez-les avec précaution, en les prenant avec une fourchette, et rangez-les sur un plat. Faites cuire les autres moitiés de même; tenez-les toutes plutôt un peu ferme que trop cuites.

La crème. — Tout en préparant les abricots, vous mettez le lait à bouillir; dès qu'il est monté, vous le retirez au loin pour qu'il ne bouille plus, et mettez dedans le sucre et la vanille. Vous couvrez bien, et laissez ainsi pendant 12 à 15 minutes ; pendant ce temps, le sucre fond, et le lait se pénètre du parfum de la vanille, de sorte que vous obtenez un sirop de lait vanillé.

Réunissez vos oeufs et jaunes dans un saladier; battez-les comme une omelette, et assez pour que les blancs soient bien désagrégés; versez sur ces oeufs battus votre sirop de lait, et par toutes petites parties pour commencer, tout en remuant avec un petit fouet pour bien mélanger. Quand cela est fini, vous constatez qu'il existe sur la crème une petite couche de mousse qui provient du mouvement du fouet pendant le mélange du lait avec les oeufs. Cette mousse, il faut l'enlever absolument, parce qu'elle donnerait un vilain aspect à la crème, si on la laissait dedans, (et j'ai pu le constater lors de mon premier essai). Mieux, lorsque la mousse est enlevée, il faut encore passer la crème à travers une mousseline ou un linge fin, et, de cette façon, elle est tout à fait pure.

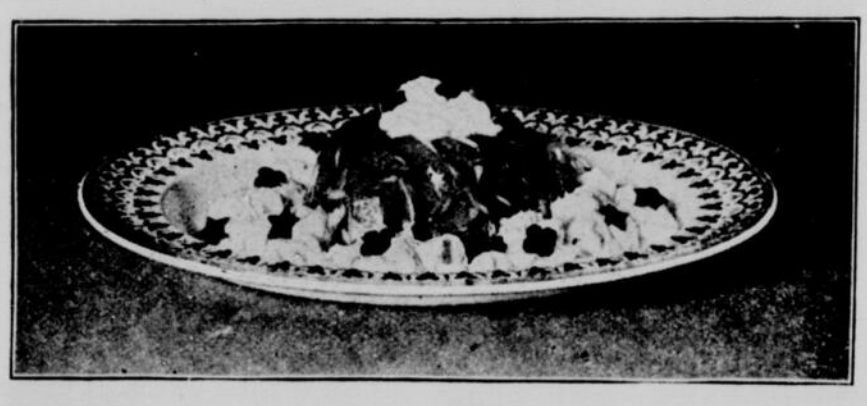
Les plats. — Pour cuire. — Ceux qui conviennent bien pour cela ont trois ou quatre pouces de diamètre et un pouce environ de profondeur. Enduisez bien le fond et les parois de beurre (il en faut gros comme un pois pour chaque plat), puis versez dans chaque plat environ 8 cuillerées à bouche de votre crème. Rangez vos plats ainsi garnis de crème sur une grande plaque à rebord, ou une lèchefrite, dans laquelle vous mettez un peu d'eau bouillante; placez la plaque à l'entrée du fourneau, de moyenne chaleur, et garantissez le dessus de la crème, soit avec des couvercles ou des feuilles de papier étendues, pour qu'elle ne soit pas saisie trop vite d'abord, et surtout pour que la chaleur du fourneau ne la colore point; parce que, alors, elle ne représenterait plus des blancs d'oeufs cuits au plat.

Si vous n'aviez pas de lèchefrite ou de plaque creuse pour former bain-marie, vous pouvez mettre les plats à même dans le fourneau; seulement, pour cuire les crèmes ainsi, la chaleur doit être très douce, attendu qu'elles ne doivent pas plus bouillir que quand elles sont faites au bain.

Au bout de 10 à 12 minutes, quand la crème est déjà presque prise, prenez les moitiés d'abricots une à une, en les piquant avec une aiguille pour pouvoir les transporter sans les briser, et placez-en deux dans chaque plat, et sur la crème déjà prise, tout comme se trouveraient placés des jaunes d'oeufs cassés naturellement. Tenez les plats au feu encore pendant 5 ou 6 minutes, pour finir de cuire la crème; retirez du fourneau et laissez refroidir.

Pour lustrer les abricots. — Pendant le refroidissement, la pelure des abricots ternit légèrement. Pour leur donner le brillant qu'ont les jaunes d'oeufs sur le plat, vous faites réduire très épais cinq ou six cuillerées du sirop de compote et vous le mettez avec un petit pinceau sur les demi-abricots, et même un peu sur la crème. Enfin, au moment de servir, vous posez sur chaque demi-abricot une prise de sucre vanillé, qui représente le sel et le poivre.

Soufflé d'ananas. — C'est un plat fort délicat, malgré l'apparence sévère que nos lectrices lui trouveront peut-être. Mais, c'est surtout en art culinaire qu'il ne faut pas juger sur les apparences. Voici donc la manière de confectionner le "soufflé d'ananas", que représente notre première vignette: Cuisez ensemble une tasse et demie d'ananas écrasé, trois quarts de tasse de sucre et le jus d'un demi-citron, jusqu'au point d'obtenir un sirop épais. Battez, avec un quart de cuillerée à thé de crème de tartre, les blancs de cinq oeufs, jusqu'à ce que vous ayez une mousse ferme, et mêlez à votre sirop d'ananas refroidi en continuant de battre le tout. Alors, mettez dans un moule ovale et à côtes, soigneusement beurré ou caramelé, mettez le moule dans un autre récipient, sur plusieurs feuilles de papier, et dans l'eau bouillante, et laissez cuire ainsi une demi-heure. L'eau ne doit pas bouillir durant la cuisson. Servez démoulé et avec de la crème fraîche.



Gelée de rhubarbe

Gelée de rhubarbe. — Notre seconde vignette vous montre un plat très décoratif, et ce qui vaut mieux encore, des plus exquis. Voici comment il faut s'y prendre pour le réussir: On coupe en morceaux longs d'un pouce à peu près, une livre et demie de rhubarbe, on couvre ces morceaux d'une tasse et demie de sucre et d'environ un quart de tasse de pelures d'oranges glacées au sucre et coupées en tout petits morceaux, ainsi que de quelques cuillerées d'eau chaude. On couvre le vase et on place sur le feu jusqu'à ce que la rhubarbe devienne tendre. Pour trois tasses du mélange, faites amollir dans un tiers de tasse d'eau froide, le tiers d'un paquet de gélatine, que vous mêlez ensuite à la rhubarbe chaude. Versez dans un moule pour refroidir. Servez avec de la crème fouettée, à laquelle vous aurez mêlé des pelures d'oranges glacées et découpées.

Mlle SUZON.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Herviette. — L'Album Universel est enchanté de vous compter au nombre de ses admiratrices. 1. Cet article que vous avez aimé sur les soins à donner aux plantes d'appartement, avait été écrit par une de nos collaboratrices, qui est absolument charmée de votre aimable appréciation. 2. Je ne crois pas que vous puissiez vous-même laver cette robe de crêpe de Chine blanc; à votre place, je la confierais à un teinturier qui, pour un prix minime, vous la remettrait à neuf, sans la défaire. 3. Votre question est un peu embarrassante. Nos collaboratrices désirent absolument ne pas sortir du mystère créé par les harmonieux pseudonymes qu'elles se sont choisis. Vos hypothèses au sujet de cette personnalité seraient-elles justes que je ne pourrais me payer le plaisir de vous dire: "Vous avez raison".

Bouquet champêtre. — Je suis heureuse de vous retrouver au nombre de mes correspondantes. Votre sympathie m'est depuis longtemps fidèle, je vous retrouve à tous les foyers nouveaux où me mène la Destinée. 1. Vous aimez notre revue, c'est très aimable à vous de le dire ainsi; comme vous je suis heureuse qu'on y ait fait large la part de la femme. — Votre fille n'a que seize ans, ne vous pressez pas, allez, de la mettre en robe longue, qu'elle reste fillette encore quelques années ; quand on est grande, c'est pour longtemps. Pourquoi ne lui achetez-vous pas une jolie robe en mousseline blanche garnie de dentelle de point. Le blanc est toujours si joli, si frais, et, puisque vous êtes pratique, vous songerez que cette toilette fera très bien, à l'hiver, pour les petites soirées d'amis où votre fille vous accompagnera. 2. Ces boutons sur la figure sont dus sans doute à une mauvaise circulation du sang; je vous conseille de voir le médecin, qui prescrira un traitement interne, probablement des toniques ou des dépuratifs. La petite est peut-être aussi fatiguée de ses études et de la vie de pension, et les vacances seules, avec le grand air et le repos qu'elles comportent, suffiront peut-être à lui redonner son bon teint d'autrefois. Ecrivez-moi encore.

Mlle Blanche B., Québec. — Je me suis fait un plaisir de donner votre adresse à notre journal pour l'échange des cartes postales. On l'insèrera dans la prochaine liste.

COLETTE.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales



les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boite avec notice, $1.00 ; Six boites, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Grande voie internationale du commerce et des touristes

Service de trains rapides. Aménagement moderne. Voie ferrée incomparable. Employés courtois. Magnifiques chars dortoirs sur convois de nuit. Chars salon, café et restaurant sur tous les convois de jour.

La seule voie ferrée atteignant ce paradis tant vanté des touristes et des sportsmen qu'est le

District du Lac Muskoka

La plus fréquentée de toutes les stations balnéaires du Canada, et celle qui offre à ses visiteurs les plus beaux paysages, les beautés naturelles les plus riches et les plus pittoresques, en même temps que le confort et les commodités qu'on ne peut se procurer même dans des endroits beaucoup moins sauvages.

Demandez à n'importe quel agent sur la ligne du Grand Tronc, les indicateurs, itinéraires et brochures sur les stations d'été, ainsi que les renseignements de tous genres.

J. QUINLAN, agent de district,
Gare Bonaventure, Montreal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, †9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD, †9.00 a. m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, §8.30 a.m. 11.40 p.m. †4.30 p.m. †7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, * 9.40 a. m. * 9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - † 8.45 a.m. §8.50 a.m., ‡2.00 p.m., ‡4.45 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., §9.15 a.m., ‡1.25 p.m. †4.30 p.m., w 5.20 p.m., †5.30 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., †4.30 p.m.

*Quotidien. †Quotidien, excepté les dimanches M Mardi et jeudi. R Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seulement. ‡ Quotidien excepté le samedi. ‡ Samedi seulement. w Vendredi seulement.

A. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours excepté le dimanche. } Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.
7.00 P.M. tous les jours.

8.20 A.M. excepté le dim.
10.20 A.M. excepté le dim.
2.00 P.M. excepté le dim.
5.10 P.M. excepté le dim.
6.10 P.M. excepté le dim.
7.00 P.M. tous les jours.
9.15 A.M. Dim. seulem't } Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général

CALME L'IRRITATION

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du BAUME RHUMAL qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge, en calmant l'irritation. Seulement 25 cts la bouteille.

Pour avoir des roses tout l'été



LES roses, les belles roses épaisses et profondes, suspendues au milieu des feuilles minces, les roses au parfum sacré, font autour d'une maison la plus charmante des parures. Elles forment des massifs, elles enchevêtrent autour des murs une guirlande embaumée. Pour que cette guirlande dure le plus longtemps, du premier jour chaud au dernier matin tiède, voici ce qu'il faut faire:

Si l'on veut avoir de belles roses tout l'été, la taille ne saurait suffire, des soins assidus sont nécessaires pendant toute la durée de la végétation.

Les rosiers abandonnés à eux-mêmes donnent une abondante floraison, à laquelle ne succèdent que quelques maigres roses, leur sève étant ainsi mal utilisée. Au contraire, ceux qui sont l'objet de soins assidus restent vigoureux et fleurissent continuellement pendant la belle saison.

Les rosiers qui ne poussent pas

Il arrive parfois que des rosiers nouvellement plantés ne poussent pas. On croit alors bien faire en arrosant abondamment le sol, mais on fait ainsi pourrir les racines restées saines. C'est généralement parce que l'écorce est desséchée par les hâles, le soleil, les vents printaniers, que les yeux ne peuvent la percer, et on n'y remédie qu'en évitant une trop grande évaporation sur la surface de la tige et de la ramure.

Il suffit pour cela d'envelopper entièrement de mousse maintenue constamment humide par des bassinages journaliers, la tête et la tige du rosier. Au bout d'une dizaine de jours, on enlève une partie de la mousse enveloppant la tête, et on remarque alors que les bourgeons s'allongent; on favorisera ce développement en laissant la mousse autour de la tige et en bassinant le tout, quand la journée est chaude, cela pendant une quinzaine de jours encore. La végétation des rosiers ainsi traités sera alors aussi belle que s'ils n'avaient pas souffert.

Les tuteurs

Les rosiers à hautes tiges doivent être munis de tuteurs, afin qu'ils ne soient pas balancés et cassés par les vents.

On utilise à cet effet des tuteurs en fer ou en bois. Nous préférons ceux en bois peint ou en bambou, ils sont plus résistants. On les enfonce bien verticalement, en ayant soin que leur sommet se trouve au-dessous de la ramure du rosier. La tige de chaque rosier est fixée sur son tuteur à l'aide de trois ligatures d'osier.

Lorsque les jeunes rameaux sont trop faibles et ne se tiennent pas, les arrosements au sulfate de fer, à raison de 8 grains par pinte d'eau leur assurent une rigidité suffisante.

Pour avancer la floraison des roses

Rien n'est plus facile, en observant les indications suivantes, que d'avancer la floraison des roses à l'air libre de deux à trois semaines: Choisir de bonnes variétés de rosiers grimpants très florifères et précoces; les planter le long d'un mur, à l'exposition du midi, dans un sol sec, chaud, abondamment additionné de terreau. Ces rosiers sont taillés à la fin d'octobre; leur conserver de longs rameaux, qui sont palissés obliquement sur un treillage ou directement contre le mur. On les abrite par des paillassons contre les froids; le pied est préservé par une couche de feuilles sèches.

Dans la seconde quinzaine de mars, les abris sont enlevés, le sol est brisé après qu'on y a répandu deux onces d'engrais ainsi composé par pied de rosier: superphosphate, une once, sulfate de fer, ½ once, et sulfate de potasse, ½ once.

Trois fois par semaine, les rosiers seront arrosés avec de l'eau chaude, ce qui dissout ces sels. On conserve la chaleur du sol en étendant un paillis de mousse au-dessus.

Aussitôt les boutons formés, des bassinages sont appliqués journellement sur toute la ramure avec de l'eau tiède dans laquelle on a mis dissoudre 8 grains de sulfate de fer pour deux pintes d'eau. A partir de ce moment, on ajoute également quelques grains de nitrate de soude à l'eau des arrosements, ce qui active singulièrement la végétation.

Les rosiers ainsi traités donnent une ample moisson de roses alors que les premiers boutons apparaissent à peine sur les autres rosiers. Ces mêmes rosiers se reposent en été; les rameaux de l'année, étant taillés au-dessus de cinq à six yeux, vers la fin du mois de juillet, peuvent donner une seconde floraison très tardive, se prolongeant jusqu'à la fin de décembre, si l'on place des châssis devant ces espaliers.

Pour obtenir une floraison successive

On peut étager l'épanouissement des roses en soumettant les rosiers à un traitement spécial et bien simple: les rosiers que l'on possède seront divisés en trois groupes. Ceux des deux premiers groupes fleurissent normalement, tandis que les rosiers du troisième groupe sont traités pour ne fleurir que plus tard. A cet effet, les principaux rameaux sont rabattus au-dessus de cinq à six yeux vers la fin d'avril.

Les pousses qui se développent sont pincées (c'est-à-dire que leur extrémité portant des boutons est supprimée) successivement jusque dans le courant de juin. Il est facile de s'arrêter au moment voulu en se basant sur ce fait que le dernier pincement étant effectué vers le 15 avril, la floraison sera retardée de quinze jours, au 1er mai, elle le sera d'un mois, et au 1er juin, de deux mois. Après le dernier pincement, la ramure du rosier se développe tout en se fortifiant et donne de belles roses en juillet-août.

Mais tandis qu'on laisse les boutons se développer sur les rosiers du premier groupe, on pince les bourgeons du second groupe jusqu'à la fin d'août. L'épanouissement des roses en est donc retardé jusqu'en septembre-octobre.

Quant aux rosiers du troisième groupe, qui n'ont donné qu'une seule floraison, ils se reposent dans la première quinzaine de septembre, puis remontent pour donner des roses jusqu'en novembre, si des froids précoces n'en arrêtent pas la végétation.

En avançant la floraison de quelques rosiers et en traitant ainsi les autres, on obtient donc une floraison continue depuis les premiers jours de mai jusqu'en octobre, novembre et même décembre.

Les maladies des rosiers

Il est assez difficile de guérir rapidement les rosiers du blanc; on y parvient cependant, surtout si la température devient plus clémente au moment du traitement. Mais c'est plutôt par des applications préventives que l'on peut diminuer les effets néfastes de cet ennemi des rosiers.

A cet effet, il est prudent de soufrer les rosiers dès le premier printemps, à l'aide d'un soufflet spécial ou d'une houppe qui les saupoudre régulièrement. Ce traitement n'a pas les mêmes effets sur la rouille, affection également cryptogamique sur laquelle il a peu de prise. Il ne peut qu'enrayer les progrès de cette affection, aussi est-il toujours préférable de traiter les rosiers préventivement.

On reconnaît les attaques de la rouille aux taches de brun ferrugineux qui maculent les feuilles, principalement à la partie inférieure. Si cette maladie attaque violemment la plante, les feuilles tombent et les rosiers se trouvent dénudés en plein été. Ce sont les variétés de rosiers remontants, noisette et rugueux du Japon, qui sont les plus attaqués, les rosiers Thé sont presque toujours épargnés.

On peut arriver à préserver les rosiers de la rouille en les traitant, en prévision de ces attaques, par des applications de bouillie bordelaise ou de lysol.

La bouillie bordelaise est préparée à raison de ½ once de sulfate de cuivre pour ½ d'once de chaux vive par pinte d'eau. Le sulfate de cuivre est dissous à part, puis mélangé à l'eau de chaux.

On projettera ce liquide sur toute la ramure et le feuillage du rosier, à l'aide d'une seringue, ou, préférablement, d'un vaporisateur à air comprimé.

Les insectes nuisibles

Le puceron vert, de même que l'araignée rouge, sont de véritables fléaux pour le rosier; l'araignée rouge, quand l'été est chaud et sec, fait complètement tomber les feuilles. Les pucerons apparaissent surtout lors des changements de température. Ils donnent un mauvais aspect aux rosiers, recroquevillent les feuilles et les boutons, absorbent une grande quantité de sève et rendent la végétation des sujets attaqués languissante. Pour les combattre, on projette sur le rosier, par un temps sombre et le soir, de l'eau additionnée d'un quinzième de nicotine. L'eau savonneuse peut remplacer la nicotine.

La décoction de "quassia amara" est un des bons insecticides qu'on peut employer pour détruire le puceron. On fait tremper, puis bouillir du bois de "quassia" à raison de 4 onces par pinte d'eau; on passe cette décoction et on ajoute la même quantité d'eau dans laquelle on fait dissoudre ¼ d'once de savon noir par pinte de liquide. Cette émulsion est projetée de la même façon que les deux autres préparations. L'application étant faite le soir, un bassinage copieux à l'eau claire, le lendemain matin, débarrasse les rosiers des cadavres de pucerons.

Ces divers bassinages, ainsi que les applications de bouillie bordelaise ou de lysol, préviennent également la venue de l'araignée rouge et surtout l'éclosion de ses imperceptibles oeufs.

Le ver blanc fait aussi des ravages considérables dans les massifs de rosiers. On les éloigne en épandant sur le sol, au printemps, du sulfate de fer concassé. On peut aussi en détruire un certain nombre en repiquant de jeunes laitues parmi les rosiers. Le ver en étant très friand, attaque de suite les racines; comme chaque laitue se fane aussitôt, on peut trouver le ver blanc et le tuer en fouillant au pied de la plante à l'aide d'un bout de bois.

EDNA.

Un bouquet de printemps

Ce bouquet de lilas ainsi disposé dans ce vase forme un admirable motif. On ne saurait rien trouver qui ait plus de délicatesse ni plus d'ampleur.

Regardez comme la tache sombre des feuilles, comme la molle et inégale retombée des thyrses composent l'ensemble. Et regardez, avec un peu de reconnaissance pour l'Auteur de toutes choses, qui a fait la belle nature, qui nous donne cette beauté.

On fait élaborer à la nature, dans des serres coûteuses, de pénibles fantaisies. Mais, en vérité, elle se venge des riches en prodiguant aux pauvres des trésors que les premiers ne savent plus voir. Ce vase simple ne vaut pas vingt sous, et du lilas, pendant la saison, il y en a bien pour dix sous. Mais voyez comme il est gracieux dans la simplicité de sa forme, ce vase vulgaire, comme il est élégant d'être sans ornement; comme sa matière, agréable à l'oeil, reçoit bien la lumière! Et, quelles orchidées valent ces grappes légères et profondes, d'un mauve si doux, ou d'un blanc taché de rouille, ces menues fleurs étroites, un peu longues, ouvertes en forme de petites croix, et suspendues en touffes pareilles à des guirlandes sous l'abri des larges feuilles lisses! En vérité, la beauté est partout autour de nous. Mais la nature n'a rien fait de si aimable que de nous donner le lilas.



Il est l'arbre des pauvres gens, qui n'ont auprès de leur maisonnette que quelques pieds carrés de sol. Ils y plantent un lilas, et tout le printemps entre chez eux. Il est la première fleur que mai amène sur les marchés de la ville.

Les dimanches, ce sont des bottelées de lilas que rapportent les bourgeois et les ouvriers. Il fleurit avec une générosité inépuisable. Mais, si l'on veut, il est aussi une fleur de serre. Le lilas blanc, le lilas cher, de février et de mars, a des grâces altières et un air de cour. Il se mêle aux roses rouges et aux oeillets: il est la fleur des corbeilles de fiançailles.

Mêlez les deux lilas. La blancheur de l'un éclaire encore le ton tendre de l'autre. Et, surtout, imitez la nature. N'empilez pas les fleurs en un tas serré et maintenu à la manière des bottes d'asperges. Un beau bouquet ne se fait qu'avec peu de fleurs. Laissez-les libres, comme vous le voyez ici, et ne les guidez qu'à peine. Elles-mêmes, en se tournant spontanément vers la lumière, elles composeront des masses légères et harmonieuses. Elles retomberont: laissez-les retomber. C'est leur loi même qu'elles suivent, grappes alourdies au bout des tiges frêles.

Même, de cette coutume barbare de couper les fleurs et de les réunir en bouquets, la nature s'efforce de tirer quelque beauté. Laissez-la faire. Aimons, sans contrarier l'habitude qu'ils voudront prendre, les lilas penchants. Aimons-les, en vérité, avec un peu de tendresse et de respect. C'est peut-être ainsi qu'il faut aimer toute chose.



Madame, Voyez la différence

dans cette illustration, d'un soulier en cuir verni commun, et d'un en cuir verni garanti.

Nos souliers et nos bottines lacés

"Empress" et "O & G"

sont garantis pour trois mois. Une autre paire est donnée s'ils se brisent.

A. LECOMPTE, Jr.
1753, Ste-Catherine
coin Sanguinet, MONTREAL
Telephone EST 3658
Ordres remplis par la malle.

L'INDIGESTION

LE MAUVAIS PAIN VOUS AIGRIT L'ESTOMAC

Le mauvais pain, demeurant dans l'estomac sans être digéré, aigrit l'estomac — cause la dyspepsie.

— Aucun dyspeptique ne saurait travailler comme il faut.

— Aucun dyspeptique ne saurait être heureux.

— Ceux dont l'estomac est malade ou faible, les convalescents, les personnes naturellement faibles, — ont besoin d'un pain léger — bien levé — bien cuit et coupé en tranches minces.

Pour eux comme pour tous, la Farine "ROYAL HOUSEHOLD" est indispensable.

Si vous n'êtes pas satisfaits de votre pain, écrivez pour nos recettes, elles sont envoyées gratis.

OGILVIE FLOUR MILLS CO., Limited, MONTREAL

Kateville de Hatley,
25 mai 1905.

Je fais usage de cette farine (ROYAL HOUSEHOLD) et j'en suis tout a fait satisfait.

JOS. DUBREUIL

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. PRIX : 25 cts

Préparé par

La Cie Chimique "Léonard"
3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

A LOUER. — Maison meublée luxueusement, dans quartier fashionable, près du parc Lafontaine. Salon, boudoir, 3 chambres à coucher et toutes les commodités modernes. Prix, $50 par mois. S'adresser au bureau de l'Album Universel.

Noces d'or, noces d'argent et mariage



Mme Léo L'Archeverque — Léo L'Archevesque, petit fils

Mme J. L'Archeves-que — J. L'Archevesque, père

Mme Louis L'Archevesque — Louis L'Archevesque, grand père

LE 7 juin dernier, les membres nombreux et les amis plus nombreux encore d'une de nos patriarcales familles canadiennes, assistaient en corps à une de ces rares fêtes familiales, qui laissent dans l'âme un impérissable souvenir. Nous voulons parler d'une triple cérémonie religieuse désignée communément sous le nom de "noces d'or", "noces d'argent" et "premières noces"..

Au Sault-au-Récollet, monsieur Louis L'Archevesque et Mme Louis L'Archevesque, née Emilie Lemay dit DeLorme, accompagnés de MM. Stanislas L'Archevesque et Paul Lemay, comme témoins, et tremblants d'une émotion facile à comprendre, se sont religieusement inclinés sous la main paternelle de leur vénéré pasteur, qui, au nom du ciel, bénissait leur 50ième année de mariage.

Le même jour et à la même heure, avait lieu à Montréal, en l'église du Sacré-Coeur, une double cérémonie:

Monsieur J. L'Archevesque, fils de M. Louis L'Archevesque, et madame J. L'Archevesque, née Victoria Corbin, 491, rue Maisonneuve, — MM. Charles et Wilfrid Corbin étant témoins, — célébraient leurs noces d'argent, tandis que leur fils, Léo L'Archevesque, conduisait à l'autel Mlle Attala Forest. Témoins: MM. Camille Robitaille et Urgèle Forest.

La bénédiction nuptiale fut donnée par M. le curé Adam, qui adressa aux nouveaux époux une touchante allocution.

L'église, pour la circonstance, fut parée de ses plus beaux décors. Une messe solennelle, avec diacre et sous-diacre, fut chantée par Messire Labelle, vicaire, assisté de Monsieur l'abbé Brien, comme diacre, et de Monsieur l'abbé Brunet, comme sous-diacre. Les accords harmonieux de l'orgue unis au chant d'un choeur nombreux, ont rehaussé l'éclat de cette touchante cérémonie.

Les heureux époux, au sortir de l'église du Sacré-Coeur, et suivis de leurs parents et de leurs amis, se sont rendus au Sault-au-Récollet, chez le grand-père et la grand-mère, à qui Dieu accorde la faveur ici-bas d'une des jouissances les plus suaves qu'il soit donné au coeur humain de goûter.

Il est inutile de dire que la fête, tout intime, se continua jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Il est regrettable que la maladie de M. J. D. L'Archevesque, petit-neveu de M. Louis L'Archevesque, l'ait contraint à remettre à une date plus éloignée la cérémonie de son propre mariage, car le même jour, M. J. D. L'Archevesque devait conduire à l'autel Mlle Marie-Anne Beaudoin.

C'est de tout coeur que nous offrons à la famille de M. L'Archevesque, famille patriarcale, s'il en fut tous nos compliments ainsi que nos voeux sincères de longue vie, de prospérité et de parfait bonheur.

LE VIN DES CARMES

TONIQUE
APERITIF
DIGESTIF

LE ROI DES VINS



Une tasse de bon Café

Quelque fatigue que vous éprouviez, fatigue de tête ou fatigue corporelle, essayez une seule fois l'effet d'une tasse de café, d'un bon café comme le

Café de Madame Huot,

et vous verrez votre lassitude de corps ou d'esprit disparaitre comme par enchantement.



Un quart d'heure après avoir bu à la coupe enchanteresse, vous aurez les idées claires comme le matin au réveil, et vous vous sentirez reposé comme si vous n'aviez pas accompli le labeur quotidien. Tous les cafés ne vous produisent pas cet effet bienfaisant ; mais le .... Café de Madame Huot vous remontera le système chaque fois que vous en éprouverez le besoin.

VENTE EN GROS:

E. D. MARCEAU, 281 et 285 rue St-Paul, MONTREAL



AVANT

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

ENLEVÉS INSTANTANÉMENT sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

$50.00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaitre l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité.

Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez

Cooper & Co., Dépt. 12. 425 St-Paul, Montréal agents spéciaux pour le Canada.



APRÈS

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, de Londres, dit:

C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le.....

WILSON'S INVALIDS' PORT

tous les effets toniques et fortifiants de bon vin pur mêlé de Quinine, un de nos meilleurs toniques.

TOUS LES PHARMACIENS. PARTOUT.

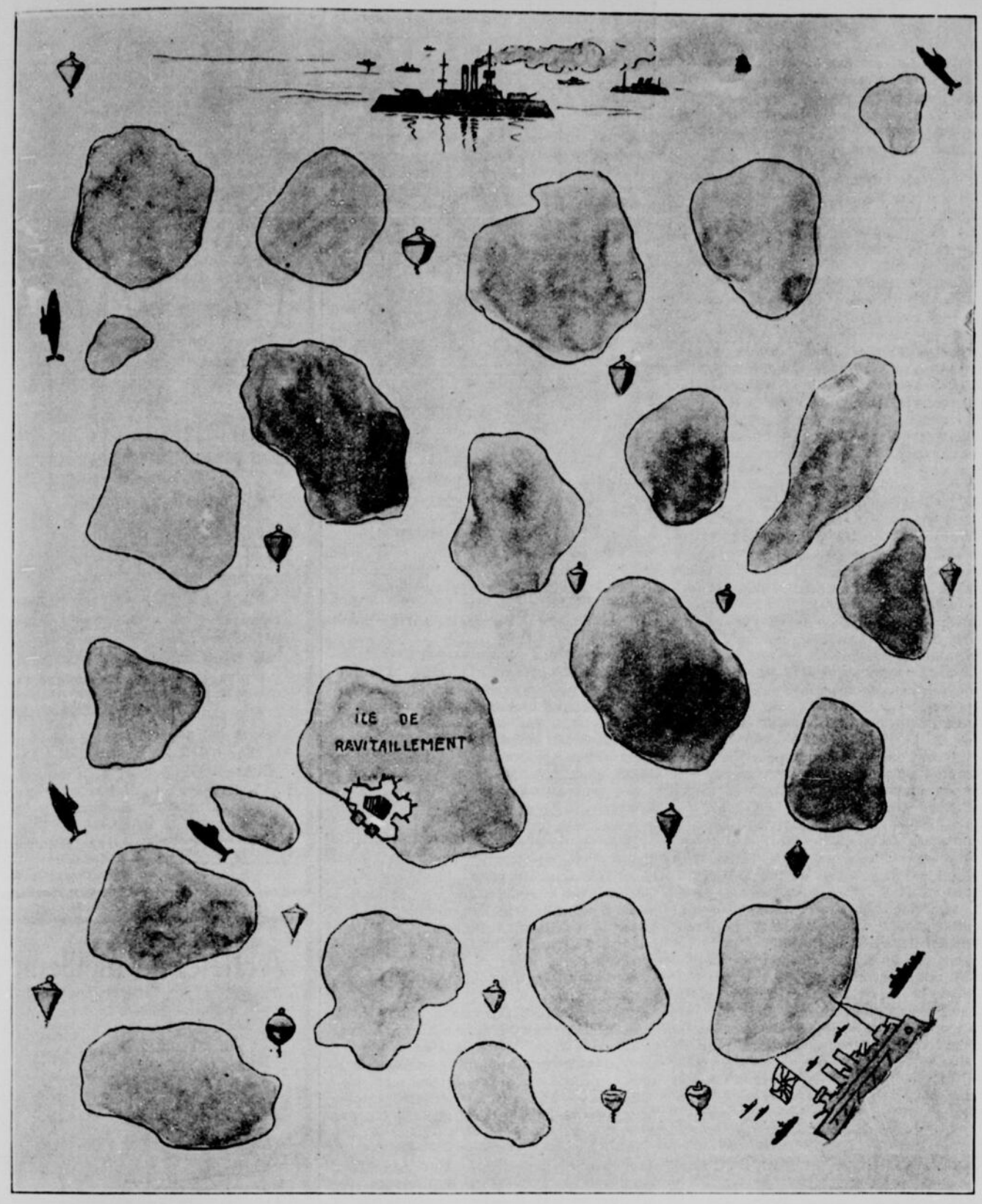
PORTER DU FEU DANS LA MAIN

Prenez du blanc d'oeuf, de la colle, un peu d'amidon et mélangez bien le tout. Frottez-vous la paume des mains avec ce mélange et laissez sécher ; par ce moyen vous pourrez supporter sur les mains, pendant un certain temps, des charbons brûlants.

Concours-nautique de l'Album Universel

Un navire de guerre japonais est à la recherche d'un vaisseau russe, qu'il devra atteindre sans passer entre les îles défendues par un fort. Indiquez le chemin à parcourir et méritez un des vingt magnifiques prix offerts par l'Album Universel à sa légion de lecteurs.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Lisez bien. Les enveloppes devront porter les mots: **10e Concours,** nous parvenir au plus tard le 22 juillet, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Que tous nos concurrents se conforment avec soin à ces conditions, s'ils tiennent à ne point voir leur réponse tomber à l'eau.



Explications.

Indiquez sur le dessin, à la plume ou au crayon, le chemin que devra parcourir le navire japonais pour arriver au bateau ennemi sans revenir sur ses pas; enfin, point important, il doit éviter avec soin de passer entre les îles défendues par les petits forts.

Ecrivez sur la carte ci-dessous vos noms et votre adresse. Expédiez cette carte, avec le dessin, par la poste, à Concours No 10, Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, Montréal, Canada.

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous ceux qui nous auront envoyé la solution exacte.

Solution du Concours No 6 :

CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ — QUI CHERCHE TROUVE.

Noms et adresse des concurrents heureux.

Mlle L. M. Pelletier, 23, Church St., Ottawa; Marie E. Noël, Kingsville, comté de Mégantic; Ulysse Chopin, 342 St Hubert, Montréal; Arthur Maune, 56 rue St Eustache, Québec; iWlliam Marchand, 2 Hale St., Worcester, Mass.; Delvina Lessard, 31 Bacon St., Biddeford, Me.; Denis St Cyr, 28 Aiken St., Room 14, Lowell, Mass.; Thérèse Picher, Arthabaska; J. O. Mailhot, 165 Duluth, Montréal; Emmanuel Bilodeau, Saint-Raymond, comté de Portneuf; Alphonse Caron, 2182 rue St Jacques, St Henri de Montréal; Camelia Allen, Charlesbourg, Québec; Thos. Demers, Bte 36, Coaticook; J. N. Nicole, 21 Amherst, Montréal; Emilie Boileau, 908 St Valier, St Sauveur, Qué.; Cordélia Lauzon, 258 Palmer St., Fall-River, Mass.; J. M. Michaud, Trois - Pistoles, comté Témiscouata ; Adrienne Cecire, Châteauguay; Amélia Comeau, Farnham; G. A. Lafortune, 65 rue St Sulpice, Montréal.

Les concurrents dont les noms suivent ont trouvé la vraie solution :

Angéline Dupuis, Henri Brault, Marie-Paule Marquis, Edmond Tremblay, Denise Bérubé, M. Pasque, J. O. Patenaude, Léandre U. Renaud, Marie-Jeanne Dionne, Alice Désy, Ernestine Gagnon, Joseph Rouleau, Victor Darveau, J. P. Cantin, Rosina Lanthier, Rachel Roberge, Ernestine Côté, Blanche Laplante, M. B. Lessard, Chs E. Paquet, Valmore Deschamps, Jos. Charland, J. H. Gagnon, Mme Jos Talbot, A. Boulet, Ida Carr, Mlle A. Robin, Mme Ludger Sansoucy, Cécile Lachapelle, Jos Bourgeois, J. T. Boissinot, Mme Jos Michaud, Juliette Bourgault, Maria Goulet, Mlle Cécile Bélanger, Marie-Anne Lavoie, Mme Uiric F. Dubreuil, Arthur Fafard, Nestor Blanchet, Philippe Authier, Mme Emile Brunel, Agnès Lepailleur, Amanda Vertefeuille, Anna-Maria Jean, Emma Bombardier, Mme J. P. Durand, Mlle Amanda Lavoie, Mme H. E. Jalbert, Henri Piché, Juliette Lanctôt, Mme Joseph A. Archambault, J. Gauvreau, Marguerite Leclaire, L. N. Taillefer, Mme Arthur Boucher, Jos. Damien, Marguerite Sylvestre, Maria Côté, A Pépin, B. Marleau, Adrien Thibodeau, Jehanne de iVlliers, Mlle M. L. Mallette, Mathilda Giguère, Eva Benoit, Mme R. A. Forest, Albéric Girard, Mme Dr J. A. Lagacé, Emile Laflamme, Mme Emile Richard, Odilon Tardif, Roméo Bourgie, Aug. Dufault Théodore Filiatrault, Mme J. A. Lajeunesse, Paul Lemire, B. Plamondon, J. A. DeGuire, R. Nadon, Germaine Sauvé, Mathilda Giguère, Fridolin Roberge, Joseph-Adolphe Paquet, Mme N. Guillemette, Arthur Vallières, Marie-Louise Fortier, M. M. Galipeau, Mlle Lilia Bisaillon, Louis-Philippe Richer, Mme J. E. Mailhot, Mlle Pamela Larivière, Mlle Rose Gauvreau, J. B. A. Savard, Mlle R. A. Tremblay, L. Victor Cloutier, Arthur St Pierre, Adrienne Dubrûle, Edouard Messier, J. C. Parent, Joseph M. Cauchon, J. E. Chapdelaine, Louis J. Roy, E. Letram, F.-X. Beauvais, Ferd. Bellefeuille, Eug. Mercil, Mme J. H. Pigeon, Mlle Bernadette Pelland, Yvonne Codère, Arthur Monday, Anna-Marie Delisle, Mme B. Charuest, Léontine Dorais, Mlle F. Archambault, Hervé Lapierre, Ls Jos Forget, Mme Jos Voyer, J. L. DeFrance, Mme A. Chaussé, Anita Reneault, M. O. Marien, Omer Bussière, Yvette Chasle, Mlle Evangéline Denis, Geo. Dieuleveult, Angeline Tessier, Mlle Elia Labrèche, A. C. Bélanger, Anatole Bourgie, DeBlois Labrosse, Nic. Boccadoro, Jean T. Fontaine, Blanche Rouleau, L. Chabot, Anisor, Marie-Eugénie R., B. A. Hubert, Mme Art. G. Matte, M. Maurice Baillargé, E. Perrin, Corino Burino, Mme Auguste Richard, Emmanuel Bilodeau, Antonio Breton.

Prochain Concours : **CONCOURS-REBUS**

Formule pour les Solutions
CARTE DU CONCOURS No 10
de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Noms et adresse . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Art. Laurin & Cie

PEINTRES
ARTISTES

Décoration d'Église et Tableaux Religieux. Dorure : imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (blackboards.) Scenes théâtrales pour Colleges, Couvents, Etc. Dessins fournis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones : Main 4564 Est 2069
73 St-Charles-Borromée
Montréal

Nous donnerons gratis à tous ceux qui le demanderont, un joli cendrier en aluminium avec l'annonce de

LA
DIGESTIVE

Le vrai nom pour le vrai remède.

Guérit pour toujours
La Dyspepsie

En vente partout, ou au

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS, MONTREAL

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le
CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux ; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ :
COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal.

ANTIKOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, **25c. A.-J. Laurence,** Phar. Montréal
PLUS DE CORS AUX PIEDS

PURE KOENIG'S TONIQUE NERVIN

GRATIS un avis très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux femmes surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens : $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste - Dessinateur,
1630, NOTRE-DAME, 3e étage, MONTREAL

ILLUSTRATIONS DÉCORATIVES pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. ∴ Affiches, monogrammes, cachets, etc., etc.

Du choix d'un instrument



QUEL instrument de musique doit-on mettre entre les mains d'un enfant? La réponse à cette question est très simple : Entre les mains de l'enfant, il faut mettre l'instrument qu'il préfère.

Mais, comment reconnaître que l'enfant préfère tel instrument plutôt que tel autre? Voici quelques signes, sinon d'une certitude absolue, du moins d'une grande autorité. Le petit élève s'éprend-il d'un instrument d'une façon marquée, l'écoute-t-il avec plus de plaisir que tous les autres, aime-t-il à le regarder, à y toucher, à essayer de le faire parler, soyez assuré que l'enfant sera plus disposé, plus enclin, plus apte à apprendre cet instrument.

Naturellement, il faut tenir compte du caractère de l'enfant, de son tempérament, et s'assurer qu'il a réellement de la persévérance dans ses idées.

Il est donc nécessaire de revenir plusieurs fois à la charge, après un temps plus ou moins long, et si l'enfant persiste invariablement dans son goût, rien ne s'oppose à ce qu'on décide, en principe, qu'on le dirigera d'abord en vue de l'étude de cet instrument-là, si l'âge, la constitution, la santé de l'enfant ne s'y opposent point. Personne, du reste, n'a jamais songé à procurer un cornet à pistons à son fils, âgé de trois ou quatre ans, sous prétexte qu'il manifeste un goût extraordinaire pour cet instrument.

Néanmoins, il arrive fréquemment qu'un élève, après un certain temps d'étude sur un instrument favori, se sent tout à coup saisi, nous ne dirons pas de dégoût, c'est l'exception, mais d'une certaine nonchalance, d'une certaine aversion même, à tel point qu'il néglige sans remords et volontiers la pratique de son instrument, manifestant le désir d'en étudier un autre. Doit-on en conclure qu'il faille aussitôt jeter le manche après la cognée, et satisfaire sur-le-champ ce caprice d'un moment? Non, certes, et rares, bien rares sont les musiciens qui ont poursuivi avec la même ardeur, le même enthousiasme qu'au début, l'étude de l'instrument de leur choix.

A quoi faut-il donc attribuer ce nouvel état d'âme? A plusieurs causes, dont les principales sont certainement le surmenage, l'état de santé, la croissance, et souvent aussi quelque influence extérieure, étrangère, que l'on a négligé de combattre, sous prétexte que l'élève était trop bien cuirassé pour n'avoir rien à redouter. Je m'explique :

Impatients de voir leur enfant devenir un petit maître en musique, un petit prodige à nul autre pareil, certains parents,— et malheureusement ils ne sont pas rares, — ne craignent pas de courber, durant de longues heures, leur progéniture sur un instrument quelconque ; disons un piano. Plus le pauvre petit être s'acharne sur les gammes et les exercices qu'on lui a imposés, plus les parents sont fiers et heureux, s'imaginant que le petit deviendra un grand musicien, un musicien célèbre, ou tout au moins un objet d'admiration pour les amis et les voisins. Quelle profonde erreur! Sous prétexte que l'on tient à voir son enfant devenir un homme fort, un géant, un Beaupré, un Cyr, va-t-on pour cela le bourrer du matin au soir de rosbifs ou de beefsteaks saignants? Ne serait-ce pas un moyen certain d'atrophier son estomac, de le rendre bientôt tout à fait réfractaire à toute nourriture, et d'obtenir par conséquent un résultat tout autre que le résultat désiré? Du reste, l'estomac ne tardera pas à protester énergiquement, et les haut-le-coeur deviendront si fréquents, si violents, qu'il faudra de toute nécessité changer de régime, si l'on a souci de la vie même de l'enfant. Or, il en est de même de l'intelligence: surchargez-la de nourriture, que cette nourriture porte le nom de sciences, de lettres ou d'art, et le dégoût surviendra infailliblement à une époque plus ou moins rapprochée, selon le tempérament et la force de résistance du sujet. Alors, quoi d'étonnant que votre enfant ne veuille plus entendre parler de musique, ni d'instruments de musique; heureux encore, pourrez-vous vous estimer, s'il se contente de vous demander de changer de régime, c'est-à-dire d'instrument!

J'ai dit aussi que l'état de santé, la croissance de l'enfant, peuvent modifier, et modifient en effet la plupart du temps son goût et ses inclinations, au point de vue de l'art: la chose est tellement évidente qu'il serait oiseux de la démontrer.

Quant à l'influence extérieure, son action néfaste n'est malheureusement que trop réelle, et cette influence peut provenir de causes diverses, par exemple: du jeu, des spectacles, de la lecture, de la fréquentation de certaines personnes, de certains milieux totalement étrangers (à plus forte raison s'ils sont contraires) au sentiment, à l'art musical.

Mais l'influence la plus à redouter est sans contredit celle qu'exerce sur l'âme d'un jeune musicien la lecture des romans. La littérature romanesque et la musique sont deux ennemies mortelles. L'une doit forcément tuer l'autre. A armes égales, la première l'emportera infailliblement sur la deuxième. Jamais un amateur de romans ne deviendra musicien, dans le sens propre du mot, pas plus qu'un amateur passionné de chasse, de pêche ou de jeux de cartes, ne deviendra un émule d'un Paderewski.

La musique est un art d'une jalousie extrême: elle ne se livre tout entière qu'à ceux qui s'occupent d'elle exclusivement, comme la sculpture, la peinture, la littérature et les sciences, du reste. Douze métiers, treize misères, dit un mauvais proverbe, qui trouve surtout son application en matière d'art.

Un ouvrier, quelque habile qu'il soit, n'excellera jamais dans l'art de la menuiserie s'il s'occupe tout à la fois de maçonnerie, de briquetterie et de fours à chaux; et tout au plus passera-t-il pour un ouvrier ordinaire en ces divers états. "Qui trop embrasse, mal étreint", dit un autre proverbe. Un musicien, quelque soit l'ame d'artiste qui l'anime, n'excellera jamais dans l'art de la musique s'il entreprend simultanément l'étude de divers instruments; il parviendra sans doute à en tirer parti, mais jamais de manière à ravir l'oreille des personnes qui l'entendront. Donc, de toute nécessité le choix d'un instrument s'impose.

Mais, quelle conduite faut-il tenir dans le cas où un enfant, après avoir exprimé son admiration et son goût pour tel ou tel instrument, manifesterait tout à coup des sentiments moins enthousiastes et même tout à fait contraires?

Que si l'on examine attentivement quelle est la cause de ce changement chez le sujet, on en tardera guère à reconnaître qu'elle appartient à une ou plusieurs catégories que nous avons indiquées plus haut. Il faudra donc soustraire l'enfant à l'influence nocive, insensiblement ou brusquement, d'après son caractère, et le sevrer complètement de musique durant un certain temps, et attendre qu'il demande de lui-même à reprendre ses études musicales, son instrument favori: Cela ne tardera guère. Mais si le dégoût provient du surmenage, il est fort à craindre qu'il n'y ait plus de remède, et que la dernière étincelle du feu sacré de la musique se soit éteinte pour toujours dans l'âme de l'enfant.

A. C.

Beethoven et la jeune aveugle

Un soir Beethoven faisait, selon sa coutume, une petite promenade dans les environs de Bonn, sa ville natale. En passant devant une maison de campagne de modeste apparence, il entendit les sons d'un piano et reconnut une main exercée qui jouait une de ses compositions. Machinalement, il entra dans la maison, ouvrit la porte de la chambre, et se trouva en présence d'une jeune fille, qui s'interrompit en disant:

—Est-ce toi, cher papa?

Et, reprenant son jeu, elle acheva son morceau, puis ajouta gaiement :

—Viens donc ici, que je t'embrasse, puisque je ne puis pas aller à ta rencontre.

Beethoven s'approcha et demeura péniblement surpris. Il avait devant lui une ravissante jeune fille de seize à dix-sept ans, dont les beaux yeux bleus, grands ouverts, avaient une expression éteinte. La pauvre enfant était aveugle.

L'artiste poussa une triste exclamation. Cette voix inconnu effraya la jeune fille.

—Qui êtes-vous? dit-elle, anxieuse. Vous n'êtes pas mon père?

—Non, répondit le maître. Mais n'ayez pas peur, mademoiselle: je suis un ami que votre jeu a attiré ici. Je veux vous remercier d'avoir si bien interprété mon oeuvre.

—Quoi! Vous êtes Beethoven. Oh! que je suis malheureuse de ne pouvoir connaître le visage de l'homme que j'apprécie et vénère le plus. Vos oeuvres m'ont rattachée à la vie et me font oublier ma peine.

—Pauvre petite! soupira l'artiste. Mais si vous ne pouvez me voir, vous pourrez du moins m'entendre. Et il s'assit au piano. Une larme coula lentement le long des joues du maître. Ses doigts errèrent longuement sur les touches d'ivoire, et cette improvisation élégiaque est aujourd'hui connue du monde entier sous le nom de "Sonate du clair de lune".

Comment nettoyer les vêtements



Pour nettoyer le satin blanc et les soies brochées. — Mêlez de la mie de pain rassis, pulvérisée, avec du bleu en poudre; frottez-en votre étoffe, puis secouez bien et époussetez avec un linge propre et doux. Si dans le damassé il y a des fleurs d'or ou d'argent, prenez un morceau de velours rouge et frottez-en les fleurs, ce qui leur rendra leur brillant.

Soies, satins et laines de couleur. — Quatre onces de savon mou, le même poids de miel, un blanc d'oeuf et un petit verre à vin de "gin" ; mêlez bien et servez-vous-en pour nettoyer l'étoffe au moyen d'une brosse plutôt dure; rincez à l'eau froide, faites égoutter et repassez tout à fait humide.

Vêtements de drap noir. — Brossez bien les vêtements, puis faites bouillir pendant une demi-heure quatre onces de bois de Campêche dans un récipient de cuivre contenant dix à douze pintes d'eau. Plongez les vêtements dans l'eau chaude et exprimez-en bien toute l'eau, puis faites-les bouillir une demi-heure dans le liquide ci-dessus. Enlevez, ajoutez à peu près une once de sulfate de fer; faites bouillir de nouveau les vêtements une demi-heure, puis retirez-les et les suspendez pendant une heure ou deux. Rincez alors trois fois à l'eau froide; laissez bien sécher et brossez avec une brosse douce, humectée à sa surface de quelques gouttes d'huile d'olive. Si les vêtements montrent la corde aux coudes, aux coutures, etc., redressez le poil avec un chardon à carder, puis recouchez-le avec une brosse rude.

Nettoyage des fourrures. — Enlevez les doublures et ouatages et étendez la fourrure aussi à plat que possible. Brossez vivement avec une brosse dure; puis les morceaux mangés par les mites doivent être soigneusement coupés (à l'envers avec un canif), et remplacés par de nouveaux morceaux, qu'on coud à surjet.

Les fourrures telles que zibeline, chinchilla, écureuil, doivent être traitées comme suit :

Chauffez dans une casserole une certaine quantité de son (frais autant que possible), en le remuant pour qu'il ne brûle pas. Quand il est bien chaud, frottez-en avec la main l'intérieur de la fourrure; répétez l'opération deux ou trois fois, puis secouez bien la fourrure et brossez-la de nouveau à fond.

Pour les fourrures blanches, on procédera ainsi :

Etendez la fourrure bien à plat et frottez-la à l'envers avec du son humecté d'eau chaude; frottez jusqu'à ce que le son ait perdu toute son humidité; enlevez-le et frottez de nouveau avec du son sec.

Si vous voulez étirer vos fourrures pour les agrandir dans un sens quelconque, procédez ainsi :

Faites dissoudre environ 3 onces de sel dans une chopine d'eau; avec cette solution, imbibez l'envers de la fourrure sans mouiller le poil, étendez-la soigneusement, le poil en dedans, étirez selon la forme désirée et fixez au moyen de petits clous ou de punaises. On peut, pour faire sécher plus vite, placer la fourrure à quelque distance du feu.

Nettoyage des plumes d'autruche blanches. — 4 onces de savon blanc émincé et dissous dans deux pintes d'eau bien chaude, dans un grand récipient. Faites mousser l'eau en la battant; plongez les plumes et frottez-les bien avec les mains pendant cinq à six minutes; puis lavez-les à l'eau pure, aussi chaude que la main peut la supporter. Secouez-les jusqu'à ce qu'elles soient sèches.

Lavages des voilettes de dentelle blanche. — Plongez la voilette dans l'eau de savon blanc bien mousseuse et bien propre; laissez-la un quart d'heure; enlevez et pressez bien, mais sans frotter; rincez-la deux fois à l'eau froide, où vous aurez mis, la seconde fois, un peu de bleu. Faites une eau de gomme arabique très légère — ou eau de riz, — passez-y la voilette, secouez-la et étendez-la sur un linge sec, formant les angles bien droits, ouvrant bien les jours de la dentelle et fixant tous les détails en place avec des épingles. La voilette étant sèche, recouvrez-la de mousseline et repassez à l'envers.

Pâte pour enlever les taches. — Procurez-vous un peu de terre à foulon; séchez-la et réduisez-la en poudre; puis, la mouillant avec du jus de citron et y ajoutant une petite quantité de perlasse (potasse très blanche et purifiée), travaillez-la de manière à obtenir une pâte, et formez-en des boules, que vous ferez sécher au soleil. Quand vous voyez une tache sur un vêtement, mouillez-la et frottez avec votre boule de terre, puis lavez la tache à l'eau claire.



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VIBRASSAGE.

Catalogue Gratis — Commandes par la poste demandees.

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUEE AU CANADA.

l'"Oliver"

(A ÉCRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal



Le papier magique

L'ALBUM UNIVERSEL du 10 juin dernier donnait à ses amis, grands et petits, une première série de plissage de papier, très intéressante et de facile exécution. Il était question du plissage ordinaire en plis réguliers, sans aucun froncement aux extrémités du papier plié.

Le petit travail auquel nos amis auront à se livrer aujourd'hui, s'ils veulent exécuter les différents modèles que nous représentons ici, sera, il est vrai, un peu plus délicat et demandera un peu plus de précautions, un peu plus de soin, pour ne point déchirer ou endommager le papier ; mais les figures obtenues seront plus jolies et partant plus intéressantes.

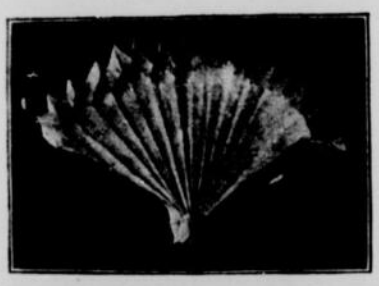
Fig. 1. — Avant de froncer les extrémités de votre feuille de papier, commencez d'abord par la plier en plis, le plus régulièrement possible; plus les plis sont réguliers, plus les figures sont jolies, naturellement, c'est une loi de la nature: la régularité produit la beauté.



1. — Papier ouvert des deux côtés pour une nouvelle série de figures.

Vous pourrez ensuite donner à votre papier ainsi préparé une foule de positions diverses, que votre génie et votre bon goût ne manqueront pas de vous suggérer.

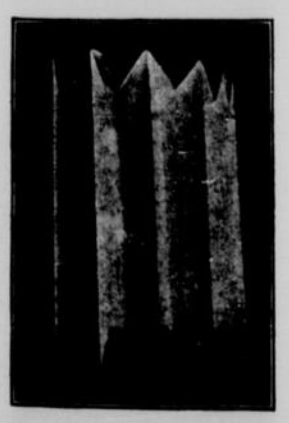
Fig. 2. — C'est une variante, ou mieux, une simplification de la figure 1, puisque le papier n'a été froncé qu'à l'une de ses extrémités. Tandis qu'on ramène, en les unissant étroitement, les plis simples de l'extrémité inférieure, on maintient les plis supérieurs en éventail.



2. — Eventail obtenu en comprimant un des côtés de la figure 1.

Dans la figure 3, afin que les plis froncés puissent se joindre, il est nécessaire de les froncer dans une plus grande longueur que tels indiqués dans la figure 1. Vous ramenez l'un vers l'autre les plis extrêmes que vous collez ou épinglez de façon à imiter une lanterne. Si vous avez eu le soin de vous servir d'un papier de fantaisie, vous pourrez confectionner vous-mêmes de très jolies lanternes, qui n'auront rien à envier aux magnifiques lanternes chinoises qui excitent si fort votre admiration.

C'est un art très délicat, qui demande beaucoup de patience et un assez long apprentissage, car les plis parallèles doivent être faits avec une grande exactitude et une similitude parfaite. Sinon l'effet sera disgracieux.



3.—Lanterne chinoise.

Prenons le système le plus simple, celui d'une feuille de carton simplement plissée. Les combinaisons ne sont pas très nombreuses. En fronçant une des extrémités, comme l'indique notre gravure, et en mettant au contact l'une de l'autre les deux parties du bord supérieur, on aura un store normand; on aura bien soin de laisser les plis se lâcher dans toute la partie inférieure.

Un froncement à chaque extrémité, en ménageant une partie intermédiaire assez longue, donnera fort bien l'illusion d'un dessus de table. Si au contraire les deux parties froncées sont rapprochées l'une de l'autre, de telle sorte que les plis longitudinaux intermédiaires n'occupent qu'un espace minime, nous aurons une simple variante de la figure No 1 en forme de tasse, obtenue en tirant sur les deux extrémités du papier.



4. — Roue obtenue en roulant la partie inférieure du papier en laissant l'autre partie ouverte.

LE BAL EN MINIATURE

Cette expérience, connue en électricité sous le nom de "danse des pantins", est l'une des plus faciles à réussir ; elle permet, étant reproduite devant des enfants, de donner à ces jeunes spectateurs quelques notions élémentaires sur l'énergie électrique. On prend deux livres in-octavo, reliés et assez gros, que l'on place à cinq ou six pouces l'un de l'autre, sur une table, et on pose dessus un carreau de verre ordinaire, de façon qu'il n'appuie sur les volumes que par ses extrémités.



5.—Pour obtenir une paire de roues, roulez la partie centrale en laissant les deux côtés ouverts.

Découpez dans du papier bristol, ou, ce qui vaut mieux, dans des bouchons de liège, ou des fragments de moelle de sureau, des silhouettes d'hommes et de femmes, que vous pouvez ensuite peindre à l'aide de couleurs à l'huile, pour donner meilleur aspect à ces bonshommes.



6.—Autre lanterne chinoise allongée dans sa partie inférieure.

Pour exécuter l'expérience, placez vos découpures entre les deux volumes, au-dessous du carreau, que vous électrisez en le frottant violemment avec un chiffon de laine chauffé devant le feu.

Aussitôt que l'électricité se développe à la surface du verre, les bonshommes de sureau se redressent et bondissent jusqu'à toucher la vitre, puis retombent sur la table pour recommencer aussitôt leurs sauts et leurs cabrioles.

On a ainsi l'aspect d'un bal des plus animés, par le seul effet de l'attraction de la plaque de verre sur les objets légers, et une démonstration aussi facile qu'amusante d'un des problèmes élémentaires de l'électricité.

Quelques conseils d'actualité

Voici un procédé fort simple pour reposer la vue et la tête, fatiguées par un travail assidu. Tous ceux qui se livrent à des occupations intellectuelles éprouvent, au bout d'un temps plus ou moins long, une sorte de lassitude physique, qui trouble momentanément la pensée et la vue. Pour prévenir ce malaise, on recommande d'interrompre le travail d'heure en heure au moins; puis, on place la main sur la ligne des sourcils, en appuyant le pouce et les doigts étendus sur les tempes, que l'on serre légèrement. On aura soin de tenir les yeux ouverts. Au bout de quelques minutes, la vue est reposée, l'esprit a retrouvé toute sa lucidité.

CONTRE LE RHUME DE CERVEAU

Voici un remède contre le rhume de cerveau, aussi facile qu'infaillible, à la condition qu'on le pratique dès le premier éternuement, ou plutôt dès qu'on éprouve ce petit titillement pituitaire qui fait dire: "Tiens, je viens de m'enrhumer!" Il suffit de priser un peu de sel fin, de sel de table. Au bout d'une minute, pas davantage, plus d'éternuement, guérison complète.

PROPRIETE DE L'ORTIE

Les racines d'orties, confites au sucre, comme la rhubarbe, ont une action spécifique énergique contre l'asthme et la pleurésie. Les feuilles, prises en infusion comme le thé, ont d'efficaces propriétés contre la goutte et les rhumatismes. Cette infusion calme les douleurs en purifiant le sang et en prévient le retour.

LE LAIT FALSIFIE — COMMENT LE RECONNAITRE

La question du lait est à l'ordre du jour. Il est bien rare que, dans les grandes villes, le lait soit vendu sans avoir été plus ou moins manipulé; de tous les liquides que l'on consomme, c'est le lait qui a le plus de chances d'arriver, dans les ménages, altéré d'une façon quelconque.

Les moyens ordinaires employés pour falsifier le lait consistent à le couper d'eau dans une proportion très variable, ou bien à en retirer plus ou moins la crème, qui en est la meilleure partie. Fréquemment ces deux transformations sont pratiquées en même temps.

Enlever la crème et mettre de l'eau n'ajoutent certes pas à la qualité du lait; il est ainsi moins bon, mais non nuisible ; tandis que souvent, pour cacher la fraude, on l'additionne de divers produits destinés à rendre au lait sa densité et son opacité.

Certaines de ces substances sont nuisibles à la santé, d'autres sont inoffensives. Ainsi, on peut trouver des jaunes d'oeufs, de la farine d'amidon, de la dextrine, de la matière colorante jaune, et aussi du sucre.

Comment peut-on découvrir ce qui a servi à falsifier le lait ?

Le lait qui a été simplement écrémé ou coupé d'eau est moins opaque et a une légère teinte bleuâtre; il a un goût aqueux et est moins sucré que le lait pur

A l'aide de la chaleur ou par l'emploi de certains réactifs appropriés, on arrive à trouver la matière de falsification.

Du lait auquel on a ajouté du jaune d'oeuf devient mousseux à l'excès quand on l'agite, et lorsqu'on le fait chauffer, l'albumine, en se coagulant, le rend floconneux.

Le lait contient-il de l'amidon, de la farine ou quelque substance analogue? Il s'épaissit à la cuisson et se colle aux parois de la casserole dans laquelle on le fait bouillir.

CONTRE LES PANARIS

Enfoncer le doigt dans un gros citron, ouvert d'un côté, et le conserver ainsi une ou plusieurs nuits, depuis l'origine jusqu'à la cessation de la douleur.

Voici encore un autre remède:

Battre un jaune d'oeuf avec une cuillerée d'huile d'olive et une cuillerée de vin rouge. Il est très important que l'huile soit bien d'olive et le vin non falsifié. Enduire le doigt de cette pommade souveraine.

LA GLYCERINE

Comme un si grand nombre de personnes se servent de glycérine pour leur visage, un mot de caution ne semblera point être déplacé. En appliquant un peu du produit sur le bout de la langue, l'on trouvera que, quoique le goût en soit doux, l'on éprouvera tout d'abord une brûlure. Cette sensation s'explique par le fait que la glycérine a une forte affinité pour l'eau et qu'elle absorbe toute l'humidité des surfaces qu'elle touche, desséchant les nerfs. Ignorant ses propriétés, les mères appliquent souvent de la glycérine pure sur la peau gercée des petits enfants, produisant ainsi très souvent de cuisantes brûlures. La glycérine doit auparavant être mélangée à une égale quantité d'eau et peut alors être employée sur les surfaces les plus tendres, sans occasionner de malaise. Comme elle ne sèche pas vite, elle maintient la peau dans une humidité constante, en en excluant l'air et en hâtant ainsi la guérison.

Quatre faits à considérer par les femmes malades

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a un record de guérisons sans égal. Les conseils de Mde Pinkham sont confidentiels, gratuits et toujours utiles.

PREMIER.—Que presque toutes les opérations accomplies sur des femmes, dans nos hôpitaux, résultent de la négligence de symptômes tels que maux de reins, menstruation douloureuse et irrégulière, leucorrhée, déplacement de l'utérus, douleur au côté, sensation brûlante à l'estomac, pesanteur, nervosité, étourdissement et insomnie.

SECOND.—Le remède qui a opéré le plus de guérisons radicales de maladies des femmes est le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Il régularise, renforcit l'organisme féminin et en guérit les maladies mieux que tout autre remède.

Depuis trente ans il a contribué au maintien de la vigueur chez les femmes, à guérir les maux de reins, nervosité, maladies des rognons, inflammation utérine ou ovarienne, faiblesse et déplacements; il régularise la menstruation et en fait disparaître les douleurs. Il est aussi précieux pour la préparation à la maternité et au changement de vie.

TROISIÈME.—La grande quantité de témoignages volontaires et reconnaissants conservés au Laboratoire Pinkham, à Lynn., Mass., dont plusieurs sont de temps à autre publiés, avec permission prouve avec évidence la valeur du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et des conseils de Mde Pinkham.

QUATRIÈME.—Toute femme souffrante du Canada est priée d'accepter l'invitation suivante. Elle est gratuite et elle vous apportera la santé et vous sanvera peut-être la vie.

Invitation permanente de Madame Pinkham aux femmes.—Les femmes souffrant de faiblesse féminine quelconque sont invitées à communiquer promptement avec Mde Pinkham, à Lynn, Mass. Toutes lettres sont reçues, ouvertes, lues et les réponses transmises uniquement par des femmes. Des symptômes donnés, votre mal peut-être localisé et l'on conseille les moyens les plus sûrs et les plus rapides de guérison. La grande expérience de Mde Pinkham dans le traitement des maladies des femmes lui donne les connaissances nécessaires pour soigner votre cas. Certainement, toute femme, riche ou pauvre, est très folle, si elle ne profite pas de cette généreuse offre de service.

LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOCHELAGA.

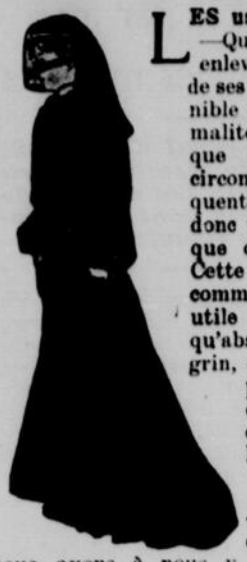
En vente partout et par la poste, 50c et $1.00

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de iVllebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'Ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez : Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

UNION 10 TYPO

Le deuil



LES usages—La toilette. —Quand la mort vient enlever au foyer l'un de ses membres,il est pénible de songer aux formalités et aux usages que ces douloureuses circonstances provoquent. Nous parlerons donc un peu des usages que comporte le deuil. Cette causerie sera comme un memento utile à consulter alors qu'absorbé par le chagrin, on n'a pas l'esprit porté à s'occuper des mille détails qui ont cependant leur importance.

Les formalités. — Elles sont trop connues pour que nous ayons à nous y arrêter bien longtemps. Disons seulement qu'une fois les formalités civiles remplies, le mieux est d'avoir recours à une de ces nombreuses agences funéraires, qui épargnent à la famille les démarches pénibles de l'organisation des cérémonies. Les lettres de faire part s'envoient immédiatement à tous les parents et amis du défunt et de sa famille.

Dans la semaine qui suit l'enterrement, on envoie aux personnes qui y ont assisté et à celles qui nous ont témoigné de la sympathie, en quelque manière que ce soit, une carte bordée de noir, avec un mot de remercîement. Cette carte est au nom des proches parents du défunt.

Le deuil de veuve. — Le plus sévère et le plus prolongé de tous les deuils est le deuil de veuve. Il dure deux ans et demi, dont un an et demi de grand deuil, six mois de noir simple, sans voile, et six mois de demi-deuil. Au sixième mois, on pourra commencer à rendre quelques visites aux intimes, qu'on aura reçus chez soi à partir du deuxième mois de deuil. Les visites plus officielles ne seront reçues qu'au bout d'un an, et on n'est tenu de les rendre que lors de la seconde période du deuil. Il semble inutile de dire qu'une veuve doit se tenir à l'écart de toute fête, de toute réception, etc., jusqu'au demi-deuil.

La robe sera en lainage noir mat abondamment garnie de crêpe à la jupe et au corsage. Le manteau ou la mante sera également en noir mat, drap ou cheviotte. Le deuil de veuve est le seul où le grand voile "pleureuse" soit porté. On le portera pendant un an et demi, sur un chapeau capote tout en crêpe à brides, et voile épais de crêpe lisse devant la figure. Au bout d'un an, on pourra porter une voilette en point, cependant. La mode anglaise, qui est généralement adoptée à Montréal, sinon dans toute la province, veut que la veuve porte un petit bandeau de mousseline gaufrée blanche sur les cheveux, ainsi qu'un col rabat et des manchettes de même nuance. C'est très joli et gracieux.

Les grands deuils. — Pour les grands deuils, qui sont ceux de père, de mère, de frère, de soeur, de beau-père ou belle-mère, de beau-frère ou belle-soeur, et d'enfants, la durée varie de deux ans à un an. Il est d'usage que la femme porte le deuil des parents de son mari comme des siens propres. On peut commencer à rendre des visites aux intimes au bout de six mois pour un deuil de deux ans, et au bout de trois mois pour un deuil d'une année. Comme tissus à porter, les lainages noirs unis, garnis de crêpe, auxquels succèdent les lainages de fantaisie, la soie, les passementeries, enfin, le demi-deuil. Pendant six mois ou trois mois, selon qu'il s'agit de père et mère, ou de frère et soeur, on portera le voile de crêpe lisse devant la figure, ensuite on le remplacera par la voilette de point.

Les petits deuils. — On appelle petits deuils ceux qui ne durent que de deux à six mois, et où l'on est tenu au noir simple, sans voiles ni crêpes. Ce sont ceux de grands parents, dont la durée est de six mois, d'oncles et de tantes, trois mois, et de cousins germains, deux mois. On évitera les réunions et les distractions pendant la première moitié du deuil.

Deuils d'enfants. — Le deuil d'un enfant nouveau-né ou âgé de moins de cinq ans est facultatif. On le porte ou on ne le porte pas. Le deuil d'enfants plus âgés se porte une année. On ne fait pas porter le deuil aux tout petits enfants, mais il est d'usage de les habiller de blanc durant le deuil de leur famille. Une fillette n'est d'âge de porter le deuil en noir que vers la dixième année.

Deuils masculins. — Pour le deuil de veuf, le chapeau haut de forme est recouvert d'un crêpe cnapelier; dans les périodes suivantes, il est un peu moins haut, puis dans les autres deuils, il se compose d'une bande de trois pouces environ. Les vêtements gardent la même coupe, mais sont en tissu noir mat. Cravate noire. Un cordon de soie noire retient la montre. La chaîne de montre n'est reprise qu'au demi-deuil. Pour un deuil de courte durée, on hésite parfois à acheter un pardessus noir, on se contente de coudre un brassard de crêpe à la manche gauche. Cet arrangement peut convenir à la rigueur, quand il s'agit d'un pardessus gris noir ou gris fer, mais sur un tissu clair, il est peu correct.

JEANNE BERTRAND.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 24 juin 1905.

Ferland, Frs-Xavier, 68 ans.
Lefebvre, Sarah, 38 ans.
Murdock, Jane, 50 ans.
Guillemette, Augustin, 71 ans.
Labelle, Alfred, 57 ans.
Meunier dit Lapierre, Joseph-Alphonse, 62 ans.
Vézina, Joseph, 47 ans.
Doherty, Dme Will., née Bonin, 40 ans.
Berthiaume, Joseph, 49 ans.
Smith, Narcisse, 76 ans.
Paquette, Dme Ernest, née Boileau, 29 ans.
Walanty, Joseph, 40 ans.
Gougeon, Vve F. X., née Beauregard, 82 ans.
Meloche, Georges, 15 ans.
Bastien, Maxime, 63 ans.
Richards, Dme John, née Tobin, 45 ans.
Hughes, Louis, 69 ans.
Finn, Vve Caroline, née O'Donnell, 74 ans.
Barkley, John, 16 ans.
Farand, Gédéon, 38 ans.
Rocheleau, Adolphe, 50 ans.
Lachance, Vve Louis, née Gamache, 76 ans.
Delisle, Joseph-Henri, 22 ans.
Barbeau, Maxime, 67 ans.
Larocque, Marie-Louise, 17 ans.
Benoit, Moïse, 62 ans.
Reynolds, Michaël, 33 ans.
Paré, Marie-Anne, 28 ans.
Jolicoeur, Hubert-Gédéon, 47 ans.
Mulligan, Vve Peter, née Harkins, 65 ans.
Larivée, Nellie, 20 ans.
Desormiers, Antoine, 88 ans.
Wilkins, Dme Will., née Kelly, 24 ans.
O'Leary, Johanna, 59 ans.
Fortier, Joseph, 41 ans.
Vallée, Wilfrid, 21 ans.
Snyder, Louis, 54 ans.
Véronneau, Wilfrid, 21 ans.
Demers, Vve F.-X., née Giroux, 51 ans.
Dallaire, Louis, 76 ans.
Lécuyer, Vve Auguste, née Bourdeau, 70 ans.
Gauthier, Pierre, 70 ans.
Hupé, Gilbert, 52 ans.
Jarry, Dme Francis, née Parent, 62 ans.
Lalumière, Vve F.-X., née St Michel, 83 ans.
Bourdon, Dme Joseph, née Servant, 26 ans.
Schlybert, Gaudias, 49 ans.
Lemay, Vve Maxime, née Laflamme, 58 ans.
Presseau, Jean-Baptiste, 57 ans.
Murphy, Vve Mathew, née Murphy, 71 ans.
Beauchamp, Dme Clovis, née Champagne, 71 ans.
Pratt, Noël, 78 ans.
Mantha, Thomas, 64 ans.

Le travail "à coté"



Une petite enquête, que nous avons instituée sur l'art de se faire des revenus supplémentaires au moyen du travail dit "à côté", c'est-à-dire du travail accompli en dehors de ses occupations régulières, nous a valu, parmi un bon nombre de réponses, les suivantes, qui nous paraissent des plus intéressantes :

Une jeune fille de Montréal nous écrit ceci : "En réfléchissant un peu, on reconnaît qu'il y a un grand nombre de manières de se procurer du travail supplémentaire chez soi. Pour ma part, je me suis fait de jolis petits revenus avec un simple appareil à photographie. Il arrive souvent que mes voisins me paient pour prendre un instantané de leur bébé, jouant sous les arbres du jardin ou de la façade de leur maison, ou d'un coin de verdure dans lequel ils vont camper, l'été. Mon kodak prend des photographies de 3¼ par 3¼. Je développe et j'imprime moi-même. Mes photographies, imprimées et montées sur carton, me coûtent environ trente-cinq cents la douzaine, et je puis facilement les vendre soixante-quinze cents, ce qui me donne un profit de plus de cent pour cent."

Une autre correspondante emploie ses heures de loisir à la fabrication de travaux de "fil tiré" sur toile. Elle a exécuté ainsi dans l'espace de quelques mois, une nappe, un centre de table et douze serviettes de table, en toile fine et travaillés avec le plus grand soin. Ces objets ont été estimés, par le marchand chez qui elle les a placés, à une valeur de quatre-vingt-dix dollars ; ils ont été rapidement vendus à ce prix, et notre amie s'est trouvée à la tête d'un profit net de $75.00, le coût de la matière première de son travail, et la commission payée pour la vente formant une somme de $15.00. L'an dernier, cette même personne, avec de petits morceaux de soie de diverses formes et de diverses couleurs, avait réussi à faire un dessus de lit de la plus belle et de la plus originale apparence. Les morceaux étaient retenus ensemble à l'aide de points de fantaisie exécutés avec de la soie à broder. Ce dessus de lit, une fois doublé et ouaté, revenait à peu près à six dollars; un marchand de nouveautés de la ville qu'habite notre correspondante, l'a vendu pour elle au prix de quarante-cinq dollars. "J'aime beaucoup, continue la même jeune fille, à exécuter le point brésilien, très facile et joli. Ce travail est des plus profitables. J'ai fait ainsi trois petits cols-rabats, qui m'ont coûté, à moi, vingt-cinq cents chacun, et que j'ai vendus deux piastres. Une couturière à la mode, que je connais, me trouve pour ces articles des placements faciles et avantageux."

Une autre jeune fille nous écrit en ces termes : "Pour me procurer une fantaisie qui me tenait grandement à coeur, je désirais gagner quelque argent, le printemps dernier. Toute jeune, j'avais appris à faire des fleurs en papier imitant beaucoup la nature. Or, à l'approche de Pâques, au temps où les bouchers parent leurs échoppes de multicolores bouquets artificiels, je fis le tour de toutes les boucheries de la ville avec des échantillons de mon travail, que je faisais valoir, et j'obtins assez de commandes pour réaliser un profit net de $35.00, en deux semaines. Et cela, sans négliger mes autres occupations, la fabrication des fleurs en papier ne prenant que fort peu de temps."

Une dame nous apprend qu'elle gagne régulièrement cinq dollars par semaine rien qu'en vendant du beurre et des oeufs provenant de la ferme d'une de ses amies, qui demeure à la campagne. Cette amie, dont le mari est à la tête d'une très grande exploitation rurale, envoie régulièrement à la ville, et à l'adresse de notre correspondante, les produits de sa laiterie et de sa basse-cour, celle-ci les lui paie au prix du marché, et les revend avec un profit raisonnable à une clientèle riche, qu'elle connaît et qu'elle sait absolument fiable.

D'autres correspondants se font de petites rentes en collectant des loyers pour certains propriétaires, qui, pour une raison ou une autre, ne peuvent eux-mêmes s'occuper de ce soin.

Un homme connu nous raconte qu'étant gamin, il s'avisa, un jour de pluie, de vendre des parapluies près d'un carrefour très fréquenté. En une journée, il en vendit une douzaine, au prix de un dollar le parapluie; la douzaine lui en avait coûté quatre, de sorte qu'il se trouva à réaliser un profit net de huit dollars.

Enfin, il est une infinité de manières de se procurer du travail "à côté", soit par l'entremise des amis, soit par sa propre initiative. Telle jeune fille qui possède une machine à écrire, fera le soir des copies de rôles pour les théâtres; telle autre exécutera des travaux au crochet ou à l'aiguille, qu'elle vendra à ses connaissances riches ou qu'elle fera vendre par les grands magasins moyennant une petite commission; une autre donnera une heure de leçons de français ou de musique en revenant de son travail, le soir, ou même chez elle, après souper, ce qui, au bout de la semaine, lui rapportera une jolie petite somme.

Il y a ainsi une foule de menues occupations qui sont assez payantes et qui ne requièrent que peu de temps et peu de pratique. Nos voisines, les Américaines, ont à merveille cet art de se procurer ce qu'elles appellent la "pin-money", c'est-à-dire de faire du travail "à côté". Nous pourrions facilement les imiter, nous, les Canadiennes; ce qui nous manque pour cela, ce n'est ni l'intelligence ni les aptitudes, mais c'est peut-être le sens pratique et l'esprit d'initiative.

EDNA.



Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

LES PLAQUES PHOTOGRAPHIQUES
LUMIERE
SONT LES MOINS CHERES, PARCE-QU'ELLES SONT LES MEILLEURES.

LES PLAQUES
SIGMA
MAINTENANT MISES EN VENTE SONT LES PLUS RAPIDES CONNUES.

En vente chez tous les marchands de produits photographiques. Pour renseignements s'adresser à F. Cordon, 179, rue Berri, Montréal.

Le formulaire Lumière, 100 pages, est adressé gratis à toute personne qui en fait la demande, à

The LUMIERE N. A. CO., Ltd.
BURLINGTON, Vt., U. S. A.



Envoyez pour nos prix, catalogues et mentionnez "l'Album Universel"

En vente à l'Album Universel : "Les Echos du Mont-Royal," 20 chansonnettes avec musique et 30 poésies, par Auguste Charbonnier. Prix : 50 cts, par la poste 55 cts.

A VENDRE

Collection complète du "Monde Illustré", 19 volumes bien reliés. — P. A. Gagnon, Chambre 11, Edifice Alliance, 107 rue St Jacques, Montréal.